

LA SAINTE BIBLE

AVEC DES
EXPLICATIONS & REFLEXIONS
QUI REGARDENT
LA VIE INTERIEURE,
PAR MADAME J. M. B. DE LA
MOTHE-GUYON.

NOUVELLE ÉDITION, EXACTEMENT CORRIGÉE.

TOME VII
CONTENANT
LE LIVRE DE JOB.



A PARIS,
Chez les LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. XC.

P R É F A C E.

LE Livre de Job est, sans contredit, un des plus mystiques de toute l'Écriture. On y voit d'abord un homme que Dieu a pris plaisir de combler de toutes sortes de biens, & qui, outre ce qui le regarde personnellement, est une figure admirable de ces âmes les plus choisies, & qu'on trouve presque uniques dans tout un siècle : de ces âmes que Dieu comble de ses faveurs les plus réservées, & qui font ce qu'il y a de plus grand dans les lieux où elles habitent. Il n'y a donc point d'histoire dans l'Écriture Sainte où les états intérieurs soient plus naturellement dépeints que dans LE LIVRE DE JOB. On y voit l'élévation d'une personne qui commence d'être intérieure ; comment Dieu la comble de biens ; la décadence de cet état élevé, & les endroits de dépouillemens intérieurs & extérieurs, par lesquels il faut qu'elle passe ; ensuite, son rétablissement dans des grâces bien plus abondantes, & qui sont d'autant plus pures, que cette âme a été plus dépouillée & plus affranchie de toute propriété.

Je ne prétens point expliquer dans cette Préface tout ce que JOB représente ; mais ce qu'il étoit en effet. Il étoit donc comblé de tous biens ; il correspondoit aux faveurs de Dieu d'une manière admirable ; il avoit une droiture & une simplicité très-grande, ce qui est le propre caractère d'un homme intérieur ; une extrême crainte que Dieu ne fût offensé chez lui ; en sorte que lorsque ses enfans se réjouissoient ensemble d'une manière très-inno-

cents, il offroit à Dieu des sacrifices, afin que leurs cœurs fussent préservés, de cette joie où le cœur ne doit avoir aucune part : il craignoit qu'ils n'offensassent Dieu dans leurs cœurs par l'oublier dans les occasions, par ne lui rendre pas la gloire de tout le bien qu'ils en recevoient. Il est certain que c'est là le portrait le plus achevé d'un juste & d'un Saint, dans tous les degrés d'une justice & d'une sainteté propre à l'homme. Et, quoique soutenu d'une grace éminente, comblé des dons & des faveurs de Dieu, ce Saint & ce juste a pourtant besoin d'être purifié, exercé, tenté d'une manière si étrange & si terrible, qu'il n'y eu a aucun exemple pareil dans toutes les Saintes Ecritures.

Si un homme si saint a en besoin d'une si terrible épreuve pour être rendu digne de Dieu, faut-il s'étonner que Dieu traite de la même manière tous ceux qu'il choisit pour lui ? Les épreuves sont plus ou moins rudes, fortes, longues, que Dieu a plus de dessein sur eux, aussi-bien qu'à cause de leur propriété, qui est, outre une certaine satisfaction dans leur justice, une qualité dure & rebelle, une régnance à se laisser déposséder & à se perdre totalement ; qui fait qu'ils ne sont pas assez disposés pour se perdre dans leur dernière fin.

Je déclare, que lorsque je parle des épreuves où je suis voir jusqu'à quel excès de misère l'ame est poussée, j'en exelus absolument toutes sortes de peines volontaires. A quelque excès que la tentation soit poussée, l'homme n'y doit point pécher volontairement. Il est vrai que l'esprit est alors si obscurci, & le pouvoir que Dieu a donné

au démon si grand, qu'il paroît à l'homme qu'il veut tout le mal qu'il souffre : mais il en est pourtant bien éloigné.

Il est à remarquer, que Jon n'attribue qu'à Dieu tout ce qu'il souffre : il se reçoit de sa main avec une résignation parfaite ; *puisque nous avons reçu, dit-il, les biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrons-nous pas les maux ?* Nous avons été comblés de joie dans l'abondance des miséricordes qu'il nous a laites, réjouissons-nous dans nos peines. Dieu se rend justice à lui-même en reprenant ce qui est à lui, & que nous nous étions attribué insensiblement : il nous rend aussi justice à nous-mêmes, ne nous laissant que ce qui nous appartient, & nous faisant voir ce que nous sommes. Si Jon paroît s'impatienter, il n'en est rien moins que cela. Il se trouve animé à soutenir la cause de Dieu contre ses amis, qui croyoient que l'affliction étoit la preuve de l'injustice & du crime. Il fait voir, au contraire, que les épreuves sont la plus sûre marque de l'innocence, & de ce qu'on est agréable à Dieu, ainsi que l'Ange (a) le dit à Tobie. Ce n'étoit donc pas seulement lui-même qu'il soutenoit, ainsi qu'il est aisé de le remarquer ; mais bien le parti du juste tenté & affligé. Il ne pensoit donc pas à lui, puisque lorsqu'il paroît retourner sur lui-même, c'est avec une humilité si profonde, & un sentiment si vif de sa misère, qu'on voit qu'il parloit en Prophète. Dieu, après qu'il l'a accablé de tant de maux, paroît encore se mettre du parti de ses ennemis pour le combattre. Mais s'il met par-là le comble à sa douleur, il y met aussi la fin.

(a) Tob. 12. v. 13.

Dieu lui rend ensuite avec surcroît & au double ce qu'il lui avoit ôté. Ceci est une belle figure de l'état de Résurrection. L'Écriture s'exprime là-dessus en peu de mots, sans peine que ceux qui y sont arrivés, n'aient plus guère besoin d'instruction, voyant la lumière dans la lumière même, & que de plus ils éprouvent ce qu'on pourroit leur dire sur cela ; que parce que le nombre des âmes qui aiment Dieu assez purement pour se laisser éprouver & épurer selon l'étendue de ses desseins, est si petit, qu'il y en a très-peu qui arrivent à l'état resuscité.

Ce livre ne doit être lu que des personnes vraiment intérieures & déjà avancées dans les épreuves ; afin qu'elles soient soutenues & consolées par l'exemple si admirable de Job & par son heureuse fin. S'il y avoit quelque chose de mal expliqué, je le soumets à la correction de toutes les personnes éclairées, n'ayant d'autre intérêt que la gloire de Dieu & le bien des âmes saintes.

Je dois dire encore, que les âmes qui passent par les détours dont il est parlé dans Job, & dans bien d'autres endroits, sont très-rare. Mais qu'on ne craigne point d'éprouver les rigueurs de l'amour montant. Cette mort si courte, & ces douleurs si légères, (quoique la description en paroisse terrible) produisent des biens si grands, si immenses, si infinis, que si on pouvoit le comprendre, des maux cent fois plus terribles ne paroîtroient rien pour les acquiescer. Il ne faut qu'un peu de courage & de fidélité. O vous qui voulez aimer Dieu purement, faites-en l'essai ! Ou bien, que les martyrs n'ont point éprouvé cet état ; mais un

martyr court & violent a fait ce qu'un martyr plus long & moins sensible fait à présent dans les autres. S. Paul en décrit assez pour faire connoître qu'il n'a pas été exempt de ces peines.





LE LIVRE DE JOB,

*Avec des Explications & Réflexions qui
regardent la vie intérieure.*

CHAPITRE PREMIER.

v. 1. *Job étoit un homme simple & droit de cœur, & il craignoit Dieu.*

Ce sont les vraies qualités d'un homme selon le cœur de Dieu, & qui lui est agréable, & celles d'un véritable abandonné, qui d'être simple & droit comme il est dit de Job. Cette simplicité est très-nécessaire. Il faut être simple dans son fonds, tendant à l'unité & non à la multiplicité, simple sans détour, sans finesse & sans artifice; rien d'altéré, enfin simple dans tout l'intérieur & l'extérieur. Il étoit droit intérieurement, n'ayant que Dieu pour objet, & l'ayant en toutes choses, sans nul détour pour se regarder lui-même ni aucune créature; droit au dehors, ne faisant jamais nulle action par aucun respect humain, & ne se détournant jamais de ce que Dieu vouloit de lui pour aucune crainte. Il ne craignoit que Dieu seul, sans le fonder de tout le reste.

v. 6. *De la vision de Dieu s'éleva un jour profondé-
ment le Seigneur, & Satan se trouva aussi parmi eux.*

N'est-ce pas une chose étrange, que *Satan* se trouve aussi en la présence de *Dieu* & en la compagnie

CHAP. I. v. 8-10.

9

de ceux qui sont le plus à lui? Il entre partout, & il n'y a guères d'états où il ne puisse se mêler, jusqu'à ce que l'âme soit quitte de toute propriété: car il n'y a que le véritable Esprit de Dieu qui le puisse long connaître.

Sûr que l'on entre dans la voie de l'oraison & de la présence de Dieu, il faut s'attendre à la tentation.

v. 8. *Le Seigneur dit: N'as-tu point considéré mon Serviteur Job, qui n'a point d'égale sur la terre, qui est un homme simple & droit, qui craint Dieu, & s'est fait le mal?*

Dieu fait voir en cet endroit que quoique *Satan* se moue en tous les lieux, & parmi les enfants de Dieu, il ne se trouve point avec les personnes droites & simples. Il peut bien les regarder de loin: mais non pas en approcher que par un commandement exprès de Dieu.

Dieu lui dit, qu'il n'y a point d'homme pareil à Job sur la terre, ni qui lui soit plus agréable, à cause de sa simplicité & droiture de cœur.

v. 9. *Satan lui répondit: Es-tu gratuitement que Job craint Dieu?*

v. 10. *Ne savez-vous pas combien d'âne garde, lui & sa maison, & tout se fait bien? Vous avez bœufs, ânes, vaches de ses mains, & tout ce qu'il possède se multiplie sur la terre de plus en plus.*

Le Démon parle de cette sorte, parce qu'il savoit assez qu'il n'y a rien de plus aisé que de servir Dieu & de lui être fidèle lorsque la clouure de la grâce, & l'abondance des biens qui sont communiqués, invite à le servir à le faire. Rien n'est plus facile que d'éviter le péché lorsque l'on est gardé soigneusement & au-dehors & au-dedans.

Cette connoissance faisoit demander au Roi-
Prophète (a) une garde sur ses levres. Dieu environne
l'ame par-dedans, & la garde, par l'onction de
la grace; & par-déhors, d'une Sagesse, qui com-
pense toutes ses actions, empêche les échap-
pées de la nature : & c'est alors une (b) fontaine
scellée.

Tout ce que l'ois entreprend pour Dieu réussit ;
& il semble que Dieu n'ait d'autre application
que de faire la volonté de ce cœur qui l'aime,
mais dont l'amour cependant est encoire mê-
langé de propre intérêt.

v. 11. *Mais étends votre main, & frappez tout ce qu'il
possède ; & vous verrez s'il ne vous maudira pas en face.*

v. 12. *Le Seigneur répondit à Satan : Va ; tout ce qu'il
a est en ton pouvoir ; mais ne te défends de porter la
main sur lui.*

Le Démon demande à Dieu, qu'il étende seule-
ment sa main pour frapper tout ce que Job possède :
c'est comme s'il disoit à Dieu : Dépouillez-le,
Seigneur, de toutes les faveurs que vous lui avez
faites, de tous les dons & de toutes les grâces
qui sont en sa possession : car, comme il en est
beaucoup propriétaire, vous ne l'attaquerez pas
plutôt de ce côté-là, qu'il entrera dans l'impa-
tience, & que rempli de révoltes il vous devien-
dra contraire, sortant de la soumission qu'il vous
doit : ce qui est proprement, vous maudire en face ;
puisque c'est contrevenir avec murmure à votre
volonté toute puissante. Le Démon connoissoit
assez que l'irréligion dans chaque dépouille-
ment cause certains dépit & blasphèmes con-
tre Dieu, qui passent pour un état étrange, &

(a) Ps. 140. v. 3. (b) Cant. 4. v. 12.

qui le sont en effet ; mais qui ne sont causés que
parce que l'on ne fait pas abandonner entiè-
rement dans ces états de dépouillement : car l'a-
me étant alors très forte, ces états ne lui peu-
vent venir en ce tems-là que par défaut d'aban-
don, & non comme dans la suite, ainsi qu'il
sera éclairci. Alors Dieu, pour faire épreuve
de la fidélité de son serviteur, permet au Dé-
mon de le frapper au-déhors : & à mesure que
Dieu le fait frapper & dénier par-déhors, il le
dépouille aussi par-dedans.

v. 13. *La nuit donc comme les fils & les filles de Job
mangeoient en la maison de leur frere aîné,*

v. 14. *Un messager vint dire à Job : Lorsque vos bœufs
labouroient, & que vos ânesses païssoient auprès,*

v. 15. *Les Rohéens sont venus fondre tous d'un coup,
ont tout enlevé, ont passé vos gens au fil de l'épée ;
& je me suis sauvé seul pour vous en venir dire la
nouvelle.*

v. 16. *Cet homme parlait encore, lorsqu'un second vint
dire à Job : le feu du ciel est tombé sur vos moutons,
& sur ceux qui les gardent, & il n'en est resté en
entier ; & je suis seul échappé pour vous l'annoncer.*

Quoique ce soit au Démon que Dieu donne
pouvoir de tenter & de tourmenter Job, il ne
laisse pas de le faire d'une manière qui paroît
toute naturelle : les Sabéens (c'est une nation
étrangère) sont venus comme des voleurs avec
impétuosité, & ont enlevé les bœufs du laboureur &
les bêtes de charge. Ce dépouillement figure très-
bien le dépouillement des travaux de la peniten-
ce, de la pratique rigoureuse des vertus, de
tout ce que l'on peut faire pour labourer & culti-
ver la terre de son ame. Les ânesses qui païssoient

cuprés, sont le repos que la partie inférieure de l'ame trouvoit en ces pratiques; car en même tems que le pouvoir de labourer & de cultiver la terre est ôté, le repos que l'on trouvoit en ces choses est aussi ôté.

Dieu a une telle conduite sur les ames intérieures, qu'il ne leur permet pas d'ignorer tout ce qu'il leur attache, soit pour l'intérieur, soit pour l'extérieur. Si on dit ou fait quelque chose contre elles, il faut qu'elles le sachent & le connoissent: une calumnie ignorée ne peut en aucune manière nous faire peine. La peine des choses n'est que dans la connoissance que nous avons de votre perte. Il en est de même pour l'intérieur: nos dépouillemens ne nous seroient pas sensibles si nous les ignorions: c'est pourquoi Dieu nous en donne toujours la connoissance.

Le feu tombe ensuite du ciel, & consume les bœufs. Ce feu qui consume les bœufs, marque pour le dedans, l'amour nud, qui devoit entièrement les douces pensées que nous avions de Dieu, aussi bien que les douces affections de notre cœur pour lui: il sort un feu, qui est le feu de Dieu même, qui vient consumer toutes ces choses; en sorte que l'ame qui les perd, croit perdre l'amour de Dieu. Elle perd bien la douceur de l'amour, mais non pas l'amour; puisque tout cela ne se consume que par l'amour de Dieu, qui absorbe la douceur de l'amour dans un plus grand amour. Ce feu consume, par le dehors, certaines peccances & œuvres de charité que nous pratiquions avec tant de douceur; mais certain scélérat se dément en oraison: tout est détruit par ce feu impitoyable. Mais la consommation de ces choses marque qu'elles ne doivent plus revenir; &

c'est ce qui fait la plus grande peine de l'ame: car ce qui n'est que pis, se peut rendre; mais ce qui est consumé ne se retrouve plus.

Le désir, l'envie, la pitié même de les faire, sont aussi ôtés. Elles étoient comme les serviteurs, qui aidoient à la pratique des bonnes œuvres: il ne reste qu'un seul serviteur, qui est la connoissance de cette perte, pour l'annoncer à l'ame, & lui en faire ressentir toutes les amertumes. Dieu commence par dépouiller Job des biens extérieurs qui sont hors de lui; après quoi il le dépouille de ceux qui lui sont plus proches. Dieu en use de cette sorte envers les ames intérieures.

v. 17. *Il n'avait pas achevé de parler, lorsqu'un troisième vint dire à Job: Les Chaldéens se sont divisés en trois bandes: ils se sont jetés sur vos chameaux, & les ont enlevés: ils ont tué tout vos gens; & je me suis trouvé seul pour venir en venir dire la nouvelle.*

Les pertes extérieures que Job fait auroient été trop peu de chose pour le plus patient des hommes, si Dieu ne l'avoit dépouillé plus fortement encore par dedans. Ce que l'on souffre extérieurement n'est pour l'ordinaire que comme une figure des peines du dedans: les maladies, les pertes de biens, accompagnent souvent un intérieur accablé de peines. Tant de dépouillemens étranges faits coup-sur-coup, sans avoir le tems de se reconnoître, ni de respirer, marquent le grand dessein que Dieu a sur une ame, lorsqu'il la pousse avec tant de rigueur. Ces trois bandes de Chaldéens signifient des tentations de toutes manières, qui attaquent en même tems les trois puissances de l'ame, & emportent tout ce qui l'ap-

pouvoir & la laissoit marcher en assurance. (*) Premièrement, l'entendement est obteu ci, rempli de tentations, de blasphèmes & d'impies; la mémoire d'imaginariations sales & de représentations effroyables & vilaines tout ensemble; la volonté de mille desirs injustes, de péchés & de consentemens apparens: l'ame est alors si aveuglée, qu'elle ne peut plus distinguer le consentement d'avec la peine: de sorte que toutes les peines lui paroissent des péchés: elle est encore souvent tourmentée par de certaines liaisons de amour, par des inclinations toutes naturelles, qui semblent tout ravager chez elle.

v. 18. *Cet homme parloit encore, quand un quatrieme se presenta devant Job, & lui dit: Lorsque vos fils & vos filles ungrevoient & blasmoient dans la maison de leur frere aine,*

v. 19. *Un vent impetueux s'estant levé tout d'un coup du bout du desert, a ébranlé les quatre coins de la maison, & ayant fait tomber sur vos enfans, ils ont été accusés pour ses crimes, & ils sont tous morts. Je ne suis échappé seul pour vous en venir dire la nouvelle.*

La conduite de Dieu sur Job est bien admirable. Il ne lui donne aucun relâche. Ces coups redoublés sont si exécrables, qu'il n'a pas le tems de respirer, & les derniers sont toujours plus étranges. Un grand vent, dit le messager: c'est bien le vent de la Providence, quoiqu'il paroisse être le vent de la tentation. Ce vent vient du desert, qui est le lieu de la sécheresse la plus exécrable, au milieu de la loi la plus obscure, parmi tous

(*) Voyez sur ces fuyes & les sautes, l'obscurité nuit de l'ame du P. Jean de la Croix: la P'te d'Anselme de Foligno, & plusieurs autres sages auteurs allégués la plupart par le Cardinal Bona dans sa Voie abrégée peut aller à Dieu. Chap. 10.

les autres dépouillemens les plus extrêmes. Ce vent est donc venu, & par une impétuosité à laquelle l'on ne s'attendoit pas, (car ces choses arrivent lorsque l'on y pense le moins,) il a renversé la maison, la frappant premierement par les quatre coins, ne laissant pas un lieu ni un endroit qui ne soit attaqué; puis la renversant de fond en comble, sans miséricorde, sans y laisser aucune marque de ce qu'elle a été, sinon un cahos effroyable, & d'autant plus horrible qu'elle avoit été plus délicate.

Ses enfans si chers en furent accablés, & enlevés sous les ruines. Voyez comme Dieu commence toujours par les épreuves les plus légères, & puis il attaque par les endroits les plus sensibles! Les vertus pratiquées avec force sont bien délinquées, par la perte des enfans de Job: elles étoient en cette ame comme dans une maison de plaisir, où elles sembloient n'avoir été d'une manière si délicate, que pour être anéanties avec plus de douleur & de honte. O c'est le coup le plus étrange que Job pouvoit recevoir! c'est la perte de toutes les pertes; perdre les vertus, & les voir comme étouffées dans cette ame! Le vent de l'orgueil & de la propriété a tout détruit & arraché. O Job, comment pourrez-vous supporter ce dernier coup si étrange, & qui a été précédé de tant d'autres?

v. 20. *Mais Job se leva, déchira ses vêtements; & s'étant rasé la tête, il se jeta par terre, & adora Dieu.*

v. 21. *Et dit: Je suis sorti tout nud du ventre de ma mere, & j'y retournerai tout nud. Le Seigneur m'a voit tout donné, le Seigneur m'a tout ôté, il n'est arrivé que ce qui lui a plu; que le Nom du Seigneur soit béni!*

Alois *Job se leva* comme d'une lèrbaigie où des coups li accablent le renouent ; & connaissant la volonté de Dieu dans ce dépouillement, romme pour secourir ce que Dieu faisoit, il ne s'afflige point désordonnément ; il s'écrit seulement *sur habits* ; & son ame dégagée de toute affection dans sa partie supérieure, très-bien exprimée par *la rite rasir*, se jette dans son néant & dans le lieu où il doit être, qui est la terre de la misère & de la bassesse, & il adore Dieu de cette sorte par un abandon total & une soumission entière à ses volontés. Il s'abandonne non-seulement pour tout ce qui étoit aux é, mais même pour tout ce que Dieu pourroit vouloir.

Quinque l'Histoire de Job nous soit proposée comme un miroir de patience pour toutes les choses extérieures, elle nous présente aussi le modèle le plus expresse de l'ère intérieur, des dépouillements où il faut que l'ame passe, & de la manière dont ils se doivent passer : il n'y en a point dans les livres sacrés de plus significatif, de mieux suivi, ni de plus instructif. Voyons-en toutes les paroles.

Jusqu'à présent Job n'a pas ouvert la bouche, ni pour maudire, ni pour se plaindre dans ses peines. Que dit-il maintenant ? *Je suis sorti du ventre de ma mère, & j'y retournerai ind.* Mais, ô Prophète patient, que voulez-vous dire ? Pourrez-vous bien rentrer dans le ventre de votre mère ? Oui, car il ne faut (a) renaitre de nouveau, & si je ne renaissois pas, je ne pourrais pas entrer dans le royaume de Dieu. Enseignez-nous donc quelle est cette manière, & si il est possible qu'un homme fait, rentre dans le ventre de sa mère. Cette mère, c'est Dieu & le néant. Nous

(a) Jean 3. v. 7.

sommes

Je suis sorti de Dieu dans la nudité de toute propriété ; & du néant dans la nudité de tous biens ; Il ne faut rentrer & dans le néant & en Dieu, & je ne puis entrer en Dieu sans être anéanti & entièrement nud, & dans la même nudité avec laquelle j'en suis sorti. Voilà la vérité que je couvois, qui me fait comprendre que j'ai encore bien d'autres pertes à faire. Mais que pourriez-vous perdre plus que vous n'avez fait ? N'êtes-vous pas dépouillé de tous vos biens, de vos enfans, de tout ce qu'il y a d'extérieur, & même de l'intérieur ? N'importe, j'ai encore d'autres dépouillemens à faire, auxquels je m'abandonne. Il faut que je les souffre pour rentrer dans le ventre de ma mère tel que j'en suis sorti.

Mais je suis content de toutes ces choses ; parce qu'elles sont dans la volonté de Dieu. C'est lui qui n'avoit donné ce que j'avois, je suis content qu'il le reprenne comme il lui plaît, n'ayant point de plaisir que celui de voir sa volonté entièrement accomplie en moi ; & cette divine volonté me vaut mieux que tout ce que je pourrais posséder. Ainsi, qu'il soit béni de tout ce qu'il fait & sera, quelque désavantageux qu'il paroisse ! Voilà la véritable manière de porter ces dépouillemens.

v. 22. En tout cela Job ne pécha point par ses lèvres, & il ne dit rien contre Dieu qui fût injuste.

L'ame ne peut jamais pécher en cet état, quelque enrage qu'il paroisse, qu'en se retirant de l'abandon & de la soumission à la volonté de Dieu, mais tout qu'elle y demeure soumise & résignée, elle ne pèche point.

Tome II. P. 78.

B

CHAPITRE II.

v. 3. *Le Seigneur dit à Satan : N'as-tu pas confidencé mon serviteur Job, qui n'a point d'épée sur sa cuirasse, qui est un homme simple & droit de cœur, qui craint Dieu, & s'est fait le mal, & qui se conserve en moi dans l'innocence ? Cependant tu n'as point d'agir contre lui en l'opprimant sous sa main.*

Il semble que Dieu ne nous afflige qu'à regret, quoiqu'il ne le fasse que pour notre avantage. Il est certain qu'il n'a créé l'homme que pour le rendre infiniment heureux, le faisant participant du bonheur dont il jouit lui-même ; mais la dépravation du premier homme l'ayant rendu rebelle, il l'a rendu en même tems incapable de jouir du bonheur auquel il étoit destiné. Il a dû pour le rétablir prendre une voie toute contrainte, & que la douleur & la pénitence servissent d'échelons pour remonter au souverain bien. Mais comme cette douleur d'un coupable, quoique nécessaire à son rétablissement, étoit une douleur infiducieuse, le Fils unique du Père, plein de bonté, s'est assujéti volontairement à la douleur, afin de rendre la pénitence de l'homme méritoire, & pour lui apprendre, qu'après le péché le chemin qui conduit au plaisir est la douleur, comme dans l'état d'innocence la voie de la félicité étoit cette même félicité.

Cette manière dont Dieu veut bien parler à Satan de son serviteur Job, marque une bonté infinie, & en même tems le cas qu'il fait de la simplicité & de la droiture de cœur. Il ajoute, qu'il s'est conservé dans l'innocence au milieu de tant d'afflictions & de

dépouillemens. Ceux qui sont en cet état, quoique défigurés par toutes sortes de tentations, n'en font que plus innocens.

La manière dont Dieu parle en cet endroit, fait assez voir que c'est lui qui éprouve Job, & que cet état n'est point le fruit de son infidélité. On doit raisonner de la même manière de toutes les personnes que Dieu afflige pour les purifier, & ne pas s'imaginer que ce soit un déchet.

v. 4. *Satan lui répondit : L'homme donnera toujours proie pour proie, & il abandonnera tout ce qu'il a pour servir son Dieu.*

Ces paroles sont d'un sens très-profond. Dieu nous apprend par la bouche de l'ennemi même que quelque rigoureux que soient les premiers dépouillemens, quelques violences qu'en paroissent les douleurs, elles ne doivent jamais être comparées à celles qui les suivent. Tant que le mal est hors de nous, & qu'il n'attaque pas le fond de l'âme ; tant que l'espérance reste, & que certaine assurance soutient que l'on ne déplaît pas à Dieu, que le chemin de la croix est le chemin du salut, & que l'on espère ce même salut ; on supporte aisément les douleurs. Tout est indifférent pourvu que l'âme paroisse saine & sans nulle apparence de plaie.

v. 5. *Mais étendez votre main, & touchez ses os & sa chair, & vous verrez s'il ne vous maudra pas en face.*

Mais, ajoute cet esprit de ténèbres & exécrablement subtil, si vous touchez cette âme dans le plus profond d'elle-même, que vous attaquez ses puissances, qui est comme toucher sa chair, que

vous les remplissez de plaies après les avoir dépouillées de tous biens; que vous paliez même jusqu'au centre, qui est comme *le roi; nom d'oree* qu'il vous mandra. Satan savoit bien ce qu'il disoit: car alors l'ame est dans un tel transport, qu'il semble qu'elle maudisse son Dieu lorsqu'elle l'aime le plus; & c'est là la grande peine. Il compare tire-hien la peine du centre aux os; car assurément c'est une peine qui pénètre ce qu'il y a de plus profond.

v. 6. *Le Seigneur dit à Satan: Va, il est en ta main; mais ne touche point à son ame.*

Comment ces paroles se peuvent-elles entendre? Le Démon ne demande que l'ame, Dieu la lui accorde, & cependant il lui dit, de garder son ame? Cela s'entend que Dieu permet bien à Satan de faire venir la corruption sur toute la surface de l'ame, en sorte qu'elle en paroisse pénétrée jusqu'au fond; mais ce n'est pourtant qu'en superficie: elle a bien l'apparence d'un péché, mais elle n'a pas le péché; étant en cela la figure de Jésus-Christ chargé de tous les péchés, en portant l'indure & la puanteur, sans cependant être atteint de la malignité du péché.

v. 7. *Satan étant sorti de la présence du Seigneur, se leva Job d'une effroyable plaie, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête.*

v. 8. *Et Job s'étant assis sur le fumier, devoit entre un morceau d'un pot de terre l'ordure qui sortoit de ses ulcères.*

Cette plaie est (a) la plus terrible qui se puisse trouver. L'ame, ainsi que Job, est convertie de

(a) Deut. 28. v. 35.

la lèpre, qui est le sentiment du péché, depuis la partie supérieure, qui est le plus haut de la tête, jusqu'à la plus basse de l'inférieure, signifiée par la plante des pieds? Il n'y a nulle partie saine en son corps: il est fait comme un lépreux; & cette ame, qui est de la sorte, se trouve toute couverte de l'apparence du péché & de toutes les horreurs & puanteurs du péché, sans être pourtant dans le péché.

C'est une chose effroyable que cet état. Il n'y a pas une partie qui ne soit atteinte & affligée tout ensemble. L'ame ne voit en elle que sentiments d'orgueil, d'impieété, d'impureté, de blasphèmes, de rages, de jalousies, que sentiments d'aversions, que passions, qu'impatiences apparentes: on sent qu'on seroit prêt à tout moment de se mettre en colere: c'est une puanteur effroyable, qui la fait presque déshabiller & mourir de douleur. Ce n'est point si lors de toutes les plaies, qu'il est aisé de le remarquer. Il sent tous les jours *fluer cette ordure vers un morceau de pot*, qui fait bien de la douleur & ne guérit pas la plaie. c'est la réflexion, qui comme un pot cassé, ne fait qu'à augmenter le mal, faisant semblant d'essuyer le pus.

Mais de quelle manière Job porte-t-il un état si horrible? Il demeure assis sur le fumier de la corruption, se reposant dans la volonté de Dieu sur les plus horribles misères, sans se troubler ni s'inquiéter: car il faut remarquer qu'il y étoit assis, ce qui exprime son repos dans la volonté de Dieu qui permet ces choses, attendant qu'il l'en délivre.

Mais quoi! se reposer en cet état, n'est-ce pas un mal? se voir tout environné d'un mal, & ne pas le craindre, ni le faire guérir; n'est-ce

pas une soie ? O pauvre Job ! à quoi pensez-vous ? que ne vous faites-vous panser & médicamenter pour vous guérir ? Non ; je ne le ferai point, je fais trop l'innocence de tous les remèdes : j'en ai essayé. Il faut attendre que celui qui m'a frappé, me guérisse ; lui seul peut le faire, & je suis content de rester dans ma boue & dans mon ordure tant qu'il lui plaira. Mais, vous lui déplaîsez de cette sorte, & vous vous faites mal au cœur à vous-même. N'importe ; je suis encore content de cela, s'il le permet ; cela m'est venu par sa Providence, & je ne m'en délivrerai point moi-même. Je suis content de l'honneur que je me fais à moi-même. Mais vous vous trompez ; cela n'est point venu par Providence : c'est votre chair qui par sa mauvaise disposition s'est corrompue elle-même. Hélas ! je le sais, je l'éprouve même : mais il faut encore que je demeure abandonné & content dans ma corruption, telle qu'elle est, sans rien en diminuer ni y ajouter. Cette corruption naît toujours de nous-mêmes & paroit venir de nous ; & c'est ce qui est le plus pénible à l'âme : mais il faut en être aussi content comme de tout le reste.

v. 9. *Alors la femme lui vint dire : Quel ? vous honorez encore dans votre simplicité ? Maudisse Dieu, & puis mourra.*

Si la femme de Job ne se mettoit pas de la partie pour le tourmenter, son mal seroit plus supportable. Celle qui doit partager la douleur, l'accable d'injures ; celle qui s'étoit une jadis alors, parle : mais que dit-elle ? *Quoi ! es-tu si insensé que de rester encore dans ton état simple ? Ne vois-tu pas que c'est la cause de tes maux ? La raison fait envers les âmes de cet état l'office de*

cette femme : retirez-vous de cette voie, ô mon âme, lui dit-elle, *maudisse Dieu, qui est l'auteur & qui vous y a introduit ; & plus tard :* car, puisque vous êtes perdue, il vaudroit mieux mourir que de rester de la sorte au vie. Ces pensées percent souvent les âmes foibles dans le désespoir.

Cette figure nous fait entendre que les personnes qui sont aussi unies à ces âmes que l'est une femme à son mari, les supportent dans leurs dépouillements, les croyant de Dieu : mais dans cet état de pourriture & de puanteur, elles ont horreur d'elles, & ne peuvent les supporter. De tels ont approuvé leur voie tant que la raison l'a pu pénétrer ; mais lorsqu'elle commence à leur faire horreur, qu'ils apperçoivent l'ordure qui sort des plaies, c'est alors qu'ils demandent, si on est assez fou pour rester dans sa simplicité & dans son abandon ; & si on ne doit pas le quitter, renoncer à cette voie, la maudire en la décriant, puis mourir de la fureur en repos & en sûreté.

v. 10. *Job lui dit : Vous parlez comme une femme qui n'a point de sens. Si nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevra-t-on pas aussi les maux ? Dans toutes ces choses Job ne péchoit point par ses lèvres.*

Mais Job, mieux instruit par ses maux qu'il ne l'avoit été par ses biens, parce que l'on n'apprend jamais mieux l'abandon que par l'exercice de l'abandon le plus extrême, répond à cette raison, on a ce faux ami, quoique le plus intime de nous ; que c'est *parler en insensé* que de dire ces choses. *Parce* nous avons cru que la voie étoit bonne ; & que nous n'en pouvions pas douter tant que Dieu nous combloit de ses biens, que

nous courrions alors avec plaisir dans ce chemin quand il étoit semé de roses; pourquoi à présent, qu'après les roses nous trouvons les épines, & que la douleur succède au plaisir, nous en retirerons-nous? Si lorsque le Seigneur qui nous y conduir, nous a comblés de biens, nous les avons reçus de lui; pourquoi n'en recevons-nous pas aussi les maux? Et n'est-ce pas une folie que d'en vouloir autrement? *Job ne pécha point* dans l'ex-cès de sa douleur: quoique couvert d'ulcères, il eût l'apparence du péché, sans commettre le péché.

v. 11. *Cependant trois amis de Job apprirent tout les maux qui lui étoient arrivés. Et étant partis, chacun de leur pays ils le vinrent trouver, Eliphaz de Theman, Baldad de Suh, Et Sophar de Naamath. Car ils s'étoient donnés jour pour le venir voir ensemble, Et le consoler.*

v. 12. *Lors donc que de loins ils eurent tendu les yeux pour le considérer, ils ne le reconnurent point: Et ayant fait un grand cri, ils commencèrent à pleurer, ils déchirèrent leurs vêtements, ils jetterent de la poussière en l'air pour la faire retomber sur leur tête.*

v. 13. *Ils demeurèrent avec lui assis sur la terre dix-sept jours Et sept nuits, Et nul d'eux ne lut dit aucune parole; car ils voyaient que sa douleur étoit extrême.*

Job n'étoit pas assez affligé de tous ses maux: il falloit encore qu'ils fussent découverts à tous, & que ses amis les vissent, & les vissent avec indignation: car il ne s'en trouve pas un capable de le comprendre. Toute la terre est remplie du bruit des disgrâces du pauvre Job: il faut que ceux qui ont osé du parler de ses biens, en en-

neat parler de ses maux, & sa confusion se publie infiniment davantage que n'avoit fait la gloire. Le bruit d'un état si misérable engage ses amis spirituels les plus charitables, & qui prennent le plus de part à sa douleur, de le venir visiter: mais, ô Dieu, quelle consolation donneront-ils à celui qui est sans consolation, & quel secours à celui qui n'en peut recevoir que de la même main qui le frappe? Cette consolation se tournera bientôt en reproches: mais jusqu'à ce tems il faut que le silence interdise tout.

Ces trois amis représentent véritablement les personnes spirituelles, chacune selon leur état, les savaus, les dévots actifs, & les saints contemplatifs. Toutes ces trois sortes d'amis veulent prendre part à notre douleur, tâcher de la guérir, & en connoître la cause. Ils représentent aussi les trois puissances de l'ame, l'esprit par la réflexion, la mémoire par son souvenir, & la volonté par ce qu'elle goûte & éprouve. Tous ces amis vinrent pour visiter Job, croyant le consoler: mais lorsqu'ils ont regardé & considéré le mal, & qu'ils ont fait réflexion à ce que Job a été & à ce qu'il est; lorsque l'esprit a vu que du plus gratifié de Dieu qu'il y eut entre les hommes qui lui sont très-agréables, il est devenu le plus abandonné & le plus affligé, & qu'il a non seulement perdu tous ses biens, mais qu'il est accablé de tous les maux possibles, l'esprit dans son raisonnement le condamne d'avoir suivi cette voie: La mémoire de même, par les représentations; la volonté en lui tout auant, lors qu'après avoir goûté des contentemens inexprimables & senti la douceur des parfums de l'Esprit, elle ne sent plus que de la puanteur, & ne goûte plus que de l'amertume.

Ces amis spirituels sont étonnés de ce qu'après avoir vu Job comme la joie de tous les justes, lesquels il consolait par sa présence, ils ne le voient plus que comme un objet d'horreur. Les uns & les autres des qu'ils le regardent même de loin, ne le connoissent plus. Dieu leur ôte cette connoissance afin d'affliger davantage Job. On méconnoît ainsi en effet les serviteurs du Seigneur, qui cache une bonté immense sous une affliction infinie : on ne voit que l'apparence, & on ne découvre pas sous cette bonté la plus grande pureté. Cette conduite est nécessaire pour cacher la grandeur de ces âmes & à leurs propres yeux, & aux yeux des autres, afin de les faire entrer dans le néant.

Lorsque les amis de Job sont ainsi aveuglés par l'état déplorable où ils le voient, ne prévoyant pas la vérité cachée de tant de nuages, ils s'efforcent déraisonnablement les uns & les autres, & s'efforcent fin la terre par une humilité de compassion apparente. Pour avoir plus d'amour de parler de ses maux, ils se reposent auprès de lui dans le silence; & leur étonnement est si grand, qu'ils ne peuvent parler : car comment pourroient-ils consoler un homme qu'ils croyoient indigne de consolation, & ne mériter que des châtimens ? Ils voient que sa douleur étoit trop grande pour être flâcée; & leur étonnement leur faisant croire qu'ils sont capables d'y donner quelques remèdes, ils se taisent sept jours & sept nuits pour examiner dans toute l'étendue une douleur qui leur paroît excessive. Comme ils n'en comprennent pas la cause, ils l'examinent sept jours, c'est-à-dire, qu'ils apprennent la conduite touchant tous les états de lumières & d'amour qu'il avoit passés; & sept nuits

qui marquent les sept éclipses rapportées aux sept jours de lumières; car c'est dans les choses mêmes où la lumière est le plus éclatée que les nuits sont les plus ténébreuses. Alors, convaincus par leur expérience, ils veulent encore observer si ses paroles ont rapport à ce qu'ils voient.

Mais Dieu, qui n'a point voulu laisser en Job nul endroit qui ne paroisse condamnable à tous ceux qui n'ont pas l'expérience d'un état que Dieu seul connoît, comme lui seul le fait, permet que ses paroles, qui sont les plus expressives & insinuatrices du monde pour faire connoître la grandeur de sa peine, soient prises de ces examinateurs rigoureux pour des blasphèmes, comme on le verra dans la suite. Ceci est un des plus forts exercices, le plus extrême, & le dernier que l'âme puisse porter : Dieu le fait pour deux raisons : l'une, parce qu'il veut, comme j'ai dit, cacher ces âmes à ceux qui ne sont pas capables de les connoître, & qui prennent pour des blasphèmes & des excès de vanité la plus réelle & naïve expression de leur état : l'autre c'est à dessein qu'elles-mêmes ne trouvent ni consolation ni appui en aucune chose, afin qu'elles se perdent entièrement; ce qui ne peut arriver tant qu'elles ont de la consolation & du soutien, tant qu'elles trouvent quelques personnes qui les assurent que leur voie peut être bonne. Il faut que tout cela soit ôté, que leur sincérité soit prise pour des crimes, & qu'il ne leur reste nulle ressource au monde. Jusques là Job pouvoit être soutenu dans sa résignation, qui lui étoit un grand appui : il ne voyoit en lui aucune parole d'impudence, ni rien que l'on put reprendre, comme l'avoit remarqué l'Écriture : mais il sent à présent qu'il soit pris dans ses paroles, & que ses crimes

soient des offenses & des malédiction appa-
rentes.

CHAPITRE III.

v. 1. *Après cela Job ouvrit la bouche, & murmura le*

jour de sa naissance,

v. 2. *Et il parla de cette sorte :*

v. 3. *Que le jour auquel je suis né périsse, & la nuit*
laquelle il a été dit : Un homme est conçu.

JOB après avoir fermé la bouche à toutes les
explications de sa douleur, s'ouvre à présent. Il
murmure son jour, le jour de la propre lumière, où
s'étant vu comme produit pour être homme saint
& parfait, il fit en cela une infidélité à son Dieu :
Que les premières obscurités, dit-il, par où j'ai
passé, qui me faisoient croire que j'étois conçu,
périsse aussi ; car l'ame qui est éclairée par sa bonté,
connoît fort bien qu'elle s'étoit méprise. Cela
vient de ce que toutes les âmes qui ont éprouvé
quelques jours, & qui ensuite sont dans les téné-
bres, puis reviennent la lumière, croient toutes
avoir passé les derniers états, & se trompent
bien. C'est pourquoi il dit, *que le jour auquel je*
suis né périsse ; parce que me croyant hors des
ténèbres & de l'obscurité il me trompa ; je sin-
halais pour cela qu'il périsse de ma mémoire & de
celle de tous les autres, afin que nul ne fasse
plus de semblable méprise ; & que la nuit où l'on a
dit que l'homme étoit conçu pour vivre d'une vie
nouvelle, soit aussi effacée de tout souvenir. Ceci
étoit une instruction que Job faisoit à ses amis, &
me accusation contre lui-même ; mais il ne fut
pas entendu de la sorte ; & c'est son injustice.

v. 4. *Que ce jour se change en ténèbres, que Dieu ne le re-
mède pas ; & qu'il ne soit point éclairé de la lumière.*

Il continue de souhaiter que ce jour, qui fut pour
lui un jour de joie, soit changé en obscurité & en dou-
leur : que Dieu, dit-il, ne me donne le point compte de
l'abus que j'ai fait de ses grâces, & que mon état
ne soit plus éclairé de ces lumières qui faisoient
autrefois toute ma joie, & dont j'ai abusé.

v. 5. *Qu'il soit couvert des ténèbres & de l'ombre de la*
mort, qu'une ombre obscurisse l'environne, & qu'il
soit plongé dans l'amertume.

Que les ténèbres de la foi, & les ombres de la mort
les plus terribles le rendent obscur ; parce que je
sais, ô mon Dieu, que la mort vous est infiniment
plus glorieuse que toutes ces vies qui ne sont pas
votre seule vie ; que l'obscurité vous est infiniment
plus agréable que toutes ces lumières, qui
quoique venant de vous, ne sont pas vous. J'ai
vu votre lumière, je savais ; mais je l'ai vue
dans ma lumière, & c'est ce qui a fait mon mal.
Il ne faut voir votre lumière que (a) dans votre
lumière même. J'aime donc mieux que cette lu-
mière soit pour moi changée en ténèbres. Que
l'obscurité donc saisisse cette journée de larmes ;
& que la fausse joie que j'y ai prise, soit
changée en amertume.

v. 6. *Qu'un tourbillon ténébreux règne dans cette nuit,*
qu'elle ne soit point comptée par les jours de l'année,
ni mise au nombre des mois.

Job souhaite que les ténèbres comme un tourbil-

(a) Ps. 35. v. 10.

Ion fort précipité, entrent en possession de *cette nuit*, qu'il avoit pourtant regardée comme le plus beau jour : car il est vrai que la méprise de l'ame est telle, qu'elle prend ces petites lueurs d'étoiles pour le véritable jour, parce qu'elles brillent, & que l'ame les peut distinguer : & elle ne voit pas que les ténèbres (qu'elle croit telles) sont les véritables lumières, dont la trop grande clarté l'obscurcit & l'éblouit, de sorte qu'elle prend le jour de la foi pour la nuit, & la nuit des lumières pour le jour ; car la foi ne paroit nuit, que parce que la clarté nous éblouit & nous empêche de pouvoir distinguer la lumière, comme nous voyons que nous ne pouvons regarder ni distinguer le Soleil, mais qu'à cause de l'excès de sa lumière nous sommes obligés de fermer les yeux, & d'entrer en ténèbres ; ce qui n'arrive pas la nuit, où nous distinguons bien la lune & les étoiles. De sorte que l'ame peu instruite prend l'état de lumières, qui est une nuit brillante, où l'on distingue toutes les lumières, pour le jour ; & l'état de foi, où l'on demeure aveuglé & sans pouvoir rien distinguer par l'excès de la lumière, pour une nuit.

C'est pourquoi Job prie, que *cette nuit*, qu'il avoit prise pour le jour, ne soit pas nonvée *entre les jours*. Elle ne doit point y être comptée : il ne veut pas même qu'elle ait un rang entre les mois, afin d'en mieux perdre le souvenir : cela est nécessaire ; parce que le souvenir des grâces que l'on a reçues, & l'estime que l'on en fait encore, soutient, & donne on ne sait quoi qui fait croire ou espérer que l'état où l'on est, est de Dieu, puisqu'on a passé des états si lumineux.

On croit de plus, que les ténèbres qui suivent cet état sont de bonnes ténèbres, qui doivent

faire rentrer l'ame dans la véritable lumière. Il y a encore une ruse subtile & fine dans la nature : on parle (*) quelquefois de ces grâces en disant que l'on a été trompé, quoique dans le fond on ne le croie pas, afin de se soutenir par-là, & s'être assuré que ces lumières étaient véritables. Job veut que toutes ces choses soient oubliées, qu'elles ne soient plus comptées ni nombrées pour en faire mention si peu que ce soit.

v. 7. *Que cette nuit soit solitaire & indigne de songe.*

Que cette nuit, qui est prise pour un beau jour, demeure seule, qu'il n'en soit plus parlé ; que l'un ne la connoisse plus, & que l'on n'en fasse plus d'estime : car cela fait beaucoup de tort. Il la faut laisser comme dans un oubli éternel.

v. 8. *Que ceux qui médisaient le jour la manifestent.*

Que ceux qui par un aveuglement étrange se plaignent de l'état de foi, & de son obscurité, qui est un véritable jour, manifestent ce jour ; que ceux-là, dis-je, manifestent aussi cette nuit.

Quoique l'on puisse appliquer ces endroits, comme je viens de faire, il est certain que presque la plupart des personnes accablées des peines dont Job nous est une si vivante image, voudroient ou n'avoir jamais été, ou être morts après le baptême. D'autres, encore plus peints, prennent une vive impression des grâces que Dieu leur a faites ; & par un excès de peine entrant

(*) *c. d. d. p. c.* On fait quelquefois, par une recherche secrète de la nature, d'avoir été et devant trompé par des grâces mal-priées ; comme si on croyoit ne l'être plus alors, sans que ébloui du vrai jour, qui pourtant est une nuit que Job déteste lui.

comme dans une espèce de désespoir, leur douleur s'aggravant par le souvenir des biens qu'ils ont reçus, & dont ils étoient avoués, ils voudraient en être moins en ce tems de miséricorde, ou ne les avoir jamais reçues; parce qu'ils les regardent comme des sujets éternels de douleur, de remords & de désespoir. O Dieu, disent-ils quelquefois, si je ne vous avais jamais aimé, ni goûté la douceur de vos caresses, vos rigueurs & l'impuissance où je suis de vous plaindre me seroient plus supportables! puis entrant dans une forte indignation contre vos lumières, ils ajoutent, croyant s'être trompés,

v. 9. *Que les étoiles soient obscurcies par sa noirceur, qu'elle atteigne la lumière, & qu'elle ne la voie pas, & que l'aurore, lorsqu'elle commence à paraître, ne se lève point pour elle.*

La raison qu'en donne cette nuit est admirable: c'est,

v. 10. *Parce qu'elle n'a point fermé le ventre qui m'a porté, & qu'elle n'a point détourné les maux de mes yeux.*

C'est comme si elle disoit: De quoi m'a-t-elle servi, puisqu'elle n'a pu me faire mourir à moi-même & me garantir de l'état malheureux dans lequel je suis plongé? Au contraire, comme l'enfant croît toujours dans le sein de la mère, je devenois toujours plus propriétaire dans cette nuit; & elle ne pouvoit ôter le mal de mes yeux, qui n'est autre que l'orgueil. Pourquoi, ajoute-t-elle, vous transportée avec Job.

v. 11. *Pourquoi ne suis-je pas mort dans le sein de ma mère? ou que n'ai-je cessé de vivre aussitôt que j'en suis sorti?*

Cc

Ce bonheur eût été trop grand pour une ame destinée à toutes les dilgraces. Et quelle plus grande disgrâce, que de voir que celui, qui faisoit tout mon bonheur par l'excès de ses miséricordes, soit devenu la source de tous mes maux par l'excès de ses rigueurs?

v. 12. *Pourquoi ai-je été repus sur les genoux? Pourquoi ai-je été navré du lait de la mamelle?*

Pourquoi, ô Dieu, en ce tems me portiez-vous & me souteniez-vous par votre grace comme un enfant tendre & délicat que l'on tient dans le giron? J'étois sûr des genoux de votre miséricorde & de votre providence. Et pourquoi m'avez-vous donné le lait de vos mamelles? Pourquoi m'avez-vous fait savourer la douceur de votre bonté & de votre amour, & les délices de votre beauté, dont vous m'habitiez & me remplissiez sans cesse?

v. 13. *Car je dormirois maintenant dans le silence, & je me reposerois dans mon sommeil.*

Car, ô mon Dieu! si je n'avois pas goûté ces choses, & que je n'eusse pas été enivré de leur douceur; maintenant que je suis accablé d'un sommeil de mort le plus terrible, je me sçavois, & je n'aurois pas le mot à dire. Je trouverois même mon repos dans ce sommeil léthargique, comme les autres hommes qui ne vous connoissent pas, y vivent en paix: mais parce que j'ai goûté ces plaisirs, & les douceurs de vos grâces, je trouve mes peines plus dures & plus amères.

v. 14. *Je serois avec les Rois & les Conseillers, qui se baignent des solitudes.*

Tom. VII. P. Teflon.

C

v. 15. *Où avec les Princes, qui possèdent l'or, & qui remplissent leurs maisons d'argent.*

Et si vous ne m'aviez pas tant fait de grâces, je ne serois pas entré dans cette voie ou je ne suis plus que misères & péchés. Je serois à présent avec ces passionnés qui sont estimés comme *le Roi* de la terre par leur pouvoir ; & le cas que l'on fait d'eux, l'honneur & le respect qu'on leur rend me seroit aussi rendu : je serois, comme ces grandes ames dont tout le monde s'empresse de prendre *les avis*, je serois autant estimé que je suis décrié & abaissé. J'aurois *été* comme elles des maisons de *selamé*.

Il est à remarquer que les maisons dont il est ici parlé sont des lieux *solitaires* qui demeurent inoccupés, parce qu'il ne se trouve personne qui les habite. Cette expression est toute divine : car il est vrai que ces personnes si estimées, dont parle Job, sont des édifices apparens, que tout le monde admire ; mais ce sont des édifices solitaires, où *(a)* personne n'habite : ils demeurent vides ; parce que n'étant pas bâtis sur la pierre vive, qui est Jésus-Christ ; & n'étant pas l'édifice de Dieu, mais de l'homme, il reste toujours seul, & Dieu n'y habite jamais par lui-même. Cependant ces personnes ont *beaucoup* des demeures pour elles-mêmes. Sont des *Princes de la terre*, dont on fait le plus de cas. Elles paroissent *posséder* toujours des grâces en abondance, & même une grande pureté, représentée par *l'or*, & *leurs maisons sont remplies de l'argent* de leurs bonnes œuvres. N'auroit-il pas mieux valu, dit cette ame affligée, au lieu d'être comme je suis, d'être comme celles-là sont, qui vivent en assu-

(a) Jérém. x. v. 15.

rance, sans tant essuyer de dangers, & sans traîner pour leur perte ?

v. 16. *Où que me suis, je comme un frêle aveugle dont le sein de sa mère, ou comme ceux qui ayant été conçus, n'ont pas vu le jour.*

Il me paroît que si j'étois du nombre de ceux qui n'ont jamais pratiqué la vertu, qui n'ont jamais vu le jour de votre grâce, je serois plus heureux que je ne suis ; car ne connaissant pas son prix, je n'aurois aucune douleur de la perdre : ou si j'étois comme ceux qui sont conçus dans le bien par une sincère conversion, mais qui n'ont jamais vu la finitude que vous m'avez fait voir avec tant de plaisir, j'aurois-je pas été mieux que je ne suis, & plus en assurance ?

v. 17. *C'est là que les impx ont vu cesser leur trouble ; c'est là que les sages après leur travail & leur lassitude trouvent leur repos.*

Les *impx* ont par ce premier pas de leur conversion vu cesser le trouble de leurs péchés : ceux qui se sont *lassés* par les efforts de la pénitence, se sont *reposés* sans sans passer outre : ils demeurent contents, quoiqu'ils privés de ces lumières qui me sont à présent si utiles. Si vous m'avez tiré de la force, j'aurois-je pas été plus content, plus heureux, & plus en assurance que je ne suis ?

Je fais que le sens littéral s'entend de la mort naturelle : cependant le sens mystique y est très-propre.

v. 18. *C'est là que ceux qui étoient autrefois livrés ensemble ne souffrent plus aucun mal, & ils n'ont pas ouï la voix de l'esclateur.*

Par ceux-ci Job entend parler des ames com-

innées, ou religieuses, qui sont *unies*, sans dégoût pour faire le bien; mais qui aussi *n'ont pas* *eu la voie de l'exaltation*, qui arrache tout; & n'ayant pas connu cette voie, elles n'en ont pas été troublées. Cet *exaltation* est Dieu, qui redemande tout ce qu'il a donné, sans en laisser chose au monde: l'ame demeure alors dans son état naturel, & comme privée de vie.

Sitôt que l'ame est séparée du corps, tous les moyens de vie étant ôtés, le corps tombe dans la pourriture & l'inséction; & plus il a été délicat & beau, plus est-il alors informe & puant. Voilà ce que Dieu, vengeur & *exaltation* fait. Il examine & *(a) juge nos secrets*; & voyant de la propreté en toutes choses, il reprend & arrache tout ce qui étoit à lui, qui est, ce qui animoit & vivoit l'ame, qui devient alors comme un cadavre putant. Dès que Dieu a retiré le souffle de son Esprit qui l'animoit, elle devient toute sale & informe; il ne lui reste plus rien de sa première beauté.

Ces ames communes, qui vivent ensemble dans l'union, & qui *n'auraient pas la voie de l'exaltation*, sont le sujet de l'envie & du dépit de ces ames, qui disent: Hélas, si je ne m'étois pas abandonnée à Dieu comme j'ai fait, je serois à couvert de ces maux: ou si m'y étant abandonnée je n'étois point sortie du train commun pour entrer dans cette voie, je ne serois pas comme je suis.

v. 19. *Les grands & les petits sont égaux; la le serviteur est affranchi de la domination de son maître.*

Car, dit Job, les grandes ames qui sont sort

(a) Ec. 74. v. 3.

estimées, sont là; & les petites aussi: toutes ensemble se sauvent, & sont comme des *serviteurs* affranchis de l'esclavage du péché dans la liberté du Seigneur: au lieu que moi misérable & infortuné, après avoir été exempt & affranchi de ce péché, après avoir été élevé aux plus grandes grâces, je me vois comme redevenu esclave du même péché.

v. 20. *Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée à un misérable, & la vie à ceux qui sont dans l'amertume du cœur?*

Job se plaint encore de la *lumière*, qui ne lui a été donnée que pour le rendre plus *misérable*: car la mesure de la lumière est la mesure de la douleur, & la vie la mesure de la mort: plus la vie a été grande, plus la mort est profonde.

Pai ces paroles il décrit encore certains jours de lumières qui sont donnés dans cet état de ténèbres pour fortifier l'ame, & de peur qu'elle ne quiesce tout par faiblesse; & qui cependant ne laissent pas de nuire & de retarder la consommation: c'est pourquoi il ajoute: *Et la vie à ceux qui ont le cœur rempli d'amertume*, c'est-à-dire, à ceux de qui le cœur est si affaibli, qu'il est presque mort. Puisque cette vie qu'on leur donne retarde leur mort, & ne fait qu'à leur rendre plus cruelle, ne vaudroit-il pas mieux n'avoir jamais eu cette vie? O pauvre Job! l'excès de la douleur fut que vous ne suez à quoi vous en preniez; & l'excès de votre lumière fut l'avenir vous fait expier tout ce que les ames défolées pourroient dire dans la suite sur ces états.

v. 21. *Qui attendent la mort, & la mort ne vient pas,*

Et qui la cherchent comme ceux qui creusent dans la terre pour trouver un trésor ;

Ces âmes attendent la mort sans qu'elle aie ; elles savent que tout leur bien est dans la mort ; c'est pour quoi elles la désirent & l'attendent : mais tant qu'elles la déshient, l'arudent & l'espèrent, elle ne vient point : elle cherche ceux qui la suient, & suit ceux qui la cherchent : elle est cruelle & impitoyable : elle se fait aimer & craindre : lorsqu'on l'aime, elle se cache ; lorsqu'on la craint, elle paroît. Comme ceux qui finissent pour trouver un trésor, sont empressés pour la possession, de même ceux qui attendent la mort déshient de la rencontrer.

v. 22. *Et qui se réjouissent beaucoup lorsqu'ils ont enfin trouvé le sépulcre.*

Et ils se réjouissent extrêmement, lorsqu'ils sont assurés de la possession de ce qu'ils cherchent. Il faut savoir, que l'état de mort, aussi bien que celui de vie, a cela de propre, que l'on ne croit jamais le posséder que lorsqu'on y est un peu avancé. C'est ce qui fait que les malheureux ne peuvent avoir nulle joie de la mort, ne pouvant l'envisager comme celle qui finit leurs maux, que lorsqu'elle est passée, & que l'âme repose dans le sépulcre de son néant. O alors elle commence à se réjouir extrêmement.

v. 23. *[Pourquoi la vie a-t-elle été donnée,] à l'homme dont la vie est cachée, Et que Dieu a environné de ténèbres.*

Le voile de cette âme lui est toujours caché tant qu'elle y marche, & elle ne la connoît que lorsqu'elle est dans la fin ; parce que le Seigneur l'environne

de ténèbres. Ce qui fait voir, que les ténèbres ne sont qu'au dehors & pour cacher la voie, & non au dedans ; le dedans étant d'autant plus lumineux, que le dehors est plus ténébreux. On dit que le Soleil, lorsqu'il est couvert de ténèbres ne pouvant pas pénétrer les nues pour échauffer la terre, tourne toute son ardeur contre lui-même : il en est de même de cet état : plus les ténèbres paroissent au dehors, plus la lumière & la chaleur du dedans est plus forte, mais cela n'est point découvert à l'âme que l'état ne soit passé.

v. 24. *Je soupire avant que de manger, Et mon rugissement est comme le bruit des eaux débordées.*

Job décrit ici encore une des plus grandes peines de l'âme en cet état. C'est qu'elle ne sauroit goûter la nourriture, qui est la très-sainte Eucharistie, sans soupire, à cause de la crainte qu'elle a d'en abuser : cela passe même plus avant, & va jusqu'à une telle répugnance, que l'on sur des rugissements de lion dans l'extrême peine que l'on a de manger cette viande adorable. Et ce rugissement est comme le bruit des eaux débordées : car l'âme se croit dans un fort grand déreglement, quoi qu'elle en soit plus éloignée que jamais ; mais il ne faut point que tout cela aille ; & plus on a de répugnance, plus on doit approcher de cette divine viande, qui n'est pas comme les autres moyens qu'il faut perdre : il est moyen & fin : il faut en le perdant comme moyen, le conserver comme fin. C'est pourquoi Job, après l'état de sépulture, parle des soupirs qu'il fait avant que de manger : pour faire voir, qu'il se regarde comme vivant, ce qui marque qu'il

mange comme dans l'état de vie : il regit dans les horreurs de la mort, faisant voir qu'il mangeoit en ce tems-là, & que dans tous ces tems il faut prendre cette divine viande.

v. 25. *Car ce que je craignois le plus m'est arrivé, & tous les maux que je redoutois sont contre moi.*

Ce qui me cause ces appréhensions, c'est que ce que je craignois le plus m'est arrivé ; & que la seule chose pour laquelle j'avois le plus l'horreur, est celle qui est venue fondre sur moi. C'est une expérience très-véritable, que les choses que l'on appréhende le plus, & dont on a le plus d'horreur, sont celles qui arrivent ordinairement ; Dieu voulant tirer par-là les âmes de toute crainte & de tous desirs, de vouloir ou ne vouloir pas, & les porter par un abandon total à vouloir tout ce que Dieu pourroit vouloir ou permettre, & à s'en contenter.

v. 26. *N'ai-je pas dissimulé ? N'ai-je regardé le silence ? Ne me suis-je pas venu dans le repos ? Et cependant l'indignation est revenue sur moi !*

Job exprime par là tout ce que l'âme peut faire de plus paisible en cet état ; & cependant il fait connoître que ses peines n'ont point été diminuées. Il est certain que les âmes qui sont en cet état, se mettent en toutes les postures qu'elles peuvent pour tâcher d'en sortir. Au commencement elles se dissimulent à elles-mêmes d'y être, ne l'écoutant point, & ne le regardant point : ensuite elles le sentent & demeurent dans le silence, sans s'en plaindre ni à Dieu, ni aux hommes : puis elles trouvent leur repos en cet état par l'abandon à la divine volonté. Voilà la manière la plus parfaite de porter un état si terrible. Ex-

pendant quoique j'aie fait toutes ces choses, continue cette âme affligée, Dieu ne m'en a point tiré, & son indignation est toujours tombée sur moi. O Dieu, il est bien vrai que cela arrive de la sorte ! C'est qu'il faut, âme désolée, qu'il ne vous reste nul espoir d'en sortir jamais ; & lorsque (a) vous avez perdu tout espoir, vous ne vivrez plus.

CHAPITRE IV.

v. 1. *Alors Eliphaz de Theman prenant la parole dit à Job :*

v. 2. *Si nous commençons à vous parler, peut-être le troublez-vous mauvais ; mais qui pourroit retener la parole cougée ?*

O ÂME plus affligée que coupable, où trouveriez-vous quelqu'un qui entende votre langage, & un ami qui prenne part à votre douleur ? Vous n'en trouveriez point ; cela n'est pas pour vous ; la consolation seroit trop grande. Il faut que vous soyez délaissée de tout le monde, & que vos amis les plus chers soient contre vous & vous rougissent. Il faut de plus qu'ils vous insultent. Le premier ami n'interrompt son silence que pour commencer par des reproches. *Si je parle*, dit-il, *n'ayant que des corrections à vous faire, peut-être le prendrez-vous en mauvaise part, & le troublez-vous mauvais ;* cependant je ne puis retener ce que j'ai prémédié de vous dire : ces personnes sages ne disent rien qu'ils ne l'aient pensé & prévu ; au lieu que les autres ne sont pas de même ; parce qu'ils vont avec une extrême simplicité.

(a) Cf. de Voss, Ch. 7. v. 16.

- v. 3. *N'est-ce par vous qui avez instruit plusieurs personnes, & qui avez soutenu les maux bannis ?*
 v. 4. *Vos paroles autrefois ont affermi ceux qui étoient prêts de tomber, & vous avez fortifié les genoux de tous blâmes.*
 v. 5. *Mais maintenant à peine la pluye de Dieu vient sur vous, que vous perdez courage; Dieu vous a frappé; & vous êtes dans le trouble.*

Ce sont les reproches que l'on fait ordinairement aux personnes affligées de cette manière: Quoi, leur dit-on, vous, qui autrefois instruisiez & enseigniez les autres, vous qui aviez des paroles si fortes & si efficaces pour les porter à Dieu; vous soutenez les uns lâches quand par degrés elles voulaient quitter leurs bonnes pratiques & abandonner l'oraison; vous les encouragez à poursuivre avec vigueur le chemin qu'elles avoient embarrassé; vos paroles soutenaient ceux qui étoient prêts de tomber dans le crime; vous affermiez ceux qui chanceloient, & qui étoient indécidés: mais à présent que la pluye de la tentation est venue sur vous, vous avez perdu courage, & vous ne pouvez vous soutenir vous-même! Sitôt que vous avez été frappé, vous avez été troublé.

- v. 6. *Où est cette crainte de Dieu, où est cette force, cette patience, & cette perfection qui a paru dans toutes vos voies ?*

L'Hébreu dit, *cette attente de Dieu*; ce qui exprime admirablement que cette ame étoit accoutumée à soutenir les privations de Dieu, & que ce n'est pas ce qui cause ici la douleur: son amour est trop pur pour cela: cette douleur vient d'une source bien plus profonde, & c'est

et qui en fait toute l'amertume & qui la rend sans remède.

Où est, disent-ils encore, cette crainte que vous aviez autrefois de commettre la moindre imperfection? Où est votre force à vous soutenir dans tous les états où Dieu vous mettoit & à ne vous point laisser affaiblir? Faire patience, pour porter toutes les disgrâces & toutes les croix qui vous arrivoient de quelque nature qu'elles fussent? La persévérer dans laquelle vous avez toujours marché? Qu'est devenu tout cela? Ne voyez-vous pas bien que vous vous êtes éloigné du vrai sentier & de la voie de la vérité & de la sainteté, pour entrer dans celle du mensonge? Car si vous eussiez été innocent, vous ne seriez pas affligé.

- v. 7. *Considérez, je vous prie, si jamais un innocent est péri, ou si ceux qui avoient le cœur droit ont été exterminés ?*

Souvenez-vous que jamais on n'a vu une personne innocente & dont la vie n'a point été souillée de crimes ou pleine d'illusions, se relever comme vous êtes. A-t-on jamais vu périr comme vous ceux dont la vie est sans reproche? A-t-on jamais oui dire que ceux qui ont le cœur droit soient venus dans ces épreuves, qui ne précèdent que de l'erreur & du mensonge?

- v. 8. *Au contraire, j'ai toujours vu que ceux qui font des injustices, & qui se sentent les maux, les recueillent.*

O la brève consolation pour un homme qui se trouve dans la dernière désolation, vouloir lui persuader que les maux qu'il souffre, sont la peine de ses crimes! Quoi! est-ce une raison, que

parce que l'on est malheureux, on soit coupable? Les mêmes choses qui sont des châtimens du péché, sont aussi des épreuves dont Dieu afflige & punisse les siens; & l'on a grand tort de condamner ce que l'on n'entend pas. Cependant quoique ce reproche & cette condamnation des saviors, & de soi-même, soit la plus rude croix que l'on puisse ressentir, elle ne laisse pas d'être la plus nécessaire: car on ne ment que par la conviction de sa faute. C'est cette condamnation, unie aux reproches & aux convictions que l'ame a dans son esprit, qui opère véritablement la mort.

v. 9. *Ils sont ravés par le souffle de Dieu, & sont emportés par l'esprit de son ire.*

Ce sont les méchans, & non les justes, qui périssent par le souffle de Dieu, & qui sont consumés par l'esprit de son ire. O avengement étrange! on prend la plénitude de la divine justice pour l'air de Dieu, & le souffle d'amour pour le souffle de colère. Les pécheurs, il est vrai, sont châtiés par le souffle de la colère de Dieu, & sont consumés par l'esprit de son ire: mais pour les ames justes, elles sont anéanties par le souffle de l'amour pur, qui sort de Dieu même, & consumées par l'esprit de la divine justice, qui, afin que Dieu reste seul, arrache tout à l'homme. Cependant comme ces choses paroissent semblables à ceux qui ne sont pas divinement éclairés, on les prend pour la même chose, quoiqu'elles soient infiniment différentes.

v. 10. *Le rugissement du lion & la voix de la bête ont été étouffés, & les dents des lionceaux ont été brisées.*

v. 11. *Le tigre est mort, parce qu'il n'avoit point de proie; & les petits du lion ont été dispersés.*

Par le rugissement du lion il exprime cette réputation qui fait bruit par-tout: on ne parle que de la force & de la générosité de cette ame. La voix de la bête, appelant les ames au service de Dieu, s'étoit fait entendre en tous lieux: mais par la destruction de tout cela elle est étouffée, & les petits lion ont eu les dents coupées. Cela signifie, que toutes les ames que l'on attire à Dieu dans ces commencemens, siôt que l'on cesse de les appeler, & que cette voix de réputation se perd, alors les dents de ces petits sont rompues: ils périssent faute de secours; & c'est une vérité, que les conversions, pour la plupart, qui se font par les ames commençantes, ne subsistent pas. Le tigre lui-même, qui étoit si fort & si courageux, a été perdu: & pourquoi a-t-il été perdu? C'est qu'il n'avoit point de proie, point d'aliment ni de soutien dans l'oraison, ni d'appui dans les bonnes œuvres & dans les pratiques de piété. A cause de cela, les petits ont péri, qui sont les grandes ames éclatantes, se sont égarées & séparées entièrement. Voilà les reproches que l'on fait à ces sortes de personnes, & ils sont fort vraisemblables. Elles s'imaginent elles-mêmes que tout ce qu'on leur dit là-dessus, est d'autant plus véritable, qu'elles en ont plus d'expérience. Elles ont éprouvé la perte de leur réputation & de leurs enfans spirituels: elles se croient véritablement perdues elles-mêmes, comme on les rassure; & quelquefois il leur vient bien au doute léger, que cela peut venir d'avoir perdu leur proie.

Mais l'expérience qu'elles ont faite tant de

fois qu'elles ne la pouvoient pas retenir, leur faisoient connoître que ce n'est point elles qui l'ont perdue, mais que le fort lion de la tribu de Juda la leur a arrachée; car de bonne foi, en quoi cette pauvre âme a-t-elle contribué à toutes les peines qui lui sont arrivées? Pouvoit-elle en retenir quelque chose & empêcher tous ces accidents? Elle s'y est soumise le moins mal qu'il lui a été possible, elle s'est abandonnée & résignée: & aujourd'hui, que le fort lion lui a arraché malgré elle sa proie, on l'accuse & on lui persuade que c'est la faute! & elle est alors si fort obscurcie, qu'elle le croit pour l'ordinaire.

v. 12. *Une parole m'a été dite en secret, & mon cœur n'a reçu comme de la droche les veines de mon bras sont sèches.*

v. 13. *Dans l'horreur d'une vision de nuit, lorsque le sommeil s'efface davantage les hommes,*

v. 14. *La peur & le tremblement m'ont surpris, & tout mes os ont été ébranlés.*

v. 15. *Et quand l'esprit passait en ma présence, les cheveux m'en dressèrent à la tête.*

v. 16. *Quelqu'un, duquel je ne connoissois pas le visage, s'arrêta devant moi, une image parut devant mes yeux, & j'entendis une voix faible comme un petit souffle, qui me dit :*

Cet homme qui reprend & qui condamne Job, est un homme d'importance & de mérite, de visions & de communications divines: c'est même par révélation [à ce qu'il dit,] qu'il conçoit la perte de Job: Dieu lui a manifesté son décret & sa faute; il lui a parlé en secret comme à la droche, ainsi qu'à son ami familier. Il faut avoir une grande attention, dit cet homme, pour avoir l'intelligence des paroles de Dieu. Je suis dans

cette attention continuelle; c'est pourquoi j'ai toujours senti là; elle a passé presque insensiblement jusques dans mes veines: alors mon humilité me faisoit trembler; j'avois comme horreur de cette vision que Dieu me donnoit dans la nuit de la foi où je suis. C'est de cette sorte que ces rigoureux juges se trompent eux-mêmes.

Quand le sommeil ou le recueillement, s'ajoute à cela, a accoutumé de prendre les autres, c'est alors que j'ai été ébranlé & troublé jusques dans la moëlle des os; & lorsque l'esprit de Dieu passait devant moi, mes cheveux s'hérissaient de crainte & d'effroi. Alors je me véritablement quelqu'un dont je ne connoissois pas le visage, son image restoit devant mes yeux: & en même tems que je le voyois, sa voix me pénétrait par le dedans. Toutes ces circonstances vous doivent assez faire connoître, dit cet ami, que je ne vous reprends pas de moi-même; que c'est par l'esprit de Dieu que je le fais, & que Dieu qui se manifeste & se communique à moi, m'a fait connoître votre erreur & votre orgueil. C'est ici le plus étrange coup que l'on puisse recevoir.

v. 17. *L'homme s'est-il si justifié en se comparant à Dieu, & sera-t-il plus pur que celui qui l'a fait?*

v. 18. *Ceux mêmes qui se servent n'ont pas été fidèles, & il a trouvé du déshonneur jusqu'en ses anges.*

v. 19. *Comment donc ceux qui habitent dans des maisons de boue, qui n'ont qu'un fondement de terre, s'élevaient-ils pas plutôt consumés comme par la tige?*

Vous, qui vous croyez justes étant pécheurs, c'est pour vous que ceci m'a été dit: l'homme s'est-il justifié devant Dieu? ou l'homme sera-t-il plus pur que celui qui l'a fait? O aveugle que vous

êtes ! c'est pour vous-même que Dieu vous a fait entendre cette parole, & non pour ce pauvre affligé, qui a tant d'horreur de son malheur qu'il est bien éloigné de se comparer à Dieu. C'est de quoi l'on agresse ces âmes avec bien de l'injustice : c'est bien plutôt ceux qui ont ces grandes grâces qui se comparent à Dieu, que ceux qui sont siots couverts de boue. C'est afin que l'âme perde toute propriété qu'elle avoit eu la réputation, & en soit véritablement en la justice, que Dieu la fait paraître si sale ; & vous l'accusez de vouloir usurper la pureté de son Dieu ! Elle ne périt qu'afin qu'il soit seul glorifié. Ces reproches sont très-sensibles à ces pauvres affligés.

Quoi, ajoute-t-il, moi qui le suis, je ne me trouve pas stable, & il a trouvé du déréglé en ses anges mêmes, dont la pureté est sans pareille : combien plus en vous, dont l'importunité paraît aux yeux de tous, dont le corps plein de corruption est comme une maison de boue ; qui serez consumé comme par la tigne, par les plaies qui vous rongent, parce que vous demeurerez dans la terre de vos passions, & que vous ne vous appuyez que sur les biens de la terre ? O insensés ! ce pauvre homme dépouillé de tout, vous paroît tout terrestre, & ne tenir qu'à la terre ; & vous, qui êtes pleins de possessions, vous croyez ne tenir qu'au ciel, & être tout célestes ! O renversement & dépravation étrange de l'amour-propre !

CHAPITRE V

v. 1. Appelez donc, s'il y a quelqu'un qui vous réponde ; & tournez-vous vers quelqu'un des Saints.

Recherchez

RECHERCHEZ soigneusement, dit cet ami plus affligé que le plus cruel ennemi, si vous trouverez quelqu'un qui soit dans votre état ; & informez-vous de tout le monde pour voir si vous en trouverez qui entendent votre langage. Tournez-vous vous-même vers les Saints ; considérez leurs démarches, s'il y en a quelqu'un qui vous ressemble, & si vous trouverez aucun exemple de la vie que vous menez ? Il est vrai qu'il n'y a rien d'omis dans cette histoire de tous les reproches que l'on fait ordinairement aux seigneurs de Dieu pour les vices de leur état & les jeter dans la frayeur & le désespoir. Il faut que le courage soit bien grand pour ne s'y pas laisser aller ; & je ne puis m'empêcher d'admirer la patience de Job, qui écoute sans répondre un si long discours.

v. 2. Vraiment le courroux tue le fou.

Il faut bien qu'il soit encore accusé de folie & de légèreté d'esprit : si cela n'étoit pas, il manquera quelque chose à sa douleur. On l'assure de plus en même temps, que Dieu dans son courroux le détruira à cause de sa folie.

v. 3. J'ai vu l'insensé affermi par de profondes racines ; & d'abord son invulnérabilité.

Quoique ce passage soit une insulte faite à Job, il est certain qu'il ne laisse pas d'être instructif pour toutes sortes de personnes. Ceux qui sont dans la voie commune, doivent craindre de tomber lorsqu'ils paroissent le plus affermis dans le bien ; & ceux qui sont dans la voie de la foi, doivent s'attendre à voir leur prochaine destruction, lorsqu'ils paroissent le plus établis dans la lumière & le goût intérieur. A la vérité c'est un

Tome II. P. Tylam.

D

changement & un passage qui en terminant une vie délectable, donne à la fin une vie divine : mais ce passage, se faisant de la vie à la mort, puis de la mort à la vie, est si long, qu'il passe pour une véritable destruction.

Ceux qui sont égarés de l'Esprit de Dieu, jugent aisément lorsqu'ils voyent un serviteur de Dieu être comme *affirmé* dans le bien, & y avoir joint *de profondes racines*, que Dieu, jaloux de la propre beauté, détruira bientôt cette *laine* vaine & superficielle ; & sans la *numérer*, ils en font peu de cas ; ils en prévoient les débris qui pourtant, quoique souillés en apparence, sont le germe de l'immortalité.

v. 4. *Ses enfans seront bien éloignés du salut, ils seront foulés aux pieds à la porte, & il n'y aura personne qui les délivre.*

Quoique le sens littéral de ce passage soit, aussi bien que du précédent, une suite d'injures faites à Job sur la perte de *ses enfans*, que l'on regarde comme un abâtiment ; il est cependant certain que Job étant une figure mystique, ceci s'applique très-bien à la perte des divines vertus, qui sont comme le fruit & les productions d'une ame de foi. Ces vertus ayant servi d'appui & d'assurance de salut, lorsque l'on n'en doit avoir qu'en Dieu seul, sont démolies en tout ce qu'elles ont d'apparent ; & cette perte paraissant inévitable, c'est alors que l'abandon triomphe véritablement ; puisque c'est la consommation de l'abandon que de savoir se délasser dans le désespoir de tout salut. Cet état est d'une extrême pureté d'amour, étant d'un désintéressement achevé. L'amour n'est pur qu'autant qu'il est désintéressé.

Ses fils seront foulés aux portes : comment cela ?

C'est qu'ils sont comme chassés d'eux-mêmes ; parce que Dieu, qui veut y habiter seul, les en bannit ; & c'est dans ce passage & cette perte qu'il donne ponvau à toutes les créatures & à tout l'entier de les accabler, & que personne ne les en dégage, car personne ne le peut faire, & tous les efforts possibles de la créature ne peuvent la tirer de cet état, à moins que de quitter la voie, & rester toute sa vie dans un état violent. Mais lorsqu'il plaît au Seigneur, il les en *délivre* tout-à-coup, dissipant en un instant & les ténébres par sa clarté, & les ennemis par sa puissance.

La consolation que les amis de Job voulaient lui donner, étoit plutôt un sujet de le désespérer, s'il n'eût espéré en son Sauveur, ainsi que ce qu'il dit dans la suite fait assez voir l'usage qu'il fit d'une si étrange perfection : car toute la réponse qu'il fit au désespoir qu'on lui veut insinuer est, que son (a) Rédempteur est vivant ; maintenant par là que n'ayant plus de salut en soi, il en trouve en son Sauveur un d'autant plus grand, qu'il a moins d'appui en lui-même.

v. 6. *Rien ne se fait dans le monde sans sujet, & ce n'est point de la terre que naissent les maux.*

v. 7. *L'homme est né pour le travail. & l'oiseau pour voler.*

Il est vrai que rien ne se fait sans cause sur la terre, & que la divine providence conduit tout pour la gloire de Dieu & pour notre perfection ; mais la cause n'est pas toujours telle que l'on pense. Vous croyez que c'est à cause de ses péchés que cet homme est puni, & que cette punition est

(a) Ci-dessous Ch. 19. v. 25.

pour la perte & la damnation; & c'est tout le contraire. Cet homme est affligé parce qu'il a été fidèle à Dieu; qu'il ne s'est jamais écarté de la voie; & cette affliction sera la cause de son salut. Il est très-vrai que ces maux ne arrivent point de la terre, & c'est avec injustice que nous en accusons les créatures. La douleur vient du ciel: c'est Dieu qui nous l'envoie, parce qu'il nous est nécessaire: il n'a nul dessein, comme je l'ai déjà dit, de nous affliger; mais de nous sauver. C'est pourquoi les souffrances doivent être regardées comme de véritables biens qui nous sont départis par un père plein d'amour & de bonté, qui ne nous fait souffrir que pour guérir nos blessures mortelles.

Le caractère de l'homme, tant qu'il reste en lui-même, est de travailler & de souffrir: mais celui de l'oiseau est de voler: ainsi celui qui par un effort généreux sortant de lui-même prend son essor d'un vol hardi dans les aires de la Divinité, goûte alors le repos, & il est affranchi du travail qui est le partage de l'homme infortuné & coupable. Cette comparaison de l'oiseau est très-propre: il faut ou travailler comme l'homme, ou voler comme l'oiseau dans l'immensité même.

v. 8. *C'est pourquoi je prie le Seigneur, & s'adressant à lui, je dis:*

v. 9. *Qui fait des choses grandes & impénétrables, des choses merveilleuses, & qui sont sans nombre.*

Cependant, dit cet ami présomptueux, je ne laisserai pas de prier pour vous; & Dieu accordera peut-être à mes prières ce qu'il refuse à vos dévotions: parce qu'il fait de grandes choses, que nous ne pouvons pénétrer; & les secrets de sa

prédestination sont inscrambles, & toutes ses merveilles sont insondables.

v. 11. *Qui voit les humbles aux plus hauts lieux, qui élève les affligés, leur donnant la santé.*

C'est lui qui relève les tumblers de la poussière, les mettant en un lieu élevé, & qui leur donne la santé après leurs blessures. Après que cet ami a affligé Job par quantité d'angoisses, il lui dit des vérités que Dieu lui fait dire comme malgré lui; afin de consoler un peu ce pauvre affligé: mais cela ne dure guère: c'est une douceur qui couvre une grande amertume. Il est certain que c'est la conduite ordinaire de Dieu, d'élever, comme dit (u) David, l'homme jusqu'au nuage, & puis de le laisser tout entier, de renverser les pillars de leurs trônes, & de relever les humbles & les petits, & même de les exhausser d'autant plus, qu'il les a abaissés davantage.

v. 12. *Qui trompe les sages par leur propre sagesse, & dissipe les conseils des méchants.*

v. 13. *Au milieu du jour ils trouveront les ténébres, & en plein midi ils mourront à tâtons comme s'ils étoient dans la nuit.*

Comme tout le plaisir de Dieu est d'élever les humbles & les petits, il s'en fait un de détruire la sagesse des sages. Jésus-Christ témoigne assez par ses paroles l'honneur qu'il en a, lorsqu'il remercie son Père (b) d'avoir caché ses secrets aux sages & aux prudents, pour les révéler aux petits. De quelle manière cela se fait-il? C'est que les petits, marchant avec humilité, simplicité & confiance, marchent dans la volonté de Dieu, qui les y conduit comme par la main: marcher dans la

(u) Ps. 112. v. 7. (b) Matth. 13. v. 35.

volonté de Dieu, c'est marcher dans la véritable lumière, c'est connaître les secrets, qui sont tous renfermés dans cette divine volonté; mais marcher par le raisonnement & la propre sagesse, c'est *marcher d'ignorance sans savoir où l'on va*: & c'est même y *marcher en plein nuit*: car la volonté de Dieu en Jésus-Christ est *le Soleil* qui éclaire tout homme venant au monde, & les hommes ne voulant point se laisser conduire par Jésus-Christ, Sagesse éternelle, mais par les mesures qu'ils prennent d'une prudence fine & adroite; Dieu permet qu'ils soient aveuglés par leurs propres raisonnemens, & qu'ils ne voient pas la vérité, laquelle pourtant est tout proche d'eux.

Car tout homme porte en soi un certain caractère, qui est celui des enfans de Dieu. Ce caractère est la motion divine, qui pousse l'homme au-dedans à tout ce que Dieu peut vouloir de lui: & s'il étoit fidèle à suivre cette lumière, cachée dans le plus profond de lui-même, il courrait dans la voie des commandemens de Dieu, sans que rien le fit tomber.

Plusieurs, trompés par leur sagesse, ne veulent point suivre cette divine motion; parce qu'elle combat leurs faux raisonnemens, & que s'éloignant incessamment de Dieu & de ses volontés, ils perdent le principal caractère des enfans adoptés, qui selon (a) S. Paul, est *celui de la motion divine*. D'autres fois & insensés ont cru, que lorsqu'on parloit de suivre la motion divine, c'étoit suivre l'égarement de l'esprit & le dérèglement de leur cœur, c'étoit suivre les mouvemens de la nature & de la cupidité. Non, la motion divine n'a rien d'extérieur, ni

(a) Rom. 8. v. 14.

de charnel: elle est dans le plus intime de l'âme, & elle porte avec soi un caractère divin, quoique non pas toujours accompagné d'une certitude absolue, à cause de la délicatesse; mais elle ne se laisse pas ignorer de celui qui est fidèle à la suivre, qui sait fort bien la discerner & des peuples de l'esprit, & des démons du cœur charnel.

v. 15. *Dieu sauvera le pauvre de l'épée de leur langue; il le sauvera de la main du violent.*

v. 16. *Le pauvre ne fera point trompé dans son espérance; mais l'iniquité aura la bouche fermée.*

Il est certain que ces personnes si sages sont tellement remplies de l'estime d'elles-mêmes, qu'elles ne peuvent souffrir la simplicité: elles en ont un extrême dégoût; de sorte que *leur langue* est comme un *glivre* tranchant qui déchire par la calomnie la réputation des âmes simples, le faisant un mérite de les déchirer, parce qu'elles abhorrent plus que la mort tous les artifices. Ces personnes se servent de leurs sagesse pour les surprendre; ce qui n'est pas trop difficile; parce qu'elles ne se défient de personne, & qu'elles croient que tout le monde marche aussi simplement qu'elles: mais *Dieu* par sa bonté les délivrera & *sauvera de l'épée de la bouche* de ces sages, qui est une épée de division. *Il les sauvera encore de la main du violent*, qui les opprime avec d'autant plus de violence qu'elles lui ont *liens dissens*; mais *l'innocent*, celui à qui tout est ôté, ne laissera pas d'espérer: mais il y aura pour lui d'espérance.

Après toutes ces paroles de vérité & de consolation, ce *sage* ajoute le mot du venin, il a parlé contre lui-même sans le savoir, (car il est ce *sage* qui, comme une épée, coupe des paroles de la bouche de ce pauvre innocent,) puis il

ajoute ensuite, que l'iniquité est celle qui a fermé la bouche à cette ame, que la simplicité, le respect & la douleur rendent muette en la présence de son Dieu, à qui elle dit tacitement avec cet affligé Job : vous savez que ce n'est point le crime qui me fait taire, mais le respect que j'ai pour votre divine parole, & l'amour de votre volonté.

v. 17. *Heureux l'homme que Dieu corrige lui-même. Ne méprise donc point la correction du Seigneur.*

Il est vrai que celui que Dieu châtie, est heureux ; parce qu'il ne choisit [a] que celui qu'il aime. J'en suis si persuadé, dit cet affligé, que j'aime autant la justice que la miséricorde ; & si je me suis vu sous ses coups, c'est par respect, & non par mépris. J'ai appris à me taire au milieu des plus grandes grâces ; & mon silence étoit la plus forte preuve que je pouvois donner de ma reconnaissance. J'ai aussi appris à me taire dans mes plus extrêmes douleurs ; & loin que mon silence soit, comme vous me l'imputez injustement, une marque de mépris, c'est un effet de ma plus parfaite soumission. Je demeure muet sous les coups, parce que je les adore. O qu'il est bien vrai que l'on se méprend ici extrêmement !

v. 18. *C'est Dieu qui blesse, & qui guérit ; c'est lui qui frappe, & ses mains rendront la santé.*

Ce passage marque très-bien la vérité de cet état où l'ame est comme accablée sous les maux. Quoique ces maux soient extrêmes, elle ne peut y apporter de remède, ni en rechercher ; parce qu'elle est persuadée que c'est Dieu seul qui blesse.

(a) Prov. 3. v. 12.

Et qui guérit, & que puisque c'est lui qui l'a blessée, c'est lui qui la peut guérir : aussi n'attend-elle son salut que de lui seul.

Il frappe, & les coups sont fort rudes & fort pesans ; Cependant ces mains qui ont frappé, rendront la santé. Vous pouvez seul, ô Dieu, guérir les maux que vous faites. Cela doit animer l'ame à une grande foi, & à un grand abandon ; à la foi, pour croire que Dieu la frappe & pour aimer sa blesme ; à l'abandon, pour vouloir bien la porter tant qu'il lui plaira, & n'en être jamais guérie si telle est sa volonté.

v. 19. *Après vous avoir affligé six fois, il vous délivrera ; & à la septième il ne permettra pas même que le mal vous touche.*

Dieu permet que les ames passent par d'étranges épreuves. Il les frappe autant de fois qu'il a dessein de les purifier. Ce nombre de six est très-myrriteux, & marque bien, que Dieu fait souffrir selon qu'il est nécessaire pour faire perdre à l'ame toute son activité, même la plus simple : ce qui renferme bien des choses ; car on ne la connoît, lorsqu'elle est si simple, qu'à mesure qu'on la perd : mais la septième fois, qui est l'état très-passif, & qui introduit dans le Sabbat ou repos divin, on ne sent presque pas les coups ; & même on parvient par une très-grande mort à ne les plus sentir du tout.

v. 20. *Il vous soutiendra de la mort pendant la famine, & de l'épée pendant la guerre.*

v. 21. *Il vous mettra à couvert des traits de la langue, & si l'assaut survient, vous ne l'apprendrez point.*

Dieu se sert de cet homme pour faire dire à

Job ce qu'il ne comprend pas lui-même. Il est certain qu'après cette dernière purification de la plus simple activité, & qui opère la nuit, *le gîte de la conciliation*, & la privation, désignée par la *famine*, ne font plus aucune peine. Toutes les attaques de l'ennemi sont rendues inutiles, & l'on ne peut rien craindre, selon ce qu'il est écrit : *(a) Je ne craindrai point ce que l'homme me pourroit faire.*

v. 23. Vous vires au milieu de la désolation & de la famine, & vous ne craindrez point les fûtes de la terre.

v. 24. Si vous rencontrez des pierres en votre chemin, elles ne vous blesseront point, & les bêtes sauvages seront douces pour vous.

C'est le véritable portrait d'une ame arrivée en Dieu, & qui se repose dans la fin, qui n'est autre que la volonté de Dieu. Elle vit contente au milieu de la désolation : elle est même comblée de joie au milieu des douleurs. Il n'y a plus rien à craindre des démons ni des hommes pervers, qui ne peuvent plus corrompre un cœur abîmé dans la volonté de Dieu. Les injures de chûtes n'ont plus de force pour faire tomber dans le mal, parce que les racines de cette ame plantée sur la pierre vive, Jésus-Christ, sont tellement profondes, que rien ne la peut plus ébranler.

v. 25. Vous saurez que votre tabernacle sera en paix, & vous ne pécherez point en visitant votre aspect.

L'Ecriture dit ici que lorsque le fond & le centre de l'ame est mis dans une paix immuable & dans une grande liberté, c'est alors que le taber-

(a) Ps. 117. v. 6.

naclé est en paix : parce que ce centre est le tabernacle du repos : & alors, est-il dit, vous ne pécherez point par la convoitise, comme vous auriez fait dans le commencement ; parce que si dans le commencement on conversait avec les hommes, on se faisoit, à capte de cette qualité maligne qui est en nous, qui fait que nous gâtons & corrompons les choses les plus innocentes d'elles-mêmes. Mais lorsque l'ame est arrivée au repos divin par la simplicité & l'innocence, cette qualité maligne qui étoit en elle étant ôtée, la conversation ne lui peut nuire, & elle peut servir aux autres.

v. 25. Vous saurez aussi que votre race sera en grand nombre, & votre possession comme l'herbe de la terre.

v. 26. Vous entrerez en votre abondance dans le sépulcre, comme un monteu de blé qui est féré en son trait.

Vous saurez aussi, en ce tems heureux de votre liberté en Dieu, que votre possession sera en grand nombre : car c'est alors que Dieu donne un grand nombre d'enfants spirituels, & fait faire des fruits merveilleux. On ne faisoit croire les ames que ces personnes engendrent à Jésus-Christ ; & cela oûta dans la suite & multipliera comme l'herbe sur la terre, qui semble venir sans être semée ; parce que cette semence étant une fois jetée, rapporte, sans soin de la cultiver, beaucoup de fruits.

Vous entrerez dans le sépulcre en votre abondance. Ceci se doit entendre en deux manières ; l'une, que ces ames pleines des biens & des grâces que Dieu leur a faites, entrent dans le sépulcre inviolé, qui est l'état de mort, comme le fenoit

est porté en son tombeau dans la terre ainsi que dans un sépulchre. Et que fait-il dans ce sépulchre ? Il y pourrit peu-à-peu, il perd sa forme & sa beauté ; & lorsqu'il est entièrement pourri, il sort de cette pourriture un germe de fécondité, comme (n) Jésus-Christ le confirme, & s'il n'en sortoit point en son abondance dans ce sépulchre il n'auroit jamais de fécondité. L'autre manière d'entendre ces paroles, est, que ces âmes, après être arrivées par leur pourriture dans la fécondité, entrent en cette abondance dans le sépulchre de la mort corporelle, par où elles se trouvent, (comme un froment rassemblé dans le grenier du maître) reçues en Dieu pour n'en sortir jamais.

CHAPITRE VI.

v. 1. *Job répondit en ces termes :*

v. 2. *Plût à Dieu que les péchés, par lesquels j'ai mérité la colère de Dieu, & les maux que je souffre, fussent mis les uns avec les autres dans une balance.*
v. 3. *Ceux-ci se montreroient plus pesants que le sable de la mer. C'est pourquoi mes paroles sont pleines de douleur.*

ON ne faisoit croire combien la contradiction que l'on fait à ces âmes affligées, leur reprochant des crimes qu'elles n'ont pas commis, leur fait de tort. Cela les porte à vouloir justifier avec empressement leur innocence ; car elles ne peuvent point avouer des crimes dont elles ne sont pas coupables, & le reproche qu'on leur en fait, aigrir extrêmement leur douleur. Que vouloit dire cet accusateur à moi

(a) Jean 12. v. 24, 25.

personne qui n'avoit qu'une plaie depuis la tête jusques aux pieds ? Sa douleur ne l'accabloit-elle pas assez ? Cependant, c'est ce que l'on voit dans les personnes affligées : chacun donne dessus. Job se voyant dans son oppression & dans l'accablement de son cœur, ne peut s'empêcher de se défendre, & de lui-même connoître qu'il n'a point voulu pécher : *plût à Dieu, dit-il, que mes péchés, & que ce que j'ai fait contre Dieu, fussent mis à la balance avec ce que je souffre !* Il est vrai que les âmes les plus innocentes sont souvent celles qui sont les moins épargnées, Dieu le faisant de la sorte pour leur ôter cet appui qu'elles ont en leur innocence ; & ces paroles sont bien voir, que plus les âmes ont été innocentes, plus elles ont de peine à se déclarer coupables. C'est ce qui fait très-souvent qu'elles s'en prennent à Dieu, disant qu'il les châtie pour des crimes qu'elles n'ont pas commis. Dieu permet cette faiblesse en ce grand homme pour notre instruction, & pour nous porter à ne point regarder les afflictions comme des châtimens de nos crimes ; mais comme des effets de la honte de Dieu, les peines étant des récompenses.

Job avoit bien vu cette prosée d'abord : mais le tourment de ces faux amis le trouble si fort, qu'il ne sait ce qu'il fait ; & cela le porte à regarder, comme ils le font eux-mêmes, la croix du côté du péché & de la punition, au lieu de la voir dans l'amour & dans la bonté de Dieu : & cette vue qu'on a de la croix comme d'un châtiment, fait qu'en regardant le desir que l'on a toujours en de servir Dieu & l'éloignement dans lequel on a été du mal, on voudroit bien faire paroître son innocence, & qu'elle fût comparée à la douleur que l'on ressent.

v. 4. *Ces fleches du Seigneur m'ont percé, l'indignation qu'il répand sur moi m'a mis l'esprit hors de moi-même ; Et les terribles dards du Seigneur s'embarrassent contre moi.*

Job fait une vaine, mais profonde description de son état. Par *les fleches*, il parle (*) des trois états de sacrifices dans lesquels Dieu l'a fait passer ; & ces états, comme des fleches pénétrantes, ont percé cette ame. Ce sont des fleches siques que le Seigneur envoie, qui pénètrent jusques dans la moëlle des os. Non-seulement ces fleches percent, mais l'honneur & l'indignation que l'on en a est si grande, qu'elle met quelque l'esprit hors de soi, le faisant comme pendre & s'élever par l'excès de la peine. Aussi est-ce le dessein de Dieu dans les maux qu'il envoie, de tirer & mettre l'ame hors d'elle-même, afin de la perdre en lui. Les terribles aussi combattent contre elle, avec les crimes & les frayeurs. Il lui semble qu'elle est perdue, qu'il n'y aura plus jamais de plaisir pour elle, & qu'elle va périr sans secours & sans ressource.

v. 5. *L'herbe sauvage crie-t-elle lorsqu'il a de l'herbe ? Ou le bœuf mugit-il lorsqu'il a sa vache puerne ?*

Job fait connoître à son ami qu'il est aisé d'être content & de ne se point plaindre lorsqu'on a tout ce que l'on desire. Comme veut-on que celui qui abonde en tous biens, soit pour les sens à l'extérieur, soit pour le dedans, se plaigne de quelque chose ? Est-il aisé à un homme comblé de biens de blâmer un malheureux accablé de douleurs, lorsqu'il se plaint.

(*) Voyez sur le 1. Roi, chap. 20. v. 20. &c.

v. 6. *Où quelqu'un peut-il goûter ce qui étant goûté donne la mort ?*

Par ces paroles Job fait voir qu'il n'y a que la seule expérience qui puisse instruire l'ame. Comment, dit-il, pouvez-vous comprendre mon état, puisque vous ne l'avez pas goûté, & n'en avez pas l'expérience ? Et pourriez-vous en vouloir goûter, puisque vous croyez mourir s'il n'y a que vous l'auriez fait ? Votre viande est bien différente de la mienne : elle donne la vie, & la mienne cause la mort.

v. 7. *Ce qui auparavant mon ame ne vouloit pas toucher, est devenu ma nourriture dans mon affliction.*

Lorsque j'étois en votre état & dans la prospérité, j'étois horreur de la viande que je goûte aujourd'hui ; & ce qu'autrefois je n'aurais pas osé toucher du doigt, crainte de me salir, est devenu à présent ma nourriture la plus ordinaire. O que l'affliction change bien les choses, & qu'une ame affamée trouve l'amertume douce !

v. 8. *Qui sera que l'on m'accorde l'effet de ma demande, Et que Dieu me donne ce que j'attends ?*

v. 9. *Que celui qui a commencé, achève de me briser,*

v. 10. *Et que j'ai cette consolation, qu'en m'affligeant de douleurs, il ne m'épargne pas ? Je ne contredirai point aux paroles du Saint.*

Job, dans un nouveau transport d'abandon & par un excès de foi qui se trouve réveillée en lui par la contrainte qu'on lui fait, se tournant vers son Dieu, en qui il met toute son espérance, par une impétuosité d'abandon à Dieu & de haine de soi-même, ressemble à un torrent qui se grossit par les digues que l'on y veut mettre,

& se décharge avec d'autant plus de fureur, que plus on a ellayé de l'arrêter : *Qui ferai, dit-il, à l'amour ? que l'on m'accorde l'effet de ma demande ?* Eh quoi, ô Sainct souffrant, n'avez-vous qu'une demande à faire ? Vous êtes comblé de mille maux, & vous ne demandez qu'une chose ! La pauvreté, la maladie, toutes les misères du dedans, ne vous semblent-elles rien ? Lequel de ces maux demandez-vous que l'on vous ôte ? Que ne demandez-vous beaucoup de choses ? Non : je n'ai qu'une demande à faire. Et quelle est cette demande ? C'est que Dieu me donne ce que j'attends. Et quoi ? Que pouvez-vous attendre en l'état où vous êtes ? La fin de tous vos maux ? Mais ils sont trop exuêmes pour pouvoir en deviner l'espérer si-tôt. Qu'attendez-vous & que demandez-vous donc ?

Je demande que ce Dieu, dont j'aime autant la justice que la miséricorde, & qui a commencé de me briser dans sa rigueur, achève de le faire, qu'il me brise, qu'il me détruise, qu'il me mette en poudre, qu'il me brise par sa fureur, & que j'aie cette seule consolation, qu'en m'effaçant par les douleurs les plus étranges & les plus extrêmes, il ne m'épargne point : que j'aie ce plaisir d'être la victime volontaire de sa justice, pensant que tout le monde travaille à éviter cette justice adorable, pour être des sujets de miséricordes.

O adorable Justice de mon Dieu, ou ne vous connoît point. Vous êtes Dieu en Dieu, comme la miséricorde : que je sois votre créature & votre victime. Tout le monde vous craint, & moi je vous aime. Je veux être votre partisan, comme tout le reste des hommes le sont de la miséricorde. Il faut bien qu'il se trouve de tous en tous des âmes qui vous soient toutes dévouées.

Mais

Mais, ô aimable Justice, d'autant plus aimable, que vous êtes plus rigoureuse & impitoyable ; si l'abandon que je vous fais de tout moi-même vous agréé, je vous demande en échange une grâce : c'est que vous me donniez cette consolation, qu'en me tourmentant par les plus exuêmes douleurs, tout le tems & toute l'éternité si vous le voulez, vous ne m'épargniez point du tout. Les autres vous prient d'avoir pitié d'eux : les plus grands Saints craignent votre rigueur, parce qu'ils sont Saints, & qu'ils ont quelque chose à perdre : mais moi, qui suis la plus pauvre des créatures, je ne suis propre qu'à exercer votre justice. O amour, ne m'épargnez pas : Mon abandon est si entier, & je suis si amoureux de vous, ô divine Justice, que quelque rigueur que vous exerciez en mon endroit, je ne contredirai point aux paroles du Saint, car comme les paroles sont saintes, ainsi les œuvres sont toutes dans la sainteté.

v. 11. *Quelle est ma force pour soutenir ? Ou quelle est ma fin, pour souffrir avec patience ?*

Ce qui me porte à vous demander que vous ne m'épargniez pas, n'est pas que je croie avoir de la force pour soutenir les maux que vous m'envoyerez : non, non ; je n'ai pas cette présomption : je ne songe pas à les soutenir, puisque je veux bien en être brisé & abattu : & je sais que toute la force de l'homme est moins (a) qu'une feuille. Je ne songe point non plus à avoir de la patience : ce n'est point là ma fin dans la prière que je vous fais : mais content de n'avoir jamais de patience, de souffrir sans soutenir, & de pâtir sans patienter, je me laisse à vous pour tout ce qu'il vous

(a) Ci-dessous Ch. 13, v. 25.

Tome VII. P. Test.

plaira ; la gloire que vous tirez de ma perte , me suffit.

v. 12. *Ma force n'est point la force des pierres , & ma chair n'est pas d'airain.*

Job par ces paroles fait voir à toutes les âmes affligées , que la patience ne consiste pas , comme quelques-uns se l'imaginent , à ne rien ressentir : non ; la force ne consiste pas à résister à la douleur comme les pierres , qui résistent à tout ; mais à plier sous la douleur , comme la chair , qui est flexible & pliable. Soutenir la douleur est pour les pierres ; mais plier sous la douleur par un abandon total , est tout ce qu'il faut. Sentir la croix , est la meilleure partie de la croix.

L'autre comparaison qu'il fait de l'abaîs , nous fait penser à ce que l'abaîs retient lorsqu'on le frappe. On prend ainsi pour patience certaines voix extérieures que l'on fait entendre par dehors au milieu des peines , des voix de prières , d'offrandes & le reste : tout cela est bon , mais ceux qui ne le peuvent faire , ne sont point mal de souffrir en silence ; au contraire , on voit que lorsqu'on frappe la chair , elle ne résonne pas si ce n'est d'un résonnement de douleur & de faiblesse : mais l'abaîs résonne comme la trompette. Souffrir en cédant au mal , & souffrir en se plaignant du mal , est la souffrance que souvent on trouve imparfaite ; mais c'est la plus pure : parce qu'il n'y a point d'appui pour la créature , comme notre miroir de patience le va expliquer.

v. 13. *Voici , il n'y a rien en moi qui me soit d secours ; & mes amis les plus nécessaires se sont retirés de moi.*

Je cède , dit Job , au mal , & ne lui résiste point. Il n'y a point de trompette qui fasse recourir ma patience ; mais le murmure sourd d'une chaise battue. Et pourquoi , ô Prophète affligé , cela est-il de la sorte ? Car si vous aimez la douleur & la justice , vous devez soutenir son poids ? Non , non ; l'amour plie , cède , & ne résiste pas ; & je le fais de la sorte. Je me plains de ce que j'aime & de ce que je souhaite ; & il n'y a point d'aide ni de secours en moi pour me défendre & pour me soutenir. Il n'y en a que contre moi. Tout ce qui est en moi se joint à Dieu pour me combattre & détruire. Je cède à Dieu & à moi : je combats & je plie , & me soutiens ainsi dans mon extrême faiblesse : plus je suis battu & abattu , plus je suis fort.

Tous mes amis qui m'étoient nécessaires , ceux dont il sembloit que j'avois un besoin absolu & indispensable , se sont éloignés de moi. Ces amis nécessaires ne peuvent être les créatures : car il n'y a aucune créature qui puisse être de nécessité absolue. Combien de saints dans les déserts étoient privés de toutes créatures ? Mais ils n'étoient pas privés , comme Job , de ces amis nécessaires , qui sont la présence de Dieu perceptible , la force & son secours , toutes les vertus qui soutiennent l'âme : voilà les choses qui se sont toutes retirées pour laisser l'âme à elle-même ; & c'est cet abandon qui dans les croix est la plus étrange de toutes les croix , & la cause de toutes les faiblesses. Les croix ne seroient pas croix sans cela. Jésus-Christ voulut éprouver cet [a] abandon sur la croix , pour nous faire voir en quoi nous faisions la pureté de la croix , qui n'est pas , comme l'on s' imagine , à vivre par la croix & à la soutenir , mais à en être porté & à y mourir.

(a) Math. 27. v. 46.

v. 15. *Mes freres ont passé devant moi comme un torrent qui coule avec rapidité dans les vallées.*

v. 16. *Ceux qui craignent la gelée, la neige les surprendra,*

Job fait voir que les âmes qui sont dans ces états sont non seulement abandonnées des amis nécessaires, comme il a été dit; mais des amis extérieurs, & des plus proches. Les parents & les amis ne veulent point les reconnaître, ils ont honte d'eux; ils pûssent outre & s'éloigner autant qu'ils peuvent: s'ils n'osent disavouer ce qu'ils leur font, ils désavouent leur conduite, & sont les premiers à les censurer. Les frères sont proprement les personnes liées par la pitié & pour avoir suivi un même sentier: ce sont souvent eux qui les condamnent d'autant plus fortement, que le plus qui sont des ulcères de ces innocens alligés leur fait plus de mal au cœur qu'à nul autre.

Cependant, qu'ils sachent, comme le dit Job, & ainsi qu'ils le verront bientôt par leur expérience, que s'ils craignent la gelée, c'est-à-dire, l'état où je suis, qui leur paroît un état glacé, ils seront surpris de la neige & avalés sous son poids. O hommes sages, qui croyez si bien vous garder vous-mêmes, & qui ne voulez pas entrer dans la voie de l'abandon par de vaines appréhensions, vous serez surpris de la neige, lorsque vous y penserez le moins.

v. 17. *Ils périront dès qu'ils commenceront à s'écouler; Et dès que la chaleur y aura passé ils tomberont au lieu où ils étoient.*

v. 18. *Ils vont par des sentiers embarrasés, ils marchent inutilement, Et ils périront.*

Et de même que la neige fondue par la chaleur s'écoule en eaux, & ne laisse qu'un vide, ainsi ces personnes s'écoulent & se dissipent à la première tentation, quoiqu'ils se fient si fort en leur vigilance. Cela vient de ce qu'ils ne s'abandonnent point à Dieu, mais qu'ils croient se pouvoir mieux garder que Dieu ne les gardera: & c'est ce qui causera leur perte dès qu'ils s'écouleront, & qu'ils auront perdu cette première servitude sensible. Ils périront tout d'un coup dans la première dissipation & dans le moindre danger; & cela d'autant plus, qu'il aura fait chez eux une chaleur apparente sur laquelle ils se seront appuyés, mais qui n'est autre qu'un certain feu sensible & passager.

Comme ces âmes ne s'attachent qu'au sensible, & non au solide, & qu'elles condamnent les voies solides, parce qu'elles ne sont pas sensibles; elles seront séparées & dénuées de Dieu à cause de cela: elles déserteront de leur lieu, qui est leur voie, pour entrer dans des sentiers embarrasés de mille détours, de scrupules, de condamnation des autres, voie qui n'est que trouble & qu'agitation. Ils marchent alors & se fatiguent inutilement sans avancer; & leurs pas étant d'autant plus multipliés qu'ils sont plus pénibles, ils périront enfin avec tous leurs soins & leurs peines, pour n'avoir pas voulu s'en fier à Dieu.

v. 20. *Considère les sentiers de Theman, le chemin de Saba, Et attends un peu.*

Considère, continue Job, les sentiers de ces personnes qui s'appuyent toutes en leurs forces & en leur industrie; & ceux de Saba, des âmes tranquilles & qui se reposent dans l'abandon à la volonté de Dieu, remettant tout leur soin à sa pro-

vidence : n'en jurer pas cependant d'abord ; car l'un vous paroîtroit peut-être plus sûr que l'autre : mais attendez un peu que vous en voyez la fin, & vous en verrez la différence.

v. 20. *Ils sont confus, parce que j'ai toujours espéré : ils sont venus jusqu'à moi, & ils ont été couverts de honte.*

Ils sont dans la confusion, de voir que mon espérance n'a point été vaine ; & qu'inspirant au milieu du grand désespoir, je laissois honte à ceux qui condamnent mon abandon & mon espérance, & qui même craignent lorsqu'ils ont le plus de sujet d'espérer, pendant que j'espère contre toute espérance. *Ils sont venus jusqu'à moi pour me considérer dans l'état étrange de mon abandon ; & certe une les a couverts de honte.*

v. 21. *Vous ne sâtes que de venir ; & aussitôt que vous avez vu la place dont je suis frappé, vous en avez de l'horreur.*

Vous de même êtes venus à présent vers moi ; & vous n'avez pas pû être en ma place, qu'elle vous a fait horreur. Vous avez eu une double frayeur ; celle d'un si effroyable mal, & celle de ce que je ne le puis craindre moi-même, ni cesser d'espérer : car plus il devient incurable, plus je suis content ; & c'est ce contentement qui augmente votre frayeur.

v. 22. *Vous m'avez dit : apportez-moi quelque chose, ou donnez-moi de votre bien.*

v. 23. *Où tirera-t-on de la main de l'ennemi, ou tirera-t-on de la puissance des forts ?*

Job fait voir qu'il n'a demandé aucune grâce ni aucun secours à ses amis, quoiqu'il soit le

plus pauvre & le plus opprimé des hommes. Dans ma pauvreté la plus extrême, dit-il, vous m'avez demandé de vos biens pour me nourrir ? Non ; j'ai été si content de ma pauvreté, parce que c'est la volonté de mon Dieu, que je la préfère à toutes vos richesses : oui j'aime mieux être dans cette double pauvreté, intérieure & extérieure, abandonné à mon Dieu & dépourvu de tout secours, que de chercher hors de lui tout secours, quel qu'il puisse être. C'est pour cette raison que je ne vous prie pas non plus de me délivrer de mes ennemis : je ne vous demande pas même vos prières pour cela, non plus que pour me tirer de l'oppression où je suis, qui m'est plus aimable que votre liberté. Si Dieu veut me le courir, il le peut : s'il ne le veut pas, je ne puis vouloir de secours : mon secours alors est de n'en avoir point.

v. 24. *Enseignez-moi, & je me tairai : & si j'ai ignoré quelque chose, instruisez-moi.*

v. 25. *Pourquoi venez-ils vous éloigner de la vérité en vos paroles, puisqu'il n'y a aucun de vous qui me puisse reprendre ?*

v. 27. *Vous venez jeter sur l'orphelin, & vous tâchez de surprendre votre ami.*

v. 29. *Répondez-moi, je vous prie, sans contention.*

v. 30. *Vous ne tiendrez point d'iniquité sur ma langue, ni de folie en ma bouche.*

Job tâche de faire voir, que tout ce qu'il dit pour soutenir l'abandon & la confiance en Dieu, est la vérité, & ce qu'il y a de plus grand. Si cependant, dit-il à ses amis, vous avez quelque chose de plus considérable à m'en dire, parlez, & enseignez-moi. *Et je me tairai pour vous écouter ; & dites-moi si j'ai ignoré quelque chose de ce qui peut servir à la me connoître le mieux que j'ai de*

voir tout le monde dans cette voie, & d'y mourir moi-même. Que si vous n'avez rien à dire pour m'instruire, pourquoi cherchez-vous des paroles de mensonge pour parler contre la vérité de cet état; ou qu'il n'y eu a point un de vous qui puisse me reprendre, & me faire connoître s'il peut y avoir de la tromperie à s'en fier plus à Dieu qu'à nous ? Vous amassez seulement des paroles vaines pour avoir le plaisir de reprouver. Pour vous jeter sur l'orphelin, qui est dépourvu de tout soutien; & vous vous efforcez, au lieu de me consoler & de m'affermir dans ma foi & dans la confiance en Dieu, de m'en détourner. Répondez-moi, je vous prie, sans contester ni disputer, sans être pievénus; & vous ne trouverez point d'iniquité en ma langue, car je n'ai dit que la vérité.

CHAPITRE VII.

- v. 1. La vie de l'homme sur la terre est un combat continuél, & ses jours sont comme les jours d'un mercenaire.
v. 2. Comme un esclave soupire après l'ombre, & comme le mercenaire attend la fin de son travail.

Job nous fait voir que tant que l'homme reste sur la terre de lui-même & de ses passions, il est dans un combat continuél, & que ses jours sont comme ceux des esclaves & des mercenaires. Mais lorsque l'ame par un abandon généreux sort d'elle-même pour se perdre toute en son Dieu, alors elle est en lui comme dans un ciel, affranchie de tous ces combats : Dieu combat pour elle, & elle se repose en son Dieu : alors elle n'est plus comme le mercenaire qui attend sa délivrance, mais comme l'enfant qui ne travaille

que pour plaire à son pere, sans attendre la récompense.

Autrefois, continue-t-il de dire, comme un esclave saigné, je desirais l'ombre, parce que j'étois toujours dans la chaleur du travail, & que je n'avois pas le repos que je posséde. J'attendais comme le mercenaire pour voir la fin & pour avoir le prix de mon travail : mais je n'attends plus rien; je regarde à présent ma peine comme ma récompense.

- v. 3. Ainsi, j'ai vu des mois vides, & j'ai compté des nuits pleines de travail & de douleur.

Car comme j'ai été dans le travail de l'action avant que d'être dans le repos de la contemplation, aussi ai-je eu quantité de mois vides, quoique je crusse les avoir beaucoup remplis par le travail que je me donnois; & j'ai passé des nuits dans la douleur de ce travail; mais à présent que je suis dans l'abandon total, je ne compte plus les nuits de ma douleur, parce qu'elle est devenue générale & universelle; ce n'est plus une douleur dont j'attende la délivrance; mais c'est une douleur dont je n'attends que d'être consumé & dévoré.

- v. 4. Si je m'endors, je dis aussitôt : Quand me lèverai-je ? Et si j'attends le soir, je serai rempli de douleurs jusqu'à la nuit.

Job s'efforce de leur faire voir que sa douleur n'est point comme celle d'autrefois, & qu'elle est bien d'une autre nature : que dans les premières douleurs on soutient le combat, & qu'on résiste avec vigueur; mais que dans celle-ci la douleur est si extrême, qu'elle peut bien être soufferte, mais non jamais expliquée.

Lorsque je m'endors, je dis, quand me lèverai-je ? Lorsque je m'endors, parce que la vivacité de mon mal est un peu assoupie, & que Dieu me laisse quelque repos; je dis, quand me lèverai-je ? Car ce repos n'est plus insupportable que la douleur. La haine que j'ai pour moi-même fait que je ne me puis vouloir aucun bien : autrefois je désirais la fin du jour & du travail pour me reposer; mais à présent mon repos est ma douleur. O état ! qui te pourra comprendre que celui qui s'éprouve !

Et lorsque je commence à attendre le soir pour quelque repos, je suis rempli de douleur. Cet état est très-bien exprimé : l'ame ne peut trouver de repos que dans son abandon, dans la perte de tout repos, & dans l'acquiescement à n'en avoir jamais : mais si elle vient à attendre, pour peu qu'elle soit, la fin de son travail, & à espérer de sortir de cet état, sa peine se redouble d'une étrange force.

v. *Ma chair est couverte de pourriture & d'une sale puanteur, & ma peau est toute sèche & toute retirée.*

Joh a bien raison de dire que sa chair est couverte de pourriture : il est écrit, (*) même. Ce mot n'est pas mis sans sujet, & il exprime très-bien comme la pourriture n'est que superficielle, quoiqu'on la croie bien profonde. Cette pourriture est en effet, que le maître ôte tout d'un coup lorsqu'il lui plaît; mais que nulle créature ne peut ôter. Elle n'est donc que superficielle, & non intime. La propriété est une pourriture & une saleté qui endommage la substance de l'ame : mais cette pourriture, dont Dieu se sert

(*) *Induta*, Vulgare.

pour arracher la propriété de l'ame, n'est que comme un vêtement. La poudre couverte aussi cette pourriture, & cette pourriture devient poussière à mesure que l'endurcissement se fait, comme le corps se pourrit peu-à-peu, & devient poussière en se détruisant. Il est ajouré, que la peau est sèche & toute retirée; ce raccourcissement n'est en effet que pour la peau, pour le dehors, durant que l'ame jouit d'une parfaite liberté.

v. 6. *Mes jours sont passés & ont été retranchés plus vite que le fil de la toile n'est coupé par le tissand; & ils se sont écoulés sans qu'il y eût aucune espérance.*

Mes jours de joie, de grâces, de faveurs, de dons, de lumières, sont passés en très-peu de temps, & tout cela est retranché & anéanti, sans qu'il ait resté aucune espérance qu'ils doivent retourner jamais. O c'est alors que l'abandon est dans son étendue, & que la mort est proche. Lorsqu'il ne reste plus d'espérance, ou plutôt, lors qu'elle est consumée, (comme Job dit, que la vie est consumée,) aussi la mort est-elle consumée par ce désespoir où l'on est de revivre jamais; quand une personne se meurt, il reste encore de l'espérance jusqu'au moment de la mort; mais lorsqu'on est mort, il ne reste plus d'espérance.

v. 7. *Qu'il vous souviennent que ma vie est comme le vent, & que mon œil ne retournera point pour voir les biens.*

Qu'il vous souviennent, ô mon Dieu, dit cet innocent affligé en se tournant du côté de son aimable exalté, qu'il vous souviennent que ma vie est comme le vent, qui se leve, qui emporte quel-

que poussière, & puis ne paroit plus. Voilà ce qu'a été ma vie. Les jours de vie que j'ai eus ont été comme un vent impétueux, qui a fait bruit en se levant; mais qui n'a chargé de cette poussière qui me couvre aujourd'hui dans mon état de mort.

L'esprit de mon esprit & de ma raison ne retournera jamais à regarder les biens que vous lui ferez. Je sais que c'est cette vue recourbée & propriétaire des biens, qui est cause de mes maux; puisque c'est cela qui vous a déçu: mais ne devant plus jamais jouir de cette lumière, je n'en abuserais plus aussi: je suis même bien aise de ne la plus avoir pour n'en point abuser. Cette expression, mon esprit ne retournera plus pour voir les biens, marque un désespoir de revivre jamais.

v. 8. *Les hommes qui m'ont vu, ne me regarderont plus: vos yeux sont sur moi & je ne serai plus.*

Non seulement, ô mon Dieu, je ne me verrai plus; mais les hommes mêmes qui m'adoroient lorsque j'étois dans l'état de vie, ces hommes ne me regarderont plus qu'avec mépris, & puis ne me verront plus tout-à-fait; parce que mon anéantissement me fera disparaître de devant leurs yeux. Je serai pour eux dans un oubli éternel; mais lorsque vous me regarderez, ô mon Dieu, ce sera véritablement ce regard qui m'anéantira & qui me fera disparaître, toute la vue & tous les regards que je pourrais jeter sur moi-même, ne peuvent point m'anéantir, ni tous les mépris des créatures; mais le seul regard de Dieu. C'est lui qui anéantit l'âme en un moment; mais, ô que ce regard est terrible! Cette connoissance faisoit dire au bienheureux Jean de la Croix dans son Cantique: ô que votre regard

me tue! C'est ce regard qui anéantit si fort l'âme, que Job dit: si tôt que vos yeux seront sur moi, je ne serai plus.

v. 9. *Comme une nuée se dissipe, & passe outre, ainsi celui qui descend aux enfers ne remontera plus.*

Job parle d'un état qui est très-réel, & qui soit l'anéantissement, ou plutôt, qui s'opère dans l'anéantissement. Comme la nuée se dissipe, & passe outre; aussi si tôt que la consommation est faite, certaines âmes privilégiées dans la nature de leurs peines & dans le dessein que Dieu a sur elles, entrent dans l'enfer spirituel, qui est un état le plus étrange & le plus terrible de la vie spirituelle; parce que tout espoir est ôté. Il paroît à l'âme qu'il ne peut y avoir de salut pour elle: elle croit n'en revenir jamais: elle ne se trouve ni en Dieu, ni en elle; mais souffre en quelque manière la peine de la damnation. Ceci n'est point l'état de blasphème; (par où quelques-uns passent dans un état bien inférieur;) c'est un état où l'âme est comme hors de tout être & de son lieu propre, bannie du souverain Être qui est Dieu, & bannie d'elle-même; raison qu'il ne lui reste chose au monde (à ce qu'il lui paroît.) que la plus terrible peste qui fut jamais. Jésus-Christ, pour nous instruire de cet état, voulut descendre aux enfers après sa mort, & en tirer les âmes des Saints Pères qui y étoient avant que d'entrer au ciel. Lorsque l'âme est en cet état, il n'y a que Dieu qui l'en puisse tirer: c'est pourquoy Job dit, qu'elle ne remontera plus. La raison aussi pourquoi Job dit encore que l'âme ne montera plus après avoir été aux enfers; c'est que cet état d'enfer est le comble de l'anéantissement.

sement; de sorte que lorsque l'ame a passé ces états, elle n'est jamais plus en danger de remonter par une élévation d'amour-propre.

v. 10. *Il ne retournera plus en sa maison, & le lieu où il étoit ne le reconnoitra plus.*

L'ame après cet état ne retournera jamais plus en elle-même, qui est la maison & le lieu où elle habitoit: on ne l'y reconnoît plus, tant elle en est séparée. Cet état d'enfer doit se passer après que l'ame est sortie d'elle-même, & lorsqu'elle commence à être reçue en Dieu. Dieu la rejette en apparence, pour lui donner un nouveau degré de pureté; & alors elle n'a plus de lieu propre, parce qu'elle n'est plus ni en elle ni en Dieu. Elle est bannie de tous les états & de tous les lieux qui lui sont propres. Cet état est de peu de jours & l'ame ne le pourroit porter plus longtemps. Il est plus pénible que l'enfer, dans lequel (*) il se trouve même de la miséricorde. C'est pourquoi l'ame qui a mérité l'enfer, seroit mille fois plus à plaindre si elle ne trouvoit point d'enfer; parce qu'elle ne trouveroit point de lieu propre pour elle en cet état: & son péché sans enfer, seroit un supplice plus fort que l'enfer même.

v. 11. *C'est pourquoi je ne tiendrai pas ma langue plus long-tems; je parlerai dans l'agitation de mon esprit, je m'entretiendrai dans l'incertitude de mon ame.*

Job parle de la liberté qu'il donne à sa douleur dans cet état d'enfer, où il ne peut se retenir en aucune manière. La douleur est trop excessive

(*) Voyez Ste. Caillierine de Gènes, dans son Traité du Purgatoire.

pour être cachée; & une telle ame ne peut la vouloir cacher. Des maux médiocres se peuvent cacher; mais des maux extrêmes ne faisoient se dissimuler. Non, dit Job, je ne puis plus garder le silence. je parlerai à moi-même de ma douleur, & j'en parlerai aux autres: il n'est plus tems de ne la pas découvrir.

v. 12. *Sanctifie une mer, ou une balcine, que vous m'ayez environné d'écueils & de prison.*

Cette personne affligée se trouvant dans un état si étrange, & n'y voyant point d'issue, ne sait de quels termes se servir pour s'exprimer. Elle se voit d'un côté son ame d'une largeur très-grande, & que sa douleur est immense: & cependant comme elle n'y voit point de fin, elle se voit en même tems & sans bornes, & prisonnière; immense, & rétrécie. C'est pourquoi ne pouvant faire comprendre ce qu'elle souffre, elle demande, si elle est une mer en largeur & en étendue de souffrances, ou une balcine dont la grosseur prodigieuse étonne tout le monde; & que cependant on l'ait environnée de prison? Mais, Job, quelle expression est-ce là? Il y a bien des choses de moindre étendue, qui ont de véritables prisons, & même de bien étroites: mais la balcine a-t-elle une prison, elle qui a des immensités d'eaux à se promener? & la mer a-t-elle des murailles? Hélas! il est vrai: mais je ne laisse pas d'avoir une prison, ainsi que l'ame & la balcine en ont en quelque sorte. Je me trouve immense, je ne vois point de bornes ni de limites; & cependant je n'ai point d'issue. Un peu de sable arrête ma hure, dit la mer, & la balcine ne peut sortir des eaux, quoiqu'elle ne trouve rien qui la rétrécisse. Je ne puis de même sortir de

mon amertume & de mon enfer, quoique j'y voie une auménité étrange. Rien ne me rétrécit, & je ne laisse pas pourtant d'être emprisonné : ma prison n'a ni murailles ni remparts, & cependant je suis captif au milieu de la plus grande liberté !

v. 13. *Si je dir en moi-même : Mon lit me console, je serai soulagé en m'entretenant en moi sur un couche ;*

v. 14. *Tous me tourmenterez par des songes, & vous m'effrayerez par d'horribles visions.*

Si, dit-il, sortant de cette mer d'amertumes je pense me retirer dans mon lit de repos, qui est mon soul, croyant y trouver quelque consolation, & être un peu soulagé de mes peines ; c'est alors que mes maux redoublent avec plus de force & de vigueur : & où je trouvois mon repos, c'est là où je trouve ma peine la plus grande : car ce soul ne me reçoit plus. Je suis banni de tous les lieux ; & la crainte & la frayeur me satisfont. Milie pensées de réflexions me viennent tourmenter : mes songes même & mes imaginations ne sont que des choses tragiques & effroyables. Tout ce que je vois ne sert qu'à me donner de la terreur, & à rendre ma perte plus certaine.

v. 15. *C'est pourquoi mon ame a choisi d'être pendue, & mes os ont pressé la mort.*

Ce choix que l'ame fait d'un supplice si étrange, marque, que l'état de purgatoire & de mort dans lequel elle a passé, lui paroit léger en comparaison de celui où elle est, quoique ce soit à-peu-près, ce semble, la même chose. Être pendue est, lorsque l'ame sort d'elle-même, & qu'elle ne se trouve plus ni en elle, ni en Dieu, Dieu

ne

ne la recevant pas d'une manière perceptible, pour la punir davantage. Elle se trouve alors comme pendue entre le ciel & la terre, sans trouver de lieu propre pour y être reçue. Cet état est le purgatoire, qui soit (*) la mort.

L'ame sortant d'elle-même meut à toutes choses ; & cette sortie d'elle-même s'appelle mort. Le tems qu'elle reste morte sans être reçue en Dieu en manière connue, & sans être ressuscitée en lui, s'appelle purgatoire & pourriture ; c'est alors que l'ame est comme pendue & suffoquée, sans cependant pouvoir mourir. L'état d'enter est bien différent de celui-là, quoiqu'il paroisse semblable. Lorsque l'ame a été reçue en Dieu, qui est le ciel, & puis qu'il la rejette, comme elle ne se trouve plus alors elle-même pour se recevoir, elle reste dans un enfer éternel : car l'ame qui a été en Dieu, y ayant été infiniment unie, que celle qui étoit en elle-même, la peine aussi lui est bien plus intolérable lorsqu'elle en est rejetée. C'est comme l'état de l'Âme qui tomba du ciel en enfer.

Le purgatoire, dans lequel entrent les âmes en sortant de la terre, arrive nécessairement à toutes les âmes avant qu'elles soient reçues en Dieu : & c'est un état bien terrible ; mais l'enfer arrive à très-peu, du moins celui qui arrive par grâce : car pour celui qui vient par le péché, l'ame qui auroit été reçue en Dieu, & qui après en seroit rejetée pour avoir péché de nouveau, en deviendroit dans un état étrange de malice & de dureté en son mal, à cause d'une espèce d'im-

(*) Tout cet, *mort, purgatoire, enfer*, ne s'entend point ici, ni dans la lettre, de l'existence ; mais de l'existence, & de ce qui arrive à l'ame que Dieu punisse en cette vie avant la mort naturelle.

Tome. II. V. P. 181.

F

mobilité qu'elle a acquise en Dieu. Tantefois il n'arrive guère que des âmes d'un si grand progrès, viennent à en comber : mais il se fait que cela soit arrivé à quelques-unes pour ce dire quelque chose. L'autre chose se fait par grâce, lorsque Dieu voulant donner une étendue surprenante à une âme, il la rejette (pour ainsi dire) de lui, & la fait passer pour quelques jours par cette peine, que la seule expérience peut faire comprendre.

N. 16. *J'ai perdu tout espoir, & je ne vivrai plus. Perdrez-vous-moi, car mes jours ne sont qu'un néant.*

L'âme parle ici de l'état de punition, & même de celui d'enfer. Il ne reste plus d'espoir d'en sortir, mais particulièrement de celui de punition, où l'âme perd pour toujours l'espoir de revivre jamais : car pour celui d'enfer, il est d'une nature à ne lui rien laisser distinguer. Ce que Job avoit voulu dire par *l'enfer* dont il a parlé, n'étoit pas proprement l'enfer, mais l'état de purgatoire ou de punition ; car c'est la même chose : & cet état laisse l'âme dans une obscurité entière de sa mort. Je l'appelle purgatoire, pour le distinguer de cet état d'enfer dont j'ai parlé : et pendant il se peut bien, & avec justice, nommer aussi enfer, comme en ayant presque les qualités.

Pour donner quelque jour à ceci, il faut savoir que dans tous les états par où l'âme passe & en chacun d'eux, il y a une purgation particulière à passer, ou une purification, qui est une espèce de mort toujours suivie d'une nouvelle vie. C'est ce qui fait que bien des âmes s'y méprennent, qui, lorsqu'elles ont passé ces purifications, ces morts & ces vies, se croient être arrivées à la fin. Il y a quantité d'alternatives de

mort & de vie : mais tout cela n'est point encore la mort du fond, qui est la principale.

La mort du fond est forte, terrible, étrange & durable jusqu'à ce qu'il ne reste pas la moindre vie en rien, quel qu'il soit : & au lieu que les autres morts nous font entrer d'abord dans la vie qui les suit, & qui a rapport à cette mort ; la mort totale au contraire nous conduit dans un état de punition & de purgatoire terrible, & bien différent de l'état de mort.

Or comme la punition précède la résurrection, & qu'il faut que la créature par là soit réduite en cendres avant de ressusciter, aussi faut-il que l'âme, avant que de passer en Dieu après sa mort, passe par ce purgatoire, bien différent de la mort, lequel consume l'âme & l'auéantit. Un corps mort n'est consumé & anéanti que par la punition entière, aussi l'âme n'est anéantie que par cette punition totale, qui cependant ne se fait que par degrés & peu à peu, comme cela se voit dans un corps mort, qui ne perd sa figure d'homme que peu à peu, & à mesure que les vers le mangent & le rongent : d'abord un homme nouvellement mort, semble laisser encore quelque figure ou reste d'espérance : mais il n'y en a plus lorsqu'il est tout détrempé & anéanti, & qu'il n'en reste plus rien.

Dieu nous a donné des figures de cela dans les résurrections qu'il a faites. Il en a fait (a) trois différentes durant sa vie ; mais pour les corps punis & détrempés, il a fallu la mort d'un Dieu pour les ressusciter. Toute la vie de Jésus-Christ ne les a point ressuscités ; mais Jésus-Christ n'est pas plus mort, que cette mort (b) ouvre les sépultures, & sa descente aux enfers en retire les âmes.

(a) Voyez sur le 1. Rois, Ch. 30. v. 1, &c. (b) Mat. 27. v. 52.

Or il faut s'avoir, que de toutes les purifications qui se font après la mort il y en a de plus étranges les unes que les autres, selon les desseins de Dieu, & selon le reste de propriété & la répugnance à l'aveuement. Un corps qui est délicat & qui se corrompt plus aisément, est plutôt réduit en cendres; mais un corps ferme & robuste résiste davantage: il en est de même dans la purification. Elle est aussi selon l'étendue que Dieu veut donner à une âme.

Il y a donc des purgatoires légers & courts: mais il y en a de si étranges, que les âmes ne s'en vont point si elles sont en purgatoire ou en enfer: & cette ignorance cause leur plus grand mal.

Où c'est cet état qui, quoique différent de l'enfer, se peut appeler du nom d'enfer, & dont Job parle ici: *J'ai perdu, dit-il, tout espoir, & je ne sçurai plus.* Ceci est un état si dénué qu'il ne reste plus d'espoir d'en sortir jamais, ni d'en être jamais autrement.

Mais afin de voir que ce désespoir, ou cette perte d'espérance, ne vient que du côté de l'âme, qui a perdu alors toute subsistance; & non point du côté de Dieu, en qui elle ne peut point la confiance réelle, quoiqu'elle perde la distance, ce qui est l'état du purgatoire; en quoique l'âme dans le purgatoire ne pense plus ni d'en sortir ni quand elle en sortira, & qu'elle n'espère ni ne s'appuie plus en aucune chose, elle finit pourtant bien que Dieu l'en peut tirer, & ne perd jamais la confiance de ce côté là; pour faire voir cela, dis-je, l'âme affligée ajoute: *Pardonne-moi; car mes jours ne font rien* comme voulant dire: puisqu'il me suis réduite à néant, & que je perds toute subsistance, c'est vous seul qui me pouvez tirer de là, & me pardonner par un effet de votre

miséricorde. ne rendant d'autres jours, puisque les miens sont tous dans le néant.

Comme il n'y a point de passages qui aient plusieurs significations, celui-ci même peut aussi servir pour l'état de mort.

v. 17. *Qu'est-ce que l'homme, pour que vous l'honoriez encore? & comment daigniez-vous appliquer votre cour sur lui?*

Job au sort de sa plus extrême misère & de son plus grand désespoir, entre dans un esprit de prophétie & dans un état de ravissement sur ce qui doit suivre cet état de pourriture & de misère, où il est réduit; & aussi dans un souvenir des états passés. Il dit dans son étonnement: *qu'est-ce que l'homme pour que vous l'honoriez encore après que vous l'avez réduit dans la plus profonde bassesse? & comment daigniez-vous appliquer votre cour sur une chose si pourrie comme est cet homme couché dans sa pourriture?* Job connoît très-clairement que Dieu l'aime au sort de ses misères, & qu'il met son cœur sur cet homme, y mettant dans la rigueur même de la plus grande justice, un effet plus abondant de son amour.

v. 18. *Pour la visite du matin, & subitement vous l'avez enlevée.*

Cette visite du matin est la visite que Dieu fait à l'âme dans le premier jour de ses grâces & de son amour, semblable en apparence au jour de l'écarterité ou de la résurrection; mais très-différent en effet: ensuite de quoi, elle est éprouvée par les plus étranges peines.

Job veut encore parler de l'état ordinaire des épreuves & des visites alternatives, où la visite précède l'épreuve, & plus la visite est douce & grande, plus l'épreuve doit être forte.

Cette visite est encore pour l'état de sepulchre, où l'âme étant curieuse dans un cachot, il semble que dans ce cachot elle soit *visité* d'un petit éclair de lumière, ou d'un efflu de résurrection & de vie, mais qui n'est rien qu'un éclair, ou un essai de la vie qui doit venir, & que la créature ne connoît pas néanmoins; cela ne sert point l'ordinaire qu'à lui faire mieux sentir son *épave*, comme si un homme mort pouvoit à la faveur d'une lumière se voir manger des vers; cette vue ne serviroit qu'à rendre la douleur plus insupportable: la lumière l'amoléroit bien un moment; mais après, lui faisant mieux voir son orduce, elle ne serviroit qu'à lui causer plus de peine & plus de confusion.

v. 19. *Jusqu'à quand différerez-vous de m'éprouver, & de me donner quelque relâche, afin que j'averte ma salve?*

Ce n'est pas sans raison que l'Eglise, qui est une bonne Mere, & qui fait distribuer les choses d'une manière admirable, applique les leçons de Job au jour des morts; parce que toutes les paroles qui y sont écrites marquent si bien ou l'état mortel, ou l'état mourant, que l'on ne peut douter que ce bon Patriarche ne fût en ces états lorsqu'il s'exprimoit de la sorte, de même qu'on ne peut douter que la connoissance ne lui fût entièrement donnée des états pareils que les âmes doivent passer.

Il n'exprimoit en effet rien moins que ses maux extérieurs, qui n'étoient que la figure de ce qui se passoit au-dedans de lui. Après avoir (a) ci-devant demandé à Dieu, ô innocent affligé, qu'il

(a) Chap. 6. v. 10.

ne vous pardonne point, vous lui faites maintenant une espèce de reproche de ce qu'il ne vous *épargne* pas! Il est vrai que dans le fort de mon abandon je lui ai fait cette prière, qu'il ne m'*épargnât* point; & depuis ce temps j'ai même désiré d'en sortir jamais; cependant l'exces de mes maux & leur continuation me font demander, *si je ne serai point épargné?* Je ne demande point que l'on me pardonne pour ne me plus punir, ni que l'on me diminue les peines que l'on m'a préparées: mais je demande une seule grâce, qu'il me soit permis de respirer sous les coups, & qu'il me donne de tems en tems quelque relâche, afin que je respire un *avertissement* salutaire.

Mais, ô Job, vous ne pensez pas bien à ce que vous demandez. Le moindre soulagement, ou le moindre petit instant de vie en cet état, vous retarderoit infiniment; & il vous feroit encore un long-tems pour vous faire perdre cette vie que vous y aimez prise, ce qui ne serviroit qu'à allonger votre supplice; comme il arriveroit à un homme que l'on pend, si on lui donne le tems de respirer on ne le fera jamais mourir; il ne meurt que parce qu'on lui ôte tout respiration; de même au homme que l'on voudroit étouffer, si on lui laissoit de tems en tems quelques momens de respiration, il faudroit recommencer tout de nouveau à le suffoquer. Il n'y a que la bonté à ne le point laisser respirer qui lui ôte enfin la vie. Dieu seroit cruel s'il étoit miséricordieux en ce point; & la plus grande miséricorde est de ne le point laisser ici.

v. 20. *J'ai péché: que venez-vous à moi, & gardez des hommes? Pourquoi m'avez-vous rendu contraire à vous? & pourquoi suis-je à charge à moi-même?*

v. 21. Pourquoi n'êtes-vous point mon péché, & n'effacez-vous point mon iniquité? *Voilà maintenant je vais m'endormir dans la poussière; & si vous ne cherchiez pas à me punir, je ne serai plus en vie.*

Moi Dieu, les belles paroles, & qu'elles ont de force! *J'ai péché*, dit ce pauvre affligé, & je ne puis douer de mon péché, *J'ai souvert* lui paroit un vrai mal, tant il est obscurci par la peine; mais quoique je le voie, je n'en puis être à présent ni touché ni affligé. Je ne puis même ne le vouloir point avoir fait. Mais quoi! n'est-ce pas là une impénitence? Je n'en fais rien, tant qu'en l'état où je suis, je ne suis point capable de penitence. Je ne me crois pas innocent; je vois que je suis coupable, mais je me vois toujours plus impuissant.

Puis dans un petit reproche d'amour qu'il fait à son Dieu, il ajoute: Hélas! qu'y puis-je faire, moi qui suis le plus faible des hommes? *Fais que tu sois mon gardien*, que ne me gardez-vous? car j'ai perdu tout pouvoir & tout soin de me garder. L'ame en cet état voit les misères à la vérité; mais elle n'a aucun péché additionnel: elle porte bien l'apparence du péché, mais elle n'a point de péché; & c'est pourquoi elle n'en a point de douleur. Cette vue de ses misères, qu'elle croit péché augmentant la connaissance de sa faiblesse, redouble son amour & sa confiance en Dieu, de même que l'assurance que lui seul la peut garder, le soin qu'elle a pris de se garder elle-même n'ayant servi qu'à la rendre plus misérable, & à lui faire voir que ses soins sont superflus & inutiles. Non, ce n'est pas le péché que vous portez, ô Job: car il n'y en a point ici: ce n'est que sa bonté; & cette bonté ne servira qu'à vous éclaircir: comme un savon elle vous blanchira en vous salissant en apparence.

Cependant, poursuivit-il, c'est à vous, ô gardien des hommes, à vous garder! mais non seulement vous ne nous gardez pas, vous nous enlevez même contraires à nous; en effet! *Je n'ai fait le mal que l'on haït*, & l'on ne fait pas le bien que l'on aime. Oui, c'est vous, dit-il sans détour avec l'ame affligée, c'est vous, ô Dieu, auquel je me suis donné sans réserve, qui me rendez contraire à vous dans l'état où je me trouve. O pauvre aveuglé que vous êtes! vous lui êtes bien moins contraire à présent que vous croyez lui être le plus contraire. Ce n'est point notre misère & notre pauvreté qui est contraire à Dieu; mais c'est notre propriété & notre propre volonté. Cette même bonté, en vous attachant toute propriété, tout amour-propre, toute propre volonté, vous empêche d'être contraire à Dieu. Dieu nous ayant formé le boue, la boue ne lui déplaît pas: comme elle est molle & pliable, & qu'elle se laisse donner telle forme que l'on veut, c'est pour cela que Dieu a lunné l'homme de boue, & qu'il ne l'a pas formé de pierres ni de matière qui résiste. Vous êtes moins contraire à Dieu lorsque vous êtes boue, que si vous étiez diamant; c'est pourtant ce que l'on ne connoît pas: le diamant résiste; mais la boue ne le fait pas. Dieu vous a rendu boue, de diamant que vous étiez, & c'est ce qui vous afflige.

Mais quoi! un diamant n'est-il pas plus agréable que la boue? Oui, à tout autre qu'à Dieu, qui ne mesure pas la valeur des choses par le cas que l'on en fait, mais par l'usage qu'il en veut faire.

Vous n'êtes donc pas contraire à Dieu, ô pauvre affligé.

Et pourquoi, dit-il encore, suis-je insupportable
(a) Rom. 7. v. 19.

à moi-même ? Vous n'êtes insupportable à vous-même que parce que vous ne savez pas encore vous contenter de votre faiblesse & de votre abjection : mais s'il est que vous ayez appris à aimer votre humiliation, elle ne vous sera plus insupportable ; & ce sera lorsque vous l'aimerez que Dieu s'en servira pour faire un homme nouveau.

Pourquoi n'ôtez-vous pas mon péché ? Continue cet homme désolé, *Et pourquoi n'effacez-vous pas mon iniquité ?* Ce qui fait ainsi parler Job, & ce qui lui fait le plus de peine, est la vue continuelle qu'il a de son péché, qu'il croit être péché : car l'esprit est si oisif que tout paroît péché ; & c'est là la peine la plus étrange de l'âme. Si son *péché* pouvoit être ôté, & son *iniquité* effacée, elle n'auroit plus de peine. Mais ne voyez-vous pas, ô Job, que vous n'avez plus le péché, mais seulement les marques du péché ? Vous n'avez plus le corps du péché, mais la mauvaise odeur de ce corps ; & c'est ce qui vous trompe. Ayez cependant un peu de patience. Dieu l'effacera par la même encore dont il l'a écrit. Lorsque l'on a écrit un mot, & qu'on veut l'effacer, on se sert de l'encre, & l'on en barbouille la même chose en la rendant plus hide qu'elle n'étoit. Un peintre qui veut effacer un tableau, lui met des couleurs obscures, afin de retravailler dessus quelque excellent ouvrage. Dieu en use de la sorte : il efface le péché avec les couleurs par lesquelles le péché avoit été imprimé ; & lorsque l'on voit ces couleurs dont le péché a été autrefois tracé, on croit que le peintre veut encore retracer les mêmes caractères ; mais c'est tout le contraire : Le divin peintre ne prend ces couleurs que pour effacer non seulement le péché, mais tous les traits & caractères qui

lui ressembloit. C'étoit sans doute cette connoissance que Job avoit qui lui faisoit dire : *Pourquoi n'effacez-vous pas mon péché ?* puisque vous avez mis sur moi les couleurs & la boue qui le doivent effacer ? O, ayez un peu de patience : souffrez cette opération, & vous le verrez tout effacé incontinent.

Tais-toi maintenant, & je m'endormirai dans la poussière. Ce mot, l'écrit maintenant, marque comme l'anéantissement vien proche : tout-à-l'heure, dit-il, je vais trouver du repos dans ma poussière, lorsque je serai réduit dans le dernier anéantissement : & alors vous ne pourrez plus effacer mon péché, car lorsque vous me chercherez pour cela, vous ne me trouverez plus de subsistance pour l'effacer. Ah Job ! sachez-vous bien ce que vous désirez ? Vous voulez que l'on efface votre péché dans un temps que votre péché est anéanti & réduit en poussière. N'est-ce pas un moyen bien plus efficace pour détruire le péché, quand on le réduit en poudre, qu'on lui ôte toute subsistance & tout être, que de l'effacer ? Le tableau qui n'est qu'effacé reste toujours dans le fond une marque de ce qu'il a été, mais si l'on jette ce tableau au feu, n'est-il pas vrai qu'il n'en reste plus rien ? C'est la différence de deux états ou passe l'âme : dans le premier Dieu efface son péché par la boue ; dans le second Dieu dévuit & consume le péché par le feu de sa justice, qui n'en laisse pas la moindre trace.

Bien des âmes ont le péché effacé ; mais peu ont la propriété détruite & consumée : l'un est la mort, & l'autre est l'anéantissement. Dans le premier état, quoique l'on souffre de voir que le péché n'est point effacé, il paroît effaçable : dans le second on ne le trouve plus pour l'effacer,

parce qu'il ne se trouve plus là de subsistance ni d'être, pour petit qu'il soit; aussi n'y a-t-il plus ni peine ni douleur; on ne sent plus de pourriture. Une personne qui se meurt, ou qui est morte fraîchement, conserve tous les traits de l'homme, & l'on peut le reconnaître; ce sont ces traits de l'homme pécheur qui se sont sentis & distingués: après cela, plus il commence à pourrir & à se corrompre, plus il perd ses traits; mais pourtant on voit toujours qu'il est homme: plus il pourrit, plus il fait horreur; on voit cependant encore que c'est un corps qui pourrit & qui se détruit: mais lorsqu'il est si détruit, qu'il n'y a que de la poussière, il ne se distingue plus de la terre: il est terre paisible & tranquille, n'ayant plus de subsistance, & étant retourné dans le néant d'où il étoit sorti. L'homme avant que d'être créé ne pouvoit être distingué de la terre que par Dieu même, & l'homme redevenu terre & pourriture, ne peut être distingué que de Dieu.

C'est pour cela que Job dit: *Si vous ne cherchez au matin de la génération, ou de la création, je ne serai plus vu être.* Il ne dit pas, vous ne me trouverez plus en être; car l'être subsiste toujours à l'égard de Dieu, qui le connaît & le distingue; mais (*) tout être & toute subsistance est perdue à l'égard de la créature, qui ne le trouve en nulle forme, quelle qu'elle soit, lorsqu'elle est arrivée à cet événement si entier. Tout autre état n'est que de simple effacement; & il y a bien peu d'âmes anéanties.

O si ce sujet pouvoit se penser entièrement, & que l'on pût faire connaître comment le vieil homme est tellement détruit, qu'il n'en reste pas

[*] Ceci doit s'entendre mystérieusement.

la moindre chose, & comment Dieu fait véritablement un homme tout nouveau; comme dans la résurrection générale des justes, il ne se trouvera pas le moindre lieuement d'Adam pécheur qui n'ait été détruit en ces corps tous spirituels; (car s'il en restoit quelque chose, ce seroit un levain qui corromproit peu-à-peu toute la pâte, & qui infecteroit le ciel); de même est-il certain que dès cette vie Dieu anéantit si fort en certaines âmes choisies tout ce qu'il y a en elles d'Adam pécheur, qu'il n'en reste pas le moindre trait qui ne soit réduit dans la poussière & dans le néant. Et comme Dieu tout puissant conserve dans ces cendres qui ne sont plus, le germe de l'immortalité qu'il inspiro dans l'homme en le créant; aussi conserve-t-il dans l'âme ce germe d'immortalité, & il la ressuscite pour ne plus mourir.

Pour mieux faire comprendre cela, il faut savoir que Dieu créant l'homme, lui mit son esprit & le germe d'immortalité, non-seulement pour l'âme, mais aussi pour le corps. Adam, par son péché, donna la mort de la grace à l'âme, & la mort naturelle au corps. Mais comme malgré la mort de la grace il reste toujours un germe divin, par lequel Dieu peut revivifier cette âme lorsqu'il le veut; il restoit aussi en ce corps un germe de vie & d'immortalité. C'est Dieu qui avoit apposé la vie, & qui l'avoit inspirée en Adam; & c'est Adam pécheur qui a ôté cette vie & l'a arrachée: mais tout ce qu'il a pu faire n'a pu empêcher qu'il ne restât encore un germe d'immortalité, qui se conserve éternellement. De sorte que lorsque le corps est mort, (comme tous les hommes meurent nécessairement en Adam, & de la mort de la grace par le péché originel), & de la mort naturelle qui est celle du

corps ;) cela n'empêche pas que Dieu ne trouve ce germe de vie , qui est de lui-même , & qu'il ne le tire d'Adam pécheur pour ressusciter un jour les corps. Mais quand les ressuscitera-t-il ? Lorsqu'ils seront réduits en poussière , & devenus terre : alors ils ressusciteront , & le seul germe d'immortalité subsistera. S'ils n'étoient pas détruits & réduits en cendres , il resterait quelque chose d'Adam pécheur : c'est pourquoi lorsque Jésus-Christ (a) ressuscita le Lazare , qui commençoit à pourrir , il le ressuscita pour mourir encore une fois : mais voici (b) qu'il ressuscita les Patriarches par la mort , il les ressuscita pour ne plus mourir. La raison en est , parce que le Lazare avoit conservé tout ce qu'il avoit d'Adam : quoi qu'il fût mort , son être n'avoit pas été détruit ; & c'est pourquoi il meurt encore : mais les Patriarches avoient été réduits dans la poussière du néant ; aussi furent-ils emmenés (c) au ciel après la résurrection de Jésus-Christ.

Ce qui se passe pour le corps se passe aussi pour l'âme. Tous les hommes meurent en Adam pécheur , & ils sont régénérés par le baptême : mais comme il reste encore un germe de mort , à moins que les enfants ne meurent au sortir du baptême , ou du moins avant l'usage de la raison ; si tôt que ce germe de mort , par l'usage de la raison commence à pousser , si la suite est vénérable , ils ne sont point reçus au ciel , mais ils souffrent le purgatoire.

Or ce germe de mort subsiste bien dans la vie , comme le germe d'immortalité subsiste dans la mort ; mais le germe de mort est en notre pouvoir & eu nous , & c'est ce qui fait que nous mourons de la mort du péché par nous-mêmes : mais

(a) Jean 11. v. 39. (b) Matth. 27. v. 52. (c) Ephes. 4. v. 8.

le germe de vie est en la main de Dieu , & c'est pourquoi lui seul peut revivifier ; & ainsi , c'est tantôt la mort & tantôt la vie qui prédominent plus ou moins , jusqu'à ce que peu-à-peu la vie se fortifie & la mort s'affaiblit & se détruit.

Mais de quelle manière ce germe de mort en Adam se détruit-il ? C'est que comme la mort a force de surmonter la vie devient plus forte & la ravit ; aussi la vie , à force de surmonter la mort , la détruit. Mais comme cette mort est la seule substance d'Adam , & ce qui lui appartient , la vie en vient à bout , chasse Adam de chez soi , & lui fait sentir la mort cruelle & amère.

Lorsqu'il est chassé de chez lui , il ne reste plus qu'un cadavre puant , qui déplaît , qui incommode , qui fait mourir de douleur , qui subsiste cependant dans son ordre : & comme la vie divine & la vie d'Adam ont été mêlées & comme identifiées l'une avec l'autre , il faut nécessairement que la vie divine souffre ce cadavre jusqu'à ce qu'il soit détruit.

Mais hélas , quelle punition ! Lorsqu'il étoit vivant il incommodoit moins. N'importe ; il faut le souffrir ; & peu-à-peu , sans lui rien faire , il tombe de si pourriture dans la poussière du néant , (*) comme vous voyez qu'un corps dans le rombeur , sans qu'on l'y touche , ni qu'il se remue , devient peu-à-peu poussière : il en est de même de l'anéantissement de l'âme.

(*) Il est de conséquence de comprendre bien , que tout ce qui se dit de la poussière & de l'anéantissement , ne se peut jamais entendre autrement que mystiquement ; ce seroit une erreur la plus grossière , & même une contradiction manifeste que d'admettre un anéantissement physique. Ce que je dis ici doit servir pour tous les endroits où il est parlé de ces états , sans qu'il soit nécessaire de le répéter par tout. Note de l'Auteur.

Lorsque tout ce qui est d'Adam est devenu poussière, & qu'elle est réduite dans le néant, ce germe de vie divin & de vie de Dieu, qui étoit cachée & étouffée sous la vie d'Adam, & incommoquée par le cadavre qui l'empêchoit de croître, le voyant entièrement dégagé de tout ce qui étoit d'Adam, croit peu à-peu, & renouvelle toutes choses, & enfin il devient si grand, si entier & si libre, que rien ne le rétrécit ni ne l'incommode.

Ceci est une vérité si solide, que nul corps ne sera reçu en ciel qu'il ne soit détreint par l'anciennement, ni mis en Dieu qu'elle ne soit de même antérieure & qu'il ne lui reste plus aucune substance propre ou propre. Et fin ce que l'on alléguerait qu'il y a des corps saints qui ne sont point corrompus, je dis qu'ils ne sont pas pour cela glorifiés, & qu'ils portent en cent endroits les marques de leur corruption, & que la suite des temps & le feu au jour du jugement les réduira en cendres, pour les rendre par là en état de ressusciter, & s'ils n'étoient détruits ils ne ressusciteroient pas. Tous les corps qu'Hébreu (a) voyoit ressusciter, étoient des os secs & arides, en qui il ne restoit ni moëlle, ni la moindre humeur, ni la moindre principe de la vie d'Adam, comme le marque l'écriture par ces termes, d'os secs & arides. Ces os s'assemblent ensemble; puis peu-à-peu sont couverts d'une chair nouvelle, qui n'est plus la chair d'Adam, mais la chair réparée par Jésus-Christ.

C'est pourquoi après cette résurrection, les corps seront incorruptibles par la vertu divine. & afin que l'on tire la différence de l'incorruption des Saints à celle des damnés, Jésus-Christ dit,

(a) Ezéch. 37. v. 4.

[4]

(a) qu'ils s'en vont fûts par le feu afin qu'ils ne se corrompent pas. Jésus-Christ est le sel de l'incorruption des Saints, lui qui est la sagesse incarnée, qui donne l'incorruption à tous les Saints; mais le feu sera le sel qui sera l'incorruption des damnés, pour faire voir que les damnés ont conservé la chair d'Adam, & que c'est la chair d'Adam qu'ils ont reprise, laquelle ne seroit jamais incorruptible par elle-même, & qui seroit bientôt réduite dans la pourriture, si Dieu ne les laisoit par le feu pour les empêcher de se corrompre, & afin de les faire souffrir éternellement.

Ces vérités me paroissent claires comme le jour; & Dieu en fera faire l'application.

CHAPITRE VIII.

v. 1. Alors Baldad dit à Job :

v. 2. Jusqu'à quand durerez-vous toutes ces choses ? —

v. 3. Mon est-il injuste dans ses jugemens, & le Tout-puissant renverse-t-il la justice ?

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on tourne mal les paroles de vérité, & que l'on prend ce qu'il y a de plus divin pour des blasphèmes : on condamne ce que l'on n'entend pas, & on lui donne d'ordinaire un très-mauvais sens. Job a-t-il témoigné la moindre chose de ce qu'on lui impose ? Il nous a instruit des plus grandes vérités de la vie spirituelle, & on l'accuse d'avoir dit, que Dieu pervertit le jugement & la justice, & qu'il a parlé contre le pouvoir de Dieu, quoi qu'il n'ait rien dit qui ne fût une sa souveraine puissance & son infinie justice. Loin de consoler

(a) Marc 9. v. 48.

Tom. VII. F. 278.

G

Lorsque tout ce qui est d'Adam est devenu poussière, & qu'elle est réduite dans le néant, ce germe de vie divine & de vie de Dieu, qui étoit cachée & étouffée sous la vie d'Adam, & incommodée par le cadavre qui l'empêchoit de croître, le voyant entièrement dégagé de tout ce qui émit d'Adam, croît peu-à-peu, & renouvelle toutes choses, & enfin il devient si grand, si entier & si libre, que rien ne le rétrécit ni ne l'incommode.

Ceci est une vérité si solide, que nul corps ne sera reçu au ciel qu'il ne soit dénué par l'incorruptibilité, ni nulle âme en Dieu qu'elle ne soit de même éternelle & qu'il ne lui reste plus aucune subsistance propre ou proprement. Or si ce que l'on allégueroit qu'il y a des corps Saints qui ne sont point corrompus, je dis qu'ils ne sont pas pour cela glorifiés, & qu'ils portent en leur endroit les marques de leur corruption, & que la suite des tems & le feu au jour du jugement les réduira en cendres, pour les rendre par là en état de ressusciter, & s'ils n'étoient dénués ils ne ressusciteroient pas. Tous les corps qu'Azéchiel (a) voyoit ressusciter, étoient des os fers & arides, en qui il ne restoit ni moëlle, ni la moindre humeur, ni le moindre principe de la vie d'Adam, comme le marque l'Ecriture par ces termes, d'os fers & arides. Ces os s'assemblent ensemble, puis peu-à-peu sont couverts d'une chair nouvelle, qui n'est plus la chair d'Adam, mais la chair réparée par Jésus-Christ.

C'est pourquoi après cette résurrection, les corps seront incorruptibles par la vertu divine: & afin que l'on fit la différence de l'incorruption des Saints à celle des damnés, Jésus-Christ dit,

(a) Ezech. 37. v. 4.

[2]

(a) qu'ils seront faits par le feu afin qu'ils ne se corrompent point. Jésus-Christ est le feu de l'incorruption des Saints, lui qui est la sagesse éternelle, qui donne l'incorruption à tous les Saints; mais le feu sera le sel qui sera l'incorruption des damnés, pour faire voir que les damnés ont conservé la chair d'Adam, & que c'est la chair d'Adam qu'ils ont reprise, laquelle ne seroit jamais incorruptible par elle-même, & qui seroit bientôt réduite dans la pourriture, si Dieu ne les laissoit par le feu pour les empêcher de se corrompre, & afin de les faire souffrir éternellement.

Ces vérités me paroissent claires comme le jour; & Dieu en fera faire l'application.

CHAPITRE VIII.

v. 1. *Alors Bal-lah dit à Job :*

v. 2. *Jusqu'à quand durera-touttes ces choses ? —*

v. 3. *Dieu est-il injuste dans ses jugemens, Et le Tout-puissant renverse-t-il la justice ?*

CE n'est pas d'aujourd'hui que l'on tourne mal les paroles de vérité, & que l'on prend ce qu'il y a de plus divin pour des blasphèmes; on condamne ce que l'on n'entend pas, & on lui donne d'ordinaire un très-mauvais sens. Job a-t-il témoigné la moindre chose de ce qu'on lui impose ? Il n'a ni infirmité des plus grandes vérités de la vie spirituelle, & on l'accuse d'avoir dit, que Dieu pervertit le jugement Et la justice, & qu'il a parlé contre le pouvoir de Dieu, quoi qu'il n'ait rien dit qui ne soutienne sa souveraine puissance & son infinie justice. Loin de consoler

(a) Marc 9. v. 48.

Tome VII. F. 1^{re}.

G

un affligé, on lui reproche des crimes qu'il n'a point commis ; & afin d'autoriser que le mal qu'il souffre vient de ses péchés, on tâche de lui persuader qu'il est des impiétés, auxquelles il ne pense pas : enfin, pour avoir le plaisir de lui faire une correction, on lui impute des crimes.

V. 5. Si néanmoins vous vous impressez d'aller à Dieu, & de conjurer par vos prières le Tout-puissant.

V. 6. Si vous marchez par le droit, incontinent il s'élevellera pour vous secourir, & il y aura la demeure de votre justice pacifique.

Toutes les personnes qui n'ont pas d'expérience prennent cet état d'épreuve pour un relâchement & pour une injustice : on croit qu'il est venu parce qu'on a commis quelque péché, & qu'on a quitté la voie de la vérité & de la justice ; & nul ne comprend que c'est un état de peine & de misère que Dieu permet pour purifier l'âme, l'innocenter, & ensuite la revivifier. On dit à cette personne, que si elle laisse quantité de prières à Dieu il la délivrera de cet état : on la porte à demander cette délivrance de toutes ses forces, à faire ce qu'elle peut pour l'obtenir ; & tout cela ne fait qu'augmenter son mal. Il faut au contraire, la porter à se délaier à Dieu, à être contente de porter tout le poids de la justice, à ne pas désirer d'en être délivrée ; mais par soumission & acquiescement au bon plaisir divin, vouloir bien rester de la sorte toute l'éternité.

On médiera, que l'on ne peut avoir cet acquiescement & cette conformité pendant très-long-temps ; & que si on la jouirait avoir, on serait fatigué. Il faut être content de n'avoir point de contentement, & acquiescer de ne pouvoir ac-

quiescer, se tenant dans tous les états où Dieu nous met ; & quoique nous ne puissions ni acquiescer, ni nous relâcher, nous pouvons bien ne lui pas demander notre délivrance, puisque nous ne saurions la demander sans nous faire violence : ainsi ce conseil n'est donné que suite d'expérience.

Si vous marchez par le droit à Dieu, dit cet homme, incontinent Dieu s'élèvera pour vous secourir. Ah pauvreté effroyable ! Peut-on marcher par le droit si Dieu ne donne cette pureté & cette droiture ? Il n'y a pas une âme qui ait plus de pureté que celle qui perd toute propriété & toute impureté foncière, quoiqu'il y paroisse bien des impuretés extérieures. Y a-t-il rien de plus droit qu'une âme qui malgré l'extrémité de ses peines, ne se détourne pas un moment de la volonté de Dieu, ne se tire pour peu que ce soit de son délalement & de son abandon, & qui aimeroit mieux rester toute l'éternité dans les souffrances que de contredire aux paroles du Saint ? O pureté, ô droiture peu connue ! mais pureté la plus pure de toutes, mais droiture la plus droite de toutes les droitures ! Se peut-il rien encore de plus absurde que de dire, que Dieu donne & que sa providence ne veuille point sur ces âmes affligées ? C'est par là que l'on croit, lorsque l'on voit leur défolation ; on dit que Dieu les a délaissés à cause de leurs péchés, & que la providence, qui veille sur les bêtes mêmes, est endormie pour elles. C'est la plus grande insulte que l'on puisse faire à Dieu ; & ce fut la moquerie qu'Elie (a) fit au faux Dieu Baal, de dire qu'il donnait. O Dieu, vous ne veuillez jamais davantage que sur les âmes qui vous sont abandon-

(a) 3 Rois 18. v. 27.

domnées, & qui vous ayant remis toute leur conduite, ne peuvent penser à elles-mêmes.

Il ajoute encore, que lorsque Dieu sera éveillé, il rendra la demeure de *ja justice paisible*. Il prend pour injustice l'expérience que l'on a de la corruption, & de ces faiblesses apparentes; & il ne voit pas que ces troubles qui se sont élevés dans la propre justice, ne sont que pour la chasser de chez elle, & non pas afin qu'elle soit pacifiée dans la demeure. Elle n'y a été que trop longtemps paisible; mais il faut que la maison de la propre justice soit renversée, afin que la seule justice de Dieu subsiste: de sorte que Dieu n'a garde de rendre la paix à la propre justice: il aime trop cette ame pour cela; & ce que l'on prend pour un sommeil de Dieu sur elle, est la plus grande vigilance.

v. 7. *De sorte que si vos commencemens ont été prêts, votre fin sera beaucoup multipliée.*

v. 8. *Interrogez les races passées, consultez avec soin les histoires de nos pères.*

C'est de cette sorte que l'on essaye de retirer les personnes intérieures de leur état de foi. On les assure que tous leurs maux ne viennent que de leur simplicité: que s'ils ont fait peu de fruit, ils en feront davantage pourvu qu'ils travaillent avec courage: & que s'ils suivent les voies ordinaires de la multiplicité, leur dernier état surpassera le premier.

On veut encore leur persuader que la voie qu'ils tiennent est toute nouvelle. On leur dit, d'interroger les anciens, de consulter les livres, & qu'ils verront la pratique de ceux qui ont été avant eux, & même de leurs pères, qui n'ont jamais suivi d'autre chemin. Cependant si les per-

sonnes qui parlent de la sorte, considèrent elles-mêmes ce qu'il y a de plus ancien, elles verroient que cette voie simple fut donnée à Adam avant son péché, & qu'elle est aussi ancienne que le monde.

v. 9. *Car nous ne sommes que d'hier au monde; & nos jours s'écoulent sur la terre comme l'ombre.*

Cette vérité est très-constante, que les âmes qui sont en elles-mêmes ne sont jamais que *d'hier* passés, n'étant point dans le jour présent de l'éternité, qui est le jour d'éternité. Il faisoit hier jour chez elles; mais il n'en fait point aujourd'hui. Les âmes antérieures au contraire doivent dire, il étoit hier nuit, & aujourd'hui il est jour. C'est ce qui fait que leur jour est immuable: au lieu que le jour des âmes multipliées passe comme l'ombre, qui croît peu à peu, puis décroît, & enfin disparaît: & comme l'ombre n'est jamais plus grande & plus forte que lorsque le jour est plus petit & plus faible; de même ces âmes ne sont jamais plus grandes à leurs yeux que lorsqu'elles sont plus petites devant Dieu.

v. 10. *Nos ancêtres nous enseigneront: ils vous parleront, & vous découvriront les sentimens de leur cœur.*

C'est comme s'il vouloit dire, que leurs pères & les anciens leur apprendront qu'il ne faut pas demeurer dans le silence devant Dieu dans de si étonnans maux; & qu'il faut parler à Dieu, & qu'ils le faisoient eux-mêmes de tout leur cœur.

v. 11. *Le jonc peut-il reverdir sans humidité, ou l'herbe du marais croît-elle sans eau?*

v. 12. *Il se sèche devant les autres herbes, lorsqu'il est encore en fleur, sans même qu'on le cueille.*

O Dieu, c'est encore le reproche que l'on fait aux âmes qui vous sont abandonnées. On leur demande si elles peuvent profiter, n'ayant plus l'onction que causent les propres opérations ? Mais comme Dieu se sert de leurs propres paroles pour les contraindre, il a permis qu'ils se soient servi de la comparaison du jonc. Le jonc est creux, & n'est rempli que d'une moëlle fort sèche, qui prend cependant tout ce qu'elle trouve de liquer, parce qu'elle est poreuse. Notre âme est comme ce jonc, tant qu'elle est remplie de nous-mêmes ; c'est une moëlle poreuse, & elle s'imbibe & s'enfle de tout : mais si toute moëlle étoit ôtée au jonc, & que ne lui restant plus rien on le remplît d'une verge d'or, alors il perdrait sa qualité poreuse, sa foiblesse & sa flexibilité à tous vents, & il seroit immobile, ferme, puis comme l'oi, & ne se saliroit plus. Il en est de même de notre âme : si elle avoit perdu sa propriété, qui est comme une moëlle poreuse & sèche dans sa substance, & qui prend aisément toutes les saletés & toutes les ordures, s'en imbibant, & étant par là rendue flexible à tous vents ; si cette propriété, dis-je, lui étoit ôtée, elle seroit emplie de Dieu même, qui la seroit participer à les qualités de pureté & d'immobilité.

Nous sommes comme les herbes du marais, qui à la vérité ne sauroient croître sans eaux ; mais si ces marais qui les arrosent, & qui sont souvent ou corrompus ou desséchés, étoient changés en fontaines vives, l'humidité en seroit bien plus verte : il en est de même de nous : les eaux qui sont

veues dans notre fonds propriétaire sont alluement des eaux venues du ciel ; car les marais n'ont que de l'eau de pluie qui est venue du ciel ; & ce sont ces mêmes eaux qui étant tombées sur notre terre, sont des marais, qui se gâtent, se corrompent, & souvent se dessèchent lorsqu'il ne pleut plus : mais quand nous avons perdu ces eaux de marais, alors la fontaine vive, qui est Dieu, nous arrose elle-même. De sorte que tout ce que l'on dit contre Job, sert pour lui. Cet homme avoue lui-même que le jonc sans se cueillir se sèche, lorsqu'il fleurit encore, quoiqu'il soit dans les eaux. C'est ce qui nous fait voir que ces âmes, quoiqu'inondées des eaux d'une grâce sensible, se dessèchent elles-mêmes, & périssent dès qu'elles commencent à porter des fleurs, sans qu'il soit nécessaire de les arracher de la main.

Puisque cela est de la sorte, laissons-nous arracher par notre Créateur, qui ne nous arrachea avec la main de sa miséricordieuse justice que pour nous planter dans la source qui est lui-même, où il n'y aura plus de sécheresse à craindre pour nous.

v. 13. *Telle est la voie de tous ceux qui oublient Dieu ; Et c'est ainsi que l'espérance de l'hypocrite périt.*

Prendre pour un oubli de Dieu la présence profonde & générale, & cette permanente possession de lui-même, parce qu'elle n'est plus sensible ; c'est une erreur bien grossière. Dieu étant devenu l'âme de notre âme & le principe de nos mouvements, ne se sent plus, & ne se distingue plus, comme nous ne sentons point notre âme quoiqu'elle anime notre corps : nous savons que c'est elle qui fait agir & mouvoir ce corps, sans néan-

minis penser distinctement que cela soit, quoi qu'il n'y ait rien de plus certain, & que nous n'en puissions pas douter; cependant, les personnes qui entendent parler les âmes intérieures de cet état très-ard, le prennent pour un oubli de Dieu; ô qu'ils se trompent bien! Dieu est leur principe vivifiant.

Cet homme aveuglé de sa faible sagesse ajoute, que l'espérance de l'hypocrite pétra, prenant la confiance & l'espérance que l'on a en Dieu pour une hypocrisie; ce qui en est pourtant bien éloigné; car que fait l'hypocrite, selon le témoignage de Jésus-Christ même? Il s'appuie (a) sur la propre justice, le consultant en lui-même; mais la véritable espérance ne s'appuie qu'en Dieu seul.

v. 14. — Et sa confiance sera comme une toile d'araignée.

Il prétend que la confiance de Job sera comme la toile de l'araignée, qui étant promptement éfilée est aussi détruite en un moment; mais il verra bien un jour que celui qui se confie au Seigneur ne sera jamais confus. Malheur à l'homme qui se confie à l'homme; c'est véritablement cette confiance qui est comme la toile de l'araignée.

v. 20. Dieu ne rejettera pas le simple —.

v. 21. Jusqu'à ce qu'il ait mis le ris dans sa bouche & les cris de l'allégresse, sur ses lèvres.

Dieu permet que cet homme se contarie lui-même, & à lui ait due de tems en tems des vérités très-consolantes. Il assurera, que Dieu n'abandonnera point le simple, malgré toutes ses peines, jusqu'à ce qu'il ait mis le ris dans sa bouche & la joie dans son cœur. Ce est d'un la bouche de

(a) Luc 18. v. 21. 12.

ces cris d'allégresse sur les lèvres marquent une joie si abondante, qu'elle se répand au-dehors dans toutes les paroles. Quantité de personnes, ne faisant cas que de l'extérieur, condamnent cette sainte joie qui paroît sur le visage des personnes simples. L'Esprit de Dieu est suave & libre; & nous sommes appelés, comme (a) dit S. Paul, à la liberté des enfans de Dieu; c'est pourquoi il nous recommande (b) d'être toujours gais, afin de ne point éteindre l'esprit.

CHAPITRE IX.

v. 1. Job répondit à Eliphaz :

v. 2. Je sais véritablement que cela est ainsi, & que l'homme si on se compare avec Dieu, ne sera point juste.

v. 3. S'il veut disputer contre lui, il ne pourra lui répondre.

v. 4. Car qui a pu lui résister & vivre en paix?

JOB confesse qu'il ne prétend pas être *justifié* devant Dieu; & que l'homme le plus juste & le plus saint devant lui, paroît injuste & coupable, à cause de la justice & de la sainteté de Dieu; comme toutes lumières sont mises en ténèbres auprès du Soleil. Si cet homme veut disputer, s'il veut se défendre, il ne pourra jamais en venir à bout; car qui a pu résister à Dieu, & vivre en paix? L'âme la plus paisible entre dans des peines évangéliques siôt qu'elle veut résister à la moindre chose que Dieu veut d'elle; & presque toutes les peines si effroyables que les âmes intérieures souffrent, ne viennent que de leur résistance,

(a) Gal. 5. v. 17. (b) 1 Thess. 5. v. 16. 19.

ou de leur piété. Qui ne résiste pas, ne souffre point.

- v. 5. *C'est lui qui transporte les montagnes, sans que
ceux qu'il renverse s'en apperçoivent ;*
v. 6. *Qui remue la terre de sa place, & qui fait que
ses colonnes sont ébranlées ;*
v. 8. *Qui étend les cieux tout seul, & qui marche sur
les flots de la mer,*
v. 9. *Qui fait les étoiles de l'Ouse & de l'Orion, &
les parties intérieures du midi.*

Job fait ici une petite description des opérations de Dieu dans l'ame, se servant de la comparaison des montagnes. *C'est lui qui transporte tout-à-coup ces ames caillées de leur prospérité intérieure, sans même qu'elles s'en apperçoivent : il les ébranle jusques dans les fondemens ; en sorte que ni dans l'intérieur ni à l'extérieur, il ne reste plus de trace de ce qu'elles ont été. Cependant c'est dans ce tems de trouble & de renversement que par sa souveraine puissance il étend tout seul les cieux, dilatant les puissances de l'ame d'une manière autant admirable qu'imperceptible, pour la rendre capable de sa jouissance. C'est lui qui fait, il est vrai, les étoiles, les petites lumières distinctes : mais il fait en même tems la partie intérieure du midi, brûlant l'ame d'une manière intime du feu de son amour : & c'est lui qui marchant sur les flots murmurés des passions, leur rend le calme. L'ame étonnée de ce changement s'écrie, (a) qui est celui-ci, auquel les vents & la mer obéissent ?*

- v. 11. *S'il vient à moi, je ne le verrai point : & s'il
s'en va, je ne l'entendrai point :*

(a) Matth. 8. v. 27.

v. 12. *S'il interroge, qui lui répondra ? Ou qui pourra
lui dire : pourquoi font-ils tout de la sorte ?*

Job fait voir, que Dieu n'est point dans le goût ni dans l'aperçu, comme quelques-uns, qui jettent les dons pour le donateur, le le persuadent : car Dieu ne se levoit point ; & lors même, dit-il, qu'il viendra à moi d'une manière plus intime, je ne le verrai point, qu'il s'en retourne, je ne le comprendrai point ; parce que les mouvemens sont d'une nature qu'il est difficile de les pouvoir distinguer. C'est ce qui fait la nécessité qu'il y a de s'abandonner à Dieu totalement, & de ne point s'arrêter ni à ce que l'on sent, ni à ce que l'on ne sent pas.

Job nous apprend de plus à ne nous point regarder & à ne nous point mêler de notre conduite ; mais à nous laisser aux soins de la providence, puisque nous sommes à Dieu : s'il m'interroge, ajoute-t-il, que pourrai-je lui dire, & ne suis-je pas muet devant lui ? Ou si je veux lui demander, pourquoi me conduisez-vous comme vous faites ; ne serai-je pas un téméraire ? & n'est-ce pas à moi à m'en fier à lui & à m'y abandonner, puisque je lui appartiens ?

- v. 13. *Nul ne peut résister à sa colère, parce qu'il est
Dieu ; & ceux mêmes qui soutiennent le monde pé-
chissent sous lui.*

Nul ne peut résister à la colère de Dieu & à sa justice : & lorsqu'il a résolu de détruire & d'aneantir quelqu'un : qui est-ce qui s'en peut défendre ? O pauvres ames ! qui perdez tant de tems à combattre contre Dieu, & qui vous causez des supplices étranges par votre résistance, ne feriez-vous pas mieux de céder, puisque c'est une chose qu'il faut faire de gré ou de force ? Toutes vos tenta-

tives pour vous défendre, ne se vent qu'à vous rendre & plus malheureuses & plus criminelles. Les colonnes qui soutiennent le monde, qui sont les plus grands Saints, sont plus & combées sous lui; & S. Pierre, la première colonne, pour avoir voulu soutenir contre lui & s'appuyer sur sa force, fut presque détruit.

v. 14. *Qui suis-je donc pour lui répondre, & pour ester lui parler.*

Job fait voir ici la nécessité qu'il y a de s'abandonner à Dieu, étant aussi faibles que nous sommes. Puisque les plus grands hommes ont plié malgré leur résistance, que pensons-nous faire par la nôtre? Les arbres qui résistent sont brisés & renversés par le vent; pendant que les petites herbes n'en sont que très-peu agitées. Si nous croyons nous tenir forts comme ces arbres, nous serons brisés; mais si, comme de petites herbes, nous nous laissons aller au gré du vent, nous n'en serons point enloumragés.

Il nous apprend aussi la nécessité qu'il y a de garder le silence devant Dieu par un profond respect & un hommage à sa grandeur; & non pas de parler avec lui. Il est certain qu'un courtisan n'ose pas parler à son Roi qu'il ne le fasse parler: il demeure auprès de lui dans un silence plein de respect; & s'il vouloit incessamment lui parler, il mériteroit d'être chassé comme un téméraire. On convient de cela pour les Rois, & on ne le fait pas pour Dieu! Présentons-lui nos requêtes; à la bonne heure: parlons-lui pour nos besoins, si nous sommes en état de le faire: mais après, demeurons en silence, attendant que Dieu nous parle; & écoutons-Je sans l'interrompre. Si nous croyons, si nous

ayons la foi qu'il connoît nos besoins avant que nous les lui demandions, nous ne nous interrons pas ainsi en peine de les demander; mais nous le laisserions le maître absolu de tout, sachant que la bonté a plus de soin de nous que nous-mêmes, & qu'il veut plus notre bien que nous ne le lui-même voulons.

v. 15. *Quand même j'auoie quelque chose de juste à dire, je ne répondrai point, je priverai seulement mon juge.*

Job fait voir que quand même on auroit les choses du monde les plus justes à dire, il faut les taire: & pour cela il se propose en exemple, *je prierai*, dit-il, *mon Juge*, au lieu de parler. Mais comment voulez-vous prier votre Juge, si vous ne parlez point? Je le prierai non point formellement; mais je le prierai de la prière que lui-même fait en moi par lui-même.

Ceci s'entend encore, & c'est le sens le plus littéral, que comme nous sommes tous criminels devant Dieu, lorsqu'étant accablés nous ne nous sentons pas capables, il ne faut pas pour cela se justifier; mais implorer la miséricorde de ce Juge plein de bonté; comme un criminel reconnu ne songe plus à se justifier, mais bien à implorer la miséricorde de son juge.

v. 16. *Et quand il m'exauceroit lorsqu'il l'invoquerois, je ne croirai pas pour cela qu'il ait ouï ma voix.*

O Dieu, pourriez-vous bien ne pas entendre la voix de la douleur? Job veut dire, quand même en invoquant Dieu de cette manière substantielle, par lui & en lui, *il m'exauceroit*, & comme il le fait toujours, puisque c'est Jésus-Christ,

qui prie en nous, & son Esprit saint, & qu'il est toujours exaucé, comme il le dit: (u) *Je suis mon Pere, que vous m'exaucez toujours;* quoique même, dit donc Job, je serois exaucé, *je ne croirois pas pour cela que Dieu eût ouï ma voix*, mais bien la voix de son Fils: car ce n'est point moi qui parle; c'est le Verbe qui parle en moi, dont le Pere entend nécessairement la voix. C'est pourquoi je me tairai, afin que le Pere n'entende que la voix de son Fils.

v. 17. *Il me brisera par le tourbillon; & même il multipliera mes plaies sans cause.*

Ce tourbillon par lequel on est brisé, est une tempête autant imprévue qu'elle est étrange. Elle ne se contente pas d'abatre, mais elle brise, ne laissant rien d'entier. Briser est plus que rompre.

Job dit encore; que Dieu *multipliera ses plaies sans sujet*. A l'entendre parler il semble qu'il accuse Dieu d'injustice; quoique cela ne soit point. Les plaies que Dieu multiplie sans sujet, sont des grâces qu'il fait sans aucun mérite de la créature, qui voit quelquefois toutes ces plaies être des moyens de mort & des sources de grâces qu'elle n'a pas méritées.

Ce n'est pas que très-longtemps avant que l'ame sache plier sous la volonté de Dieu, elle ne se plaigne & ne s'en prenne à Dieu même, l'accusant souvent de cruauté; mais Dieu ne s'en offense pas: il connaît trop la faiblesse de la nature opprimée sous le faix des douleurs. Ce qui paroît plus étrange, c'est que plus l'ame se donne à Dieu, s'y abandonne, s'y délaisse, & voudroit l'aimer; plus elle se trouve accablée & misérable.

(a) Jean 11. v. 42.

v. 18. *Il ne permet point à mon esprit de reposer, mais il me remplit d'angoisse.*

Plus Dieu aime une ame & la destine à de grandes choses, plus il la pousse sans miséricorde & sans lui donner un moment de relâche: elle ne trouve rien sur quoi elle puisse reposer son esprit, ni s'allier le moins du monde. Ce ne sont que précipices, abîmes & assurances de la perte totale; en sorte que plus l'esprit veut s'arrêter, moins il trouve sur quoi prendre repos, rempli qu'il est des plus étranges angoisses. Job décrit tous les états par où il a passé les uns après les autres.

v. 19. *Si on implore quelque puissance, il est tout-puissant; si on implore la justice d'un juge, il n'y a personne qui oût rendre témoignage en ma faveur.*

Si, dit Job, il s'agit de me défendre, & que je veuille par force de courage résister à mes maux, sa force est infiniment plus grande, & il me surmontera & me vaincra d'abord. S'il est question de m'appuyer sur la justice & sur l'équité que j'ai gardée, je me trouverai coupable devant lui de cela même, & je ne trouverai rien en moi qui puisse rendre témoignage pour moi & me servir d'appui.

v. 20. *Si je me veux justifier, ma propre bouche me condamnera; & si je veux montrer que je suis innocent, il me déclarera coupable.*

Si je veux chercher quelque moyen de me justifier, mes paroles me condamneront, aussi bien que tout ce qui est en moi; & plus je tâcherai de me rendre innocent, croyant le pouvoir faire par mes propres efforts, plus il me déclarera coupable.

païce que la coulpe est dans la propriété & dans l'attachement à mon innocence, qui m'embê, me fontient, & m'empêche de tomber dans le rieu.

v. 21. *Quand je serois singlé, je ne le ferois pas moi-même, & ma vie me seroit à charge.*

Quand je serois de la sorte par un état de *singlé* & que mon ame se trouveroit dans l'état le plus nud, je ne le connoitrois pas, & je ne ferois pas que cela fût de la sorte : c'est ce qui me rend la vie *couvrif*, à cause de l'ignorance où je suis de mon état. O heureuse ignorance, plus savyante que toutes les connoissances ! ben-reuses ténèbres, plus lumineuses que la lumière même ! heureuse incertitude, plus assurée que la certitude même ! parce que perdant toute connoissance & toute assurance, Dieu devient lui-même notre connoissance & notre assurance.

v. 22. *Je n'ai qu'une chose à dire, qu'il consume l'innocent & le pervers.*

Je n'ai qu'une chose à souhaiter, si j'étois capable de souhaiter, qui est que sans que je connoisse jamais si je suis innocent ou coupable, il *consume* en m'anéantissant au plus vite & d'un même coup ce qu'il y a en moi d'innocent & de *sinistral*, ne me laissant pas plus l'un que l'autre. O Dieu je ne veux rien de propre, ni propre justice, ni propre malice. Consuinez promptement & l'un & l'autre, sans en épargner plus l'un que l'autre.

v. 23. *S'il frappe de plaie, qu'il tue tout d'un coup, & qu'il ne se rie pas des peines des innocents.*

Ces paroles, qui seroient prises pour des impiétés par des personnes qui ne l'entendent pas, sont des oracles de vérité. Si, dit ce pauvre affligé,

s'il frappe de plaies mon ame & mon corps, me faisant mourir à petit feu, hélas ! que ne me tue-t-il tout d'un coup ? Job connoit que ses peines lui seroient causer la mort un jour ; c'est pourquoi il demande que son Amour le tue tout d'un coup ; parce qu'il voit bien que sa vie est la cause de toutes les peines, & qu'il n'en peut être garant que par la mort, non plus que parir de son Bien-aimé même, ou plutôt être possédé de lui, que par la mort : car pour les grâces, on peut jouir avec délices des tourmens des grâces de Dieu sans être mort.

Puis, dans l'excès de la peine, se tournant vers son Dieu comme pour lui faire un amoureux reproche, & lui parlant comme à un tiers, il dit : *Qu'il me tue pour me fuir, & qu'il ne se rie point des peines des innocents.* C'est une chose étrange, ô Amour-Dieu, (permettez-moi de vous le dire, & de me servir de cette petite façon de reproche usitée entre vos amans,) que vous vous riez en effet des peines des innocents ; vous vous faites un plaisir de leurs supplices ; & plus ils demandent du secours, moins vous leur en donnez. Vous faites comme un pere qui seint de jeter son fils dans le précipice, afin de le rendre haïli, & de le porter à le hïer à lui : plus il paroit le jeter : plus il le retient fortement par derrière, assuré qu'il est qu'il ne tombera pas : mais cet enfant, qui ne s'appréhend pas que son pere le retienne, crie de toutes ses forces, & il regarde ce pere en pitié, qui se rit de la peine de ce pauvre enfant qu'il aime très-tendrement, & pour la conservation duquel il s'exposeroit à mille périls. Si quelqu'un voyoit de loin le badi-nage de ce pere, & entendoit les cris de l'enfant, ne le prendroit-il pas pour un cruel ? Cependant

il n'est rien moins que cela ; & lorsque l'enfant se croit le plus perdu, c'est alors que son père plein de tendresse le berce, le baise, le caresse, & lui fait cent miséricordes. O invention de l'Amour-Dieu, afin de porter l'âme à une entière confiance, & de bannir de chez elle toute défiance.

Dieu ne veut que de la peine des méchants, mais il ne veut point de celle des complices ; au contraire, il a puni de leur infidélité : ils n'ont pas plutôt demandé secours, qu'ils l'obtiennent. Si ce père qui se rit avec son fils, voyoit un autre de ses enfants tombé dans un précipice, & qui lui demandât du secours, avec combien de vitesse lui en donneroit-il ? parce que celui-ci est en péril évident ; & que l'autre, quoiqu'il paroisse plus en danger sur le penchant d'un précipice plus effroyable, est pourtant dans une entière assurance.

v. 24. *La terre est livrée entre les mains du méchant, Et il couvre d'un voile le voyage de sa vie : que si ce n'est pas lui, qui est-ce donc ?*

La partie intérieure est abandonnée dans la main du méchant, selon ce qu'il plaît à Dieu d'en ordonner, aux uns d'une manière, aux autres de l'autre : mais ceux qui pourroient juger de ces choses, qui sont la raison & l'esprit, ont le visage couvert d'un voile obscur, en sorte qu'ils ne peuvent rien discerner. C'est pourtant vous, ô aimable ciel, qui faites ces choses, que si ce n'est par vous, qui s'en font-ils donc ? Cette créature n'a nul pouvoir sur elle-même, & n'en peut avoir que celui que vous lui donnez. Toutes les autres créatures, Anges, démons, hommes sont de même sans aucune puissance propre.

v. 25. *Les jours de ma vie ont passé plus vite que la justice : ils se sont évanouis sans que j'y aye goûté aucune douceur.*

L'âme en cet état ne se voit environnée que de maux : elle ne se souvient presque plus de ses biens & de ses premières grâces : ils lui paroissent avoir passé fort vite, & que les jours heureux sont si courts en comparaison des autres, qu'ils sont passés comme la paille, qui ne s'arrête point pour regarder derrière soi. Comme lorsqu'une personne après avoir mangé des choses douces, en mange d'amères, n'en retient de reste que l'insatiable, & qu'elle perd entièrement tout le goût de la douceur ; de même une personne en cet état oublie d'avoir jamais vu de bien en elle.

v. 26. *Ils sont passés avec la même vitesse que des vaisseaux chargés de fruit, & qu'un aigle qui fonce sur sa proie.*

Cette comparaison est la plus naïve du monde. Le vaisseau ne laisse point de traces sur la mer lorsqu'il passe, cependant lorsqu'il porte des marchandises de garde, il laisse toujours des assurances de ce qu'il a porté ; mais lorsqu'il porte du fruit, quoiqu'il soit chargé en sortant de son port, ce fruit se pourrit peu-à-peu, & lorsque le vaisseau arrive, il se trouve vide. Voilà l'état de votre âme. Lorsqu'elle sort de sa propre conduite pour entrer dans la voie de l'abandon, elle étoit si chargée de marchandises que rien plus : mais comme ce n'étoit que du fruit, ou, selon le mot latin, *de pomis*, & qu'elles se pourrissoient peu-à-peu, le navire se déchargeoit à mesure, & l'on jetoit ces pommes dans la mer, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus.

L'autre comparaison de l'engle est aussi fort juste. L'engle en volant ne laisse nulle trace de son vol; elle vole avec impétuosité & fort haut, mais c'est seulement pour aller à la proie & être nommée, après quoi elle perd & digère peu-à-peu ce qu'elle avoit pris, en sorte qu'il ne lui en reste plus rien, & elle devient aussi affamée que si elle n'avoit rien mangé.

v. 27. *Lorsque je dis en moi-même, je ne parlerai plus de la suite; mon visage se charge d'abord, & je suis tourmenté de douleurs.*

Quand bien même je voudrais faire quelque résolution de ne plus parler comme je fais, c'est alors que mes paroles seroient encore plus inconfidées; & je n'ai pas plutôt pris un dessein, que je me trouve changé & accablé de douleurs. Telle est la plainte ordinaire des personnes intérieures: Nous n'avons pas plutôt pris, disent-elles, une résolution, que nous faisons le contraire. Dieu se permet de la sorte pour leur faire perdre tous appuis en elles-mêmes, & les porter à ne s'appuyer qu'en Dieu seul. De plus, tôt que l'on veut se garder, comme l'on rente par-là en possession de soi, & que l'on se retire de la main conduite de Dieu, on souffre des peines intolérables, jusqu'à ce que l'on vienne à reprendre la première simplicité.

v. 28. *Je craignois à chaque action que je faisois, sachant bien que vous ne pardonnez pas au pécheur.*

v. 29. *Mais si après cela je suis encore n'osant, pour quoi m'en travaille en vain?*

Je craignant, dit Job, à chaque action que je faisois, j'ai moi-même, sentant bien que vous ne les approuviez pas, parce qu'elles étoient propriétés

tes, & connoissant bien que vous ne pardonnez pas ces choses, puisque vous châtiez le pécheur pour lui pardonner. Pour bien entendre ce passage, il faut savoir, que c'est la plus grande miséricorde que Dieu puisse faire à un coupable, que de ne lui rien pardonner, & de le punir d'abord de tout ce qu'il fait: c'est une marque de salut. De même, lorsque Dieu conduit une âme dans l'abandon & dans sa foi, la plus grande grâce qu'il lui puisse faire est de ne lui pardonner aucune action propre.

Puisque cela est de la sorte, ajoute Job, se faisant une objection à soi-même, & que je suis toujours méchant, étant devenu plus propriétaire par les œuvres que je fais, suis-je donc tranquille en vain? Non, âme affligée, il n'en est pas de la sorte. Tout le travail que fait l'âme au commencement est très-utile, & il la dispose peu-à-peu à laisser agir Dieu; mais lorsque Dieu veut travailler lui-même, & qu'il travaille véritablement, il faut que votre travail cesse à mesure que paroît celui de Dieu, à qui on doit peu-à-peu laisser tout faire; autrement, le travail, qui dans le commencement étoit un bien, deviendrait instructif dans la suite si nous voulions le continuer; & il ne serviroit alors qu'à empêcher l'ouvrage de Dieu.

Il faut labourer la terre avant que d'y semer; & c'est la préparation de la semence: car si l'on semoit sur une terre dure & inculte, la semence ne germeroit pas: mais lorsque le maître a semé, il se contente de couvrir cette semence; après quoi, il la laisse germer, croître & fructifier peu-à-peu; mais s'il vouloir labourer incessamment, il empêcheroit pour toujours la semence de prendre racine, & elle seroit inutile.

Il en est de même de l'âme : lorsqu'elle a labouré la terre des deux façons ordinaires, qui sont la méditation & l'affection, (plus de la dernière que de la première), alors le maître vient semer ; après quoi, il n'y a plus qu'à couvrir la semence par le recueillement & l'attention à Dieu, puis demeurer en repos, attendant qu'elle germe, croisse & qu'elle fructifie ; ce qui ne se fait que peu-à-peu, & en essuyant bien des accidens de neiges, de gèles, & semblables : elle est souvent foulée aux pieds ; mais enfin malgré tout cela elle sort de terre, & paroît. Avant qu'elle soit levée il n'en paroît rien, on ne la voit point ; mais on sait seulement qu'elle est là, & c'est assez : même jusqu'à ce que le bled soit dans la grange, le maître n'est point assuré de son grain ; il y a toujours du risque à courir : il faut cependant abandonner tout aux soins de la providence, le laboureur ne pouvant en rien contribuer à l'accroissement de la semence. Tout se trouve de même en nous.

v. 30. *Quand j'aurais été lavé dans de l'eau de neige ,
Et que la blancheur de mes mains éblouirait les yeux
par leur éclat ;*

v. 31. *Néanmoins vous me plongerez dans l'ordure ,
Et mes vêtements m'auront en horreur.*

Quand je serais lavé & purifié de la purification extérieure la plus grande, & que mes mains, qui sont mes œuvres, paroîtroient si pures, qu'elles seroient éblouantes de blancheur, vous ne laisserez pas de me plonger dans l'ordure. Il faut savoir que Job parle ici de la purification superficielle des sens & des puissances, & non de la purification centrale ; & il faut voir, que les âmes dont la vie a été la plus innocente, ne sont point exemptes de

cette purification centrale. Quand même, dit-il, j'aurais été lavé (comme par le baptême) dans une eau de neige, & que j'aurais été toujours pur ; je ne laisse pas d'être propriétaire, m'étant attaché à mon innocence & à ma pureté, comme les vierges folles. Quand j'aurais fait des actions les plus éclatantes du monde, de la plus haute sainteté apparçues, & même des miracles, & que mes puissances relâchées & anoblies seroient dans des lueurs admirables ; vous ne laisserez pas de me plonger dans ma boue & dans l'ordure de ma propre abjection, me laissant sentir ce que je suis, afin de m'arracher à l'amour de moi-même.

Alors tout ce qui m'environne & me sert de couverture, mes puissances, mes pensées, mes réflexions, & ma raison, tout cela aura horreur de moi ; tous ces dons & ces grâces dont j'étois revêtu, me laisseront. Ces mêmes vêtements, qui en me couvrant me glorifient & me servoient de prison, me laisseront par l'horreur qu'ils ont de moi, me mettront aussi de la sorte en liberté. O bienheureuse boue qui fait sortir l'âme de la captivité qu'elle avoit eu elle-même, pour la mettre dans la liberté de Dieu !

v. 32. *Car je n'aurais pas à répondre à un homme
semblable à moi, ni à contester avec lui comme avec
mon égal.*

v. 33. *Il n'y a personne qui puisse reprendre les deux
parties, ni mettre sa main entre les deux.*

Job s'exprime d'une manière charmante. Si j'avois, dit-il, à faire à un homme pareil à moi, je saurois bien me défendre, & empêcher qu'après avoir travaillé à me purifier avec l'eau de son, il ne me fût ; mais ayant à faire à un Dieu dont la

puissance est infinie, que puis-je faire que de souffrir les opérations de sa justice, comme j'ai porté celles de son amour? De quoi me serviront mes résistances, si ce n'est à me faire éprouver davantage la force de son pouvoir & la pesanteur de sa main? Que puis-je donc faire autre chose que de me soumettre? S'il me rejette qui peut me réunir à lui? & s'il me divise d'avec moi-même, qui est-ce qui pourra l'empêcher?

v. 34. *Qu'il retire donc sa verge de dessus moi, & que sa terreur ne m'épouvante pas.*

v. 35. *Je parlerai alors sans l'apprehender : car dans la crainte où je suis, je ne puis répondre.*

Job exprime ici un état qui est ordinaire aux personnes de ce degré : c'est qu'elles sont souvent accablées des terreurs de l'enfer; & alors tout leur parait monstrueux : elles ne peuvent parler ni connoître la vérité; cette terreur leur change les choses : c'est pourquoi il dit, *s'il refait un moment de me tenir dans l'effroi, je parlerais.* Ceci fait connoître la nécessité qu'il y a de s'abandonner : car en quelque étrange état que soit une ame, si elle ne sort point de l'abandon, elle ne peut rien craindre : mais son abandon doit être tel, qu'elle ne puisse vouloir que ce que Dieu veut pour elle, quel qu'il soit; & qu'ainsi, sans regarder ce qui se passe en elle, ni le lieu terrible où elle habite, elle se délaisse à son Dieu d'un abandon parfait : alors elle ne peut craindre. Sans cela, comment, ainsi que dit Job, *pouvoir répondre à Dieu & correspondre à ses volontés quand on craint?* Siôt que je crains, je suis de mon état.

CHAPITRE X.

v. 1. *Ma vie n'est devenue ennuieuse; je parlerai contre moi-même; je parlerai donc l'amertume de mon ame.*

QUEL que désignation qu'ait une ame dans un état si étrange, elle ne peut s'empêcher de s'arranger d'une vie, qui en retardant sa totale mort, lui en produit infiniment davantage. La mort en finissant sa vie, finiroit sa mort, & lui rendroit la vie. Cette connoissance fait que cette vie si pénible lui est ennuieuse.

Je parlerai contre moi-même, dit Job. L'ame de ce degré se luit si fort, qu'elle se souhaite tout le mal possible, & se le procureroit si elle pouvoit : elle parle contre elle-même une parole de mort : elle contribueroit souvent elle-même à sa mort par la haine qu'elle se porte. Quelles effroyables justifications ne feroit-elle point, pour se vider de là si elle n'avoit pas éprouvé qu'elles augmentent sa peine, loin de la diminuer? C'est ce qui lui fait se précipiter dans les abandons les plus extrêmes, afin de ne s'opposer plus à son Dieu; & que se délaissant à lui dans les plus grands dangers, elle n'espère plus de secours d'elle-même, puisqu'elle ne s'en veut point procurer, & qu'elle a prononcé sa condamnation. C'est elle-même qui se livre à la mort, & de son plein gré, Dieu demandant toujours le consentement de l'ame : alors elle prononce elle-même cette parole de condamnation. Mais quoiqu'elle ait prononcé cette condamnation & qu'elle se soit livrée volontairement à la mort, elle ne laisse pas, lors-

qu'elle goûte cette mort amère, de s'en plaindre & de parler dans l'excès de sa douleur.

Pour comprendre ceci, il faut savoir que Dieu respectant la liberté de l'humaine, ne l'engage pas dans des souffrances si horribles, sans lui demander son consentement. Il veut qu'elle se livre par un abandon total à toutes les croix & les morts les plus étranges : elle le fait poussée par l'attrait de Dieu & par la haine d'elle-même : mais lorsque Dieu use des droits qu'il s'est acquis par la donation libre de cette ame, elle souffre des peines intolérables & voudrait, si elle pouvoit, se retirer du pouvoir divin pour user encore d'elle-même : ce qui ne lui est plus possible sans souffrir encore plus.

V. 2. *Je dirai à mon Dieu : Ne me condamnez pas : faites-moi connaitre pourquoi vous me traitez de la sorte.*

Job est admirable dans la suite de ses expressions. Il fait connaître que quoique l'ame ait donné son consentement pour tout ce qui lui arrive, qu'elle se soit livrée volontairement à la mort, & que dans l'impénitence de son abandon il n'y ait rien sur quoi elle ne l'ait étendu, n'y ayant mis nulle réserve, elle ne laisse pas dans l'excès de son mal de douter son Dieu : Ah Dieu ! ne me condamnez pas, ni ne m'imputez pas à péché, ce que je hais plus que la mort : car ma volonté est éloignée du péché plus que de la mort.

Mais hélas ! en m'abandonnant à vous, je me suis livrée à tout ce qu'il vous plait de me faire souffrir. Vous m'avez livrée à des ennemis plus puissans que moi ; je ne puis éviter les plaies dont ils me couvrent ; car c'est une chose terrible lorsque vous penetez au Démon de tour-

menter une ame pure. Mais, ô mon Dieu ! ne me regardez pas comme coupable, mais comme affligée, & faites-moi une grâce, qui est de me montrer pourquoi vous me traitez de la sorte, & à quel dessein vous avez une conduit si rigoureuse sur moi. Quelle gloire pourriez-vous tirer de ma totale destruction ? L'ame soupirerait fort d'avoir cette connoissance : mais elle ne lui est point donnée qu'elle ne soit fort avancée.

V. 3. *Pourriez-vous vous plaire, ô mon Dieu, à me livrer à la calomnie, & à m'accabler, moi qui suis l'ouvrage de vos mains ? Pourriez-vous favoriser le conseil des méchans ?*

V. 4. *Les yeux sont-ils des yeux charnels, & regardent-ils les choses comme l'homme les regarde ?*

Job va énumérant ses plaintes à mesure que ses maux s'aggravent. Vous semble-t-il bon, ô Dieu, ou, quel plaisir prenez-vous à me livrer à la calomnie, me rendant digne de toute injure, me couvrant d'abjections & de misères, & m'opprimant exultamment comme pour me détruire, moi qui suis l'œuvre de vos mains ? Quelle gloire auriez-vous de perdre ce que vous avez fait ? Mais, ô Job, ce n'est pas l'ouvrage de Dieu qu'il opprime ; ce n'est que l'ouvrage d'Adam, & l'ouvrage de la propriété. Il semble même, continue-t-il de dire, que vous favorisiez le conseil des méchans, leur donnant pouvoir de me nuire. Vous aimez la malice & l'iniquité contre moi, & vous m'opprimez pour m'empêcher de me défendre. N'est-ce pas la oriser le parti de l'iniquité ? En quoi ! vos yeux sont-ils charnels pour prendre plaisir à me voir dans cette honte ? Ou regardez-vous les choses comme les hommes les regardent, qui sont leur plaisir de ce qui leur doit faire le plus d'honneur ? Hélas !

ces plaintes sont pardonnables, & l'on ne s'offense point des injures d'un malade, lorsque l'on presse la plaie & qu'on lui fait souffrir d'étranges douleurs.

v. 5. *Vos jours sont-ils semblables à ceux de l'homme, & vos années à ses années ?*

v. 6. *Que vous cherchez mon iniquité, & que vous m'avez informé de mon péché ?*

v. 7. *Et pour savoir que je n'ai rien fait d'impur, n'y ayant personne qui puisse échapper de votre main ?*

Par Jones, ou vos lumières & connoissances, sont-elles comme celles de l'homme, que vous cherchez mon iniquité, & que vous sachiez trouver du péché & de l'injustice ou je croyois qu'il n'y eût que de l'innocence ? Vous savez que je n'ai point fait de malices ; mais cela ne vous satisfait pas : vous ne me faites pas payer pour mon iniquité, mais () pour la propriété, qui se mêloit dans tout ce que je faisois de bien, en quoi nul ne peut échapper de votre main. O si l'on connoissoit la pureté de Dieu, & les moyens dévotionnels dont il se sert pour purifier les âmes, on en seroit effrayé.*

v. 8. *Ce sont vos mains, Seigneur, qui m'ont formé : ce sont elles qui ont arrangé toutes les parties de mon corps ; & vous me précipitez si promptement !*

Ce sont vos mains qui m'ont créé & m'ont tiré du néant, & qui ensuite m'ont formé pour l'intérieur : c'est vous en un mot qui m'avez fait tout ce que je suis ; & cependant à peine m'avez-vous édifié, que vous me précipitez en un moment ! Il semble que vous ne m'avez élevé que pour m'abîmer plus profondément.

(*) Voyez les Dialogues de St. Catharine de Gênes, Liv. II. Chap. IX & X.

v. 9. *Nouveaux-vous, je vous prie, que vous m'avez fait comme la boue, & que vous m'avez réduit en poussière.*

Job se voyant dans le profond abîme de boue où Dieu l'a précipité, se prit de le regarder en cet état ; comme s'il disoit : ô Dieu ! pouvez-vous voir la boue de ma pourriture sans être ému de compassion ? Vous voyez ce que je suis, & que je n'ai presque plus de substance : le peu qui reste de votre boue sera bientôt réduit en poussière, lorsque vous achèverez de m'aveugler. Car il faut remarquer, que les corps avant que de se sécher & devenir poudre, deviennent dans une si grande pourriture, qu'ils sont comme de la boue : l'aine de même, lorsqu'elle est plus proche de son anéantissement, est couverte de son imputation comme d'une boue : elle ne voit & ne sent en elle que misère & corruption ; c'est un air si infecté que rien plus ; puis peu-à-peu cette boue étant vers la fin de son période, devient poussière : c'est ce dont Job prie Dieu de se souvenir, afin qu'il ait pitié de lui.

Il lui parle aussi de son origine ; & que comme il l'a pétri de boue, il doit en avoir plus de compassion, à cause de la faiblesse de la nature.

v. 10. *Ne m'avez-vous pas fait d'abord comme un lait qui se coagule, comme un lait qui s'épaissit & se durcit ?*

v. 11. *Vous m'avez revêtu de peau & de chair ; vous m'avez composé d'os & de nerfs ;*

v. 12. *Vous m'avez donné la vie & combé de miséricorde, & votre visite a conservé mon esprit.*

La description que Job fait de la formation de son corps est une peinture naïve de la formation de l'intérieur. Cet intérieur tout dissipé, est ra-

maîtré & consolidé par la grace : ensuite Dieu le recré de peur & de char, qui sont des dons & des faveurs plus singuliers : il ome cet intérieur de vertus solides, (qui sont comme *tri ou tri*) avec toutes les pratiques les plus exactes de la pénitence : après quoi il l'anime de son esprit vivifiant, & d'une miséricorde très-abondante ; & le visite, tant par sa présence perceptible, qu'il lui communique alors, (que par les croix & les difficultés épineuses, ce qui préserve son esprit de toute corruption.

v. 14. Si j'ai péché, & que vous m'avez pardonné, sur l'heure même, pourquoi ne permettez-vous pas que je sois nettoyé de mon péché ?

On ne pèche en cet état pour l'ordinaire que par faiblesse ; cependant Dieu ne laisse pas passer une faute, qu'il ne la fasse sentir par un petit feu dévorant, qui ne cesse jusqu'à ce que le défaut soit puni.

Dieu se communique à l'âme d'une manière qu'il ne lui laisse nul lieu de douter qu'il ne lui ait pardonné sa faute. Jésus-Christ nous a donné dans l'Evangile quantité d'exemples de ce pardon, disant : (a) *Vois péchés vous sont pardonnés*, comme pour en donner une forte assurance. Dieu fait la même chose dans l'âme : il lui donne la certitude de son pardon, & comment ? C'est par ces paroles, qui envoient toujours celles de la rémission des péchés : allez en paix ? Il donne une si grande paix à l'âme, qu'elle ne peut douter qu'il ne lui ait pardonné. C'est pourquoi Job, qui avoit expérimenté cela, dit à Dieu : Si vous m'avez pardonné mon péché presque aussi-

(a) Luc 7. v. 48-50.

tôt que je l'ai commis, pourquoi ne souffrez-vous pas que j'en sois nettoyé, & pourquoi me faites-vous à présent sentir l'infirmité de ce même péché ? Car l'âme est toute pénétrée de la puanteur du péché & toute revêue de son apparence, quoiqu'elle soit assurée de son pardon. Néanmoins, mon Dieu, si vous m'avez pardonné, comme je n'en puis douter, que ne laissez-vous que je sois nettoyé de l'indure apparente de ce péché, qui me rend si sale & si laide que je ne me puis soustraire ?

v. 15. Si je suis méchant, tout le malheur est pour moi. Et si je suis juste, je ne le crains point pour cela la tête, rassuré que je suis d'insuffisance & de misère.

Si je suis méchant & coupable, ô mon Dieu, tout le malheur est pour moi ; car votre gloire n'en peut pas être amoindrie ; ni votre sainteté endommagée ; & c'est ce qui vous doit porter à la compassion ; si je suis juste, (ce que je vois bien éloigné,) je ne pourrai point me relever pour cela de l'état fâcheux où je suis ; car je suis accablé du poids de mes misères, qui m'empêchent de m'en glorifier & de le connoître ; & je suis comme foulé d'oppressions & de maux.

v. 16. Vous vous soufrez de moi à cause de mon orgueil, comme une honne se laisse de sa proie ; Et étant retourné vous me tourmentez cruellement.

A cause de l'orgueil dans lequel je suis plongé, je me lève comme une petite bête ; mais vous venez comme la lionne qui d'un seul coup de sa patte la terrasse & la dévore entière. Une des plus grandes peines de l'âme est, que plus elle se voit misérable & se fait loireux, plus elle éprouve son orgueil. C'est une de ses plus dures

peines. Comment, dit-elle, la honte de mes misères, qui fait mal au cœur à tous ceux qui me voient, au lieu de m'humilier me rend plus vaillant, & je sens plus d'orgueil que jamais ! Mais c'est qu'elle ne fait pas que c'est encore là une des plus fortes épreuves, & ce qui rend la misère sensible ; parce que l'humilité reconnue est un fort appui. Mais en même temps qu'elle connoît son orgueil, elle voit bien que Dieu, ainsi qu'une *bonne* luthérienne, vient se jeter sur cette orgueilleuse.

Et lors, dit-elle, que vous y retournez, ô c'est alors que vous me *tourmentez* merveilleusement. Ce mot de *merveilleusement* n'est pas mis pour rien ; car c'est une chose *admirable*, que plus l'âme sent sa misère, plus elle est remplie d'un amour de Dieu dont la pureté lui cause un *tourment* *merveilleux*. Il sembler que la pureté de cet amour se mesure sur les bassesses que Dieu lui fait éprouver, & que plus elle est abjecte & réduite dans le plus profond cloaque, plus aussi son amour s'élève avec force, & plus elle connoît que Dieu lui devient toujours plus Dieu : ce tourment d'amour est autant admirable qu'inconcevable à qui n'en a pas l'intelligence.

v. 17. Vous produisiez contre moi des témoins : vous multipliez sur moi les effets de votre colère ; les peines combattent contre moi.

Ces *rimains* que Dieu produit contre l'âme, sont de nouvelles connoissances qu'il lui donne toutes les jours des propriétés qu'elle avoit en toutes choses, & de la vie dans laquelle elle étoit, qu'elle croyoit pourtant une grande mort. Dieu lui fait voir, que ce qu'elle prenoit pour mort, est vie ; & que ce qu'elle croyoit vie, est mort : &

après

après qu'il lui a fait voir quelque propriété nouvelle, il la met dans le creuset, où il allume un nouveau feu, comme dans *sa furnace*, pour purifier ces propriétés. Dans ce nouveau purgatoire, elle se défend & combat contre la peine ; mais plus elle combat, plus la peine se hardit. Car toutes les fois que Dieu lui voit à l'âme une nouvelle impureté, il la jette d'abord dans une nouvelle manière de purgatoire qui a rapport à la nature de sa propriété. Elle ne sauroit se faire à ces choses : hâta qu'elle s'accoutume à une purgation, & qu'elle y devienne insensible, une *bonne* nouvelle vient après, contre laquelle on combat tant que l'on peut, & ce combat ne sert qu'à la rendre plus douce.

v. 18. Pourquoi m'avez-vous tiré du sein de ma mère ? Pût à Dieu que j'eusse consumé, afin que nul eût ne me vit plus ;

v. 19. J'eusse été comme n'ayant point été, n'ayant fait que passer du sein de ma mère au tombeau.

L'homme intérieur accablé du poids de ses misères regrette, comme Job, de n'être *pas* mort en naissant : car l'état où il se trouve le convainc si fort de sa perle, (le peu de pouvoir qu'il a sur lui-même ne lui donnant aucun espoir d'en sortir jamais) qu'il regarderait comme un bien de mourir en naissant, parce que l'on est affranchi par là du péché. Puis le souvenir du bonheur qu'il a goûté dans le commencement de la voie païenne, il s'écrie : Pourquoi, ô Dieu, m'avez-vous mis hors de votre sein, où j'étois renfermé comme dans le lieu de mon origine ? Si vous m'aviez conservé en vous-même, je ne serois pas tombé dans la misère où je suis. O si je pouvois avoir une volonté, que je déclinerois d'avoir été *consumé* & *dé-*

Tome VII. V. Text.

I

truit, & que nul est si mérité comme moi la consolation que je porte de mon état est si exécrable, que je voudrois être inconnu à tout le monde.

Si vous m'aviez aimé, ô mon Dieu, en me retirant votre douce présence, & en me rejetant de votre sein, j'aurois été comme si je n'étois pas. C'est une chose étrange, comme l'un se pique de n'être pas mort dans le sein des grâces perceptibles, à cause de l'assurance du salut où l'on étoit alors. Si vous m'aviez fait cette grâce, certainement il de dire, je n'aurois pas péché, & je n'aurois pas péché.

v. 20. Le peu de jours qui me restent ne finiront-ils pas bientôt ? Laissez-moi donc, que je plains un peu ma douleur.

v. 21. Avant je n'étois sans espérance de retour, en cette terre ténébreuse, couverte de l'obscurité de la mort.

v. 22. Cette terre de misère & de ténacité, où habite l'ombre de la mort, où tout est sans ordre, & dans une ténébreuse horreur.

L'homme qui se voyant mourir chaque moment, soulaie avec Job, la fin de cette vie mourante & de cette mort vivante, demande à son Dieu : si le peu de jours qui lui restent de vie, ne seront pas bientôt finis ? Permettez-moi au moins dans l'excès de ma douleur, ô mon Dieu, de la plaindre, & ne vous offusquez pas des cris effroyables qu'elle me fait faire. Les plaintes que je fais, comparées à ce que je souffre, semblent bien peu de chose : il faut au moins que cette satisfaction me soit donnée avant que je m'en aille, & que je sorte de moi-même pour n'y retourner jamais. Quoique ce soit pour moi un bonheur insupportable.

il ne laisse pas d'être dur à la nature de sortir de chez elle, & de n'y plus retourner. La demeure de la nature corrompue est une terre de ténacité & d'obscurité, & couverte d'une mer continuelle : il dit souvent de l'obscurité de la mort, pour faire voir que c'est quelque chose de plus obscur que la mort même, la mort étant plus lumineuse que cet état effroyable où il se trouve.

Il est proprement parlé ici de l'état du sépulchre, qui doit suivre celui de mort, appelé par S. Paul ensevelissement ; où quoique l'âme soit moins en état de se plaindre que dans celui de mort, elle est pourtant en un état plus étrange, & dans un lieu infiniment plus obscur.

Job parloit de tous les états, les entremêlant ; parce qu'il ne parloit pas seulement pour lui, mais pour toutes les âmes qui seroient comme lui dans ce terrible passage de la vie à la mort & de la mort à la vie. Sa vie étoit passée, puisqu'il étoit dans le sépulchre ; mais il rappelle comme présents tous les états où il a passé. Il est certain, que quoique l'état de la pourriture soit infiniment plus pénétrant & plus profond que celui de la mort, l'âme pourtant est moins en état de s'en plaindre, étant comme étouffée par l'excès de son mal. Si elle le fait, ce n'est qu'à cause de la contrariété ; c'est pourquoi Job demande de se plaindre avant que d'entrer dans le tombeau, qui est plus obscur que la mort même.

Car il semble que la mort soit la lumière de cet état, & que le tombeau soit l'obscurité de la mort ; les ténailles de la nuit ne sont jamais si grandes, qu'elles ne le puissent être davantage ; de sorte que l'endroit le plus obscur est la nuit de la nuit, comme une obscurité bien moindre est la nuit du jour.

Il l'appelle encore la terre de *meurte* & de *trébucher*. Comment la peut-il appeler de la sorte, puisqu'après la mort on souffre moins? Il est vrai que l'on souffre moins de douleurs; mais l'on souffre plus de *misères*, & de plus effroyables *tribulations*: car dans la vie de mort il reste un petit souffle de vie, qui fait que l'être, quoiqu'infinitement plus douloureux & plus sensible: n'est pas cependant si pénible ni si insupportable: ces instans de vie sont des éclairs de lumières, des jours d'espérance, ou du moins des momens; mais dans cet état, il n'y a que d'épaisses ténèbres plus obscures que la mort même, sans nul espoir de lumière. Il n'y a aucun ordre: parce qu'à mesure que le corps se relève par la providence, il perd tout ordre & toute composition: ce ne sont plus que des membres pointés, qui tombent en lambeaux, & qui sortent de leur place & de leur constitution naturelle: au lieu de cet ordre premier, voir *harmonie éternelle* y habite; car rien au monde n'est si horrible à voir & à sentir que cette pourriture, si effroyable, que nul ne l'ose envisager, ni même y penser sans une horreur extrême.

CHAPITRE XI.

v. 1. *Sophar parla ensuite de cette sorte:*

v. 2. *Celui qui se répand en tant de paroles, n'écouterait-il pas à son tour? Et suffira-t-il d'être un grand plaideur pour être justifié?*

Vous seriez trop heureux, ô la plus misérable des hommes! si votre douleur étoit plainte, & si les expressions que vous en faites vous auroient quelque compassion. Mais bien loin que

cela soit de la sorte, plus votre douleur est ex-nuée, plus elle trouve de gens qui insultent & qui la condamnent. C'est une chose plus douloureuse que la douleur même, & plus insupportable que la mort. Cette contradiction que l'on nous fait au milieu de nos maux, les aggrave de telle sorte, qu'on les rend qui les entièrement insupportables. C'est cependant ce que Dieu permet dans ces états, lorsqu'il veut beaucoup faire mourir l'âme & l'entraîner plus profondément: il fait que ceux qui devoient prendre le plus de part à nos maux, soient ceux qui y insultent, & qui nous tourmentent davantage. Ils prennent pour une *affluence de puanteurs* toutes les expressions naïves de ce que l'on sent; & pour une *injustification* une déclaration sincère de la vérité. Mais pour abaisser l'âme dans la plus crange désolation, il faut que tout se passe de la sorte, que personne ne lui compatisse, & que les plus intimes amis, & le directeur même, soient contre elle.

v. 3. *Entend-il que tous les hommes se taisent pour nous entendre seul? Et après vous être moqué des autres, n'y aura-t-il personne qui vous console?*

v. 4. *Car vous avez dit: Ma parole est nette, & je suis pur en votre présence.*

Ce seroit peu pour Job si l'on ne faisoit que renfermer la conduite & condamner en lui ce qui est apparemment condamnable. Mais de lui imposer des choses qu'il n'a jamais faites, c'est ce qui est très-difficile à souffrir; quoi! accuser un homme dont les douleurs sont si épouvantables qu'on ne les sauroit voir sans frémir, de se moquer des personnes saines! & lorsqu'il se plaint le plus fortement de ce qu'il sent l'ordure de sa pourriture,

lui repauche qu'il se croit être plus vert que ceux qui sont pleins de vie & de propriété !

- v. 5. *Qu'il seroit à souhaiter que Dieu pût lui lui-même avec vous, & qu'il ouvrît contre vous ses lèvres,*
 v. 6. *Pour vous découvrir les secrets de sa sagesse & la grandeur de sa loi, & pour vous faire comprendre qu'il exige beaucoup moins de vous, que vos péchés ne méritent !*

Les amis de Job, aussi-bien que ceux qui censurent les âmes intérieures & qui les accablent dans leurs maux, croient toujours se faire avec justice & avec l'autorité de Dieu, se persuadant que Dieu leur a fait connaître la vérité : *A la même volonté, dit ce faux ami, que Dieu vous parlât par de bonnes inspirations, & qu'il ouvrît vers vous ses lèvres pour vous faire connaître les vérités !* Ce seroit alors qu'il vous montreroit les secrets de sa sagesse. O conseil aveugle ! nul ne les connoît mieux que celui à qui ils sont communiqués d'une manière incessante : mais parce que vous ne comprenez point les discours de la sagesse, vous acculez ceux à qui ils sont révélés de ne les point comprendre. Vous croyez aussi qu'ils ne sont point dans la pratique de la loi, lorsqu'ils sont pourtant dans l'esprit le plus pur de la loi ; mais il faut bien que l'on en impute aux âmes intérieures, parce que l'on ne connoît rien de condamnable en elles que ce qu'on leur impute.

On veut encore, comme ce conseil, leur faire prendre l'état qu'elles souffrent pour l'état de la première purification du péché, & l'on veut qu'elles s'y comportent de même : ce qui néanmoins est impossible. Cependant, lorsque ces

âmes affligées, mais éclairées par leurs propres misères, veulent faire comprendre que cet état n'est pas la purification du péché, mais la purification de la vertu proprement dite, on prend cela pour des blasphèmes, des erreurs & des impiétés : elles ne peuvent pourtant dire autre chose que ce qu'elles ont expérimenté ; parce qu'étant mises en vérité, elles ne peuvent parler que des paroles de vérité.

- v. 7. *Trouvez-vous peut-être les traces de Dieu, & trouvez-vous parfaitement le Tout-puissant ?*

- v. 8. *Il est plus élevé que le ciel, que ferez-vous ? Il est plus profond que l'enfer, d'où le connaîtrez-vous ?*

Cette raillerie juvante que les amis de Job lui font est très-lure à supporter. On fait assez souvent de pareilles insultes aux âmes intérieures : on tâche de leur persuader qu'elles veulent connaître les traces d'un Dieu inconnu : on les accuse ordinairement d'avoir de grandes lumières, de vouloir approfondir ce qu'il y a de plus caché dans la Divinité, & de se vouloir élever par ces hautes lumières, qui, ce dit-on, ne sont que pures tromperies. Cependant c'est tout le contraire. Toute leur vie n'est que ténèbres, qu'ignorance, que pauvreté, que misères, quoiqu'il soit pourtant vrai, que c'est là le moyen de découvrir les traces de Dieu & les vestiges qu'il nous a laissés, qui sont des voies de mort, d'accomplissement, de renversement continuel.

On leur dit encore, qu'il est impossible dans cette vie d'arriver à l'union intime & étroite avec Dieu. J'en conviens si c'est par les propres efforts : autrement Dieu appelle certainement tous les

hommes à son même union, ne les ayant même créés que pour cela : & le moyen de *trouver parfaitement le Tout-puissant* est, que nous défaillions entièrement à toute propre puissance ; en alois, nous tombons infailliblement & nécessairement dans le seul pouvoir divin.

Il est plus haut que le ciel : il est vrai, c'est ce dont je suis très-persuadée, dit cette ame, & c'est pour cela que je ne prétends point aller à Dieu en m'élevant ; parce que plus je m'élèverois, plus je le trouverois *élevé* au-dessus de moi, sans pouvoir jamais l'atteindre : mais je ne présume aucune chose que de tomber dans le parfait néant ; & étant là, ce sera où infailliblement je le trouverai, tombant en lui ; puisqu'il remplit nécessairement le vide du néant ? *Il est plus profond que l'enfer,* & c'est dans cet état d'écuse, où je passe, que je serai plus en état de le connoître par l'expérience que je fais & de la profondeur de son immensité, & de la grandeur de son pouvoir.

v. 9. *La mesure est plus longue que la terre, & plus large que la mer ;*

v. 10. *S'il change toutes choses, ou qu'il les ait rassemblées toutes en une, qui pourra s'opposer à lui ?*

La mesure est plus longue que la terre, & plus large que la mer, & c'est pour cela que persuadée que je suis de ne pouvoir l'atteindre par aucun effort propre, dit cette ame, je les quitte tous, afin de me laisser anéantir, & que ne demeurant plus récrée & bornée par mes propres activités, je sois anéantie & rendue vaine & immense comme le néant, qui est la seule disposition à posséder le tout. Et comme *il est plus large que la mer,* j'ai connu que ce seroit une folie de vouloir l'enler-

mer en moi, ou dans mon simple raisonnement, ou dans toutes mes industries ; & connoissant que comme je ne puis contenir la mer, aussi ne puis-je le comprendre ; cela me porte à ne jeter dans cette mer infinie, pour y être abîmée & perdue : ne pouvant la contenir ni la comprendre, je veux qu'elle me compicane & me couenne : & c'est pour cela que comme un torrent impétueux je me précipite en elle. Un Philosophe voyant qu'il ne pouvoit comprendre le flux & reflux de la mer, sans s'arrêter à le considérer davantage, se pen dans la mer pour en être compris ; & moi, ayant travaillé quelque temps à regarder & à considérer le flux & reflux de Dieu dans ses dix-huit personnes, & voyant que je ne le pouvois comprendre, sans m'amuser plus long-temps à le considérer, je me suis perdue & abîmée en lui : & c'est où j'en ai plus appris en un moment, que je n'avois fait par mes regards & par mes soins toute ma vie.

Si c'est Dieu qui change toutes choses, & qui les rassemble en une, pourquoi ne nous laissons-nous pas rassembler dans son unité ? Et que ne nous y laissons-nous consumer, sans nous travailler d'inutiles soucis pour empêcher le plus grand de tous les biens ?

v. 12. *L'homme veut s'élever d'orgueil en soi-même, il se croit en liberté comme le petit de l'âne sauvage.*

v. 13. *Mais vous avez affermi votre tau, & vous avez étendu vos mains vers lui.*

C'est encore un des reproches que l'on fait aux personnes intérieures aussi bien qu'à Job, de les accuser, que par un orgueil ténébreux elles se veulent mettre en liberté. Il est vrai que Dieu lui-

même les met en liberté, comme il l'affure (a) *Si le Fils vous met en liberté, vous serez véritablement libres.* Ce n'est jamais la créature qui se met en liberté, mais c'est Dieu qui l'y met; & lorsqu'il l'y met, ce seroit plutôt un orgueil que de vouloir encore demeurer captive. On me lie de cordes, & on me jette dans le feu; le feu brûle mes liens sans m'endommager, ne dois-je pas me servir de la liberté qu'il me donne, & ne seroit-ce pas plutôt un orgueil que de vouloir demeurer captive lorsque l'on m'affranchit, croyant que je pourrai mieux m'affranchir par moi-même, ne voulant pas en être redevable à personne?

Vous avez affirmé votre cœur, continue le faux ami, dans cette liberté, y demeurant en assurance, attendant seulement vos mains vers Dieu par quelques actions.

v. 14. *Si vous haïssiez l'iniquité de vos œuvres, & que l'impie ne demeurât point dans votre maison,*

v. 15. *Alors nous pourrions lever votre tête comme d'autrui sans tache; vous seriez affermi, & ne craindriez point;*

v. 16. *Vous metriez votre misère en oubli, & nous n'en aurons non plus de mémoire que des eaux qui se sont écoulées.*

N'est-ce pas une chose pitoyable, d'accuser d'orgueil une personne qui s'abandonne à son Dieu, qui désespérant entièrement de sa propre force, attend de la bonté & du pouvoir d'un si déshonneur: & lui dire cependant, que s'il étoit lui-même son vainqueur, il pourroit ôter le visage d'orgueil? N'est-ce pas un bien plus grand orgueil, lorsqu'il

(a) Jean 8. v. 36.

qu'on croit de le pouvoir plutôt faire par soi-même, que non pas de le laisser faire à Dieu, & qu'on s'imagine que l'on puisse ainsi *trouver la loi* sans contadiction, & avec une assurance secrète d'avoir été son péché? L'avons que je n'entends pas cette vertu ni la nature de cette humilité, qui en nous rendant plus puissants que Dieu, nous porte à nous élever sans crainte, & à démontrer fermement dans cette élévation. Si (a) *de plus juste taisez-vous*, en quel état est-ce que l'on ne craint pas? Le vrai moyen de ne point craindre n'est pas de s'élever & de s'affirmer par soi-même de sa justice; mais de se délaisser tellement à Dieu, qu'il soit lui-même notre justice. Alors nous ne sommes craindre de la perdre. Le moyen de ne pas craindre de tomber, est d'être si bas & si anéanti, que nous ne puissions plus tomber: car si je suis encore juste de ma propre justice, je tomberais sept fois par jour, & je pourrais tomber infiniment davantage; mais si je ne suis plus juste de ma propre justice, & que je sois juste de la justice de Dieu, je ne pourrai plus être injuste qu'en me tirant de là: si je ne subsiste plus en aucune chose, & que je sois dans le plus bas état où je puisse être, je ne pourrai plus tomber.

Pour ce que vous me dites, que je mettrai ma misère en oubli, c'est ce que je ne veux ni ne puis jamais faire par moi-même: je ne puis jamais oublier ma misère tant que je serai misérable. Je ne cesserai point d'être misérable tant que je ne cesserai point d'être pécheur, ni de pouvoir tomber tant que j'aurai la moindre vie & la moindre subsistance en moi. Quelque saint que je paraisse, il faut toujours que je tombe, & que je sois misérable. Je ne puis donc empêcher ma

(a) Prov. 24. v. 16.

misee qu'en n'étant plus, en perdant tout être propre d'Adam autant que cela se peut, & moralement, & en devenant, comme a dit S. Paul, une (a) nouvelle créature : ce qui ne se peut faire que par l'annéantissement. Ainsi je ne puis oublier ma misère que je ne sois anéanti, & que, pour me servir de voûte comparaisun, *sa roue*, c'est-à-dire ce qui me faisoit subsister en moi-même, soient passées outre, & se soient perdues de telle sorte dans la mer, qu'y étant abîmées on ne les apperçoive plus : car tant que cela ne sera pas, je serai toujours malheureux & coupable.

V. 17. *Lorsque votre vie semblera être à son couchant, vous paraitrez comme le soleil dans l'éclat de son midi ; Et lorsque vous vous croirez perdu, vous vous leverez comme l'étoile du matin ;*

V. 18. *L'espérance qui vous sera proposée, vous remplira de confiance ; Et d'avant d'avoir le sépulcre, vous repasserez en une assurance entière.*

Il est certain que lorsqu'une ame sur la fin de son jour *Et de sa vie* propre vient à se reprendre pour se conduire elle-même, puisqu'elle soit presque à la fin de sa vie & proche de la mort, elle reprend vie par le soin qu'elle prend d'elle-même : & c'est ce qui trompe la plupart des personnes, & qui leur fait croire qu'elles ont bien mieux fait de se reprendre ; parce qu'elles rentrent dans la lumière. Mais si tout le bonheur d'une ame consiste à mourir entièrement à soi-même afin que Dieu seul vive, il est certain que cette vie qu'elle reprend lui est un dommage inconcevable, bien loin de lui être un avantage. C'est comme si une personne avoit été condamnée à la mort & qu'étant au gibet déjà à demi suf-

(a) v. Lucin, 5, v. 17.

foquée, on veut lui rendre la respiration, pour ensuite la suffoquer de nouveau. De cette manière, en lui donnant de quoi soutenir la vie, on lui ôvie bien les yeux à demi morts, & on la remet encore dans la lumière ; mais tout cela ne faisant qu'allonger son supplice, n'est-ce pas une cruauté plutôt qu'une miséricorde ? Nous sommes cruels à nous-mêmes, lorsque nous en avons pitié en cet état. Il vaut bien mieux laisser acheter la mort, que de reprendre ainsi la vie & la lumière. Mais qui est-ce qui a ce courage, sur tout lorsque l'on conseille le contraire ? C'est une chose horrible, qu'une ame de cet état, presque consummée par son annéantissement, se rencontre avec des personnes lumineuses, les écoute là-dessus, & suive leurs conseils. A la vérité elle se trouve en un peu de repos comme une étoile ; mais ce n'est qu'une étoile du matin, qui ne se lève que pour s'obscurcir : au lieu que si elle s'étoit laissée détruire, d'étoile particulière qu'elle étoit, elle seroit elle-même devenue Soleil, n'ayant plus d'autre lumière que celle du Soleil.

Pour dire alors, continue Sophar, *confiance par l'espérance nouvelle qui vous sera proposée*. Quelle est cette espérance ? C'est qu'au lieu que vous espérez en Dieu seul, vous espérerez en votre petite lumière, qui vous éclairera & vous conduira ; & au lieu de ce tombeau de pourriture, vous serez enseveli dans un doux recueillement où vous dormirez en assurance parfaite, sans crainte ni doute, vous voyant dans la pleine assurance de vous-même, & non dans la perte en Dieu. O aveuglement étrange !

V. 19. *Vous serez en repos sans que personne vous trou-*

ble, & plusieurs vous prieront de les regarder favorablement.

Il suppose encore à cet affligé un autre repos, qui est, qu'il ne trouvera plus personne qui le combatte ni qui l'attaque : que bien loin d'être condamné, tout le monde le louera & lui applaudira ; qu'il sera en une estime si universelle, que chacun aura recours à lui ; qu'ils l'aient en vénération. Mais une ame prévenue d'horreur & de haine contre elle-même ne saurait entendre cela sans souffrir encore davantage, & sans penser qu'elle aimait mieux jeter en le haut à Dieu, que de se sauver par ses propres efforts.

CHAPITRE XII.

v. 1. Job reprenant la parole, dit :

v. 2. N'y a-t-il donc que vous qui soyez hommes, & la sagesse mourra-t-elle avec vous ?

v. 3. J'ai un cœur aussi bien que vous, & je ne suis pas moindre que vous ; car qui est celui qui ignore ce que vous savez ?

v. 4. Celui qui devient comme moi l'objet des railleries de son ami, invoquera Dieu, & Dieu l'exaucera ; car on se moque de la simplicité du juste.

RIEN n'afflige plus une ame intérieure que de voir que l'on ôte à Dieu, pour attribuer à la force de la créature. Cela lui est plus sensible que toutes les douleurs : c'est pourquoi Job perdant le parti de Dieu & de ceux qui se contentent en lui, répond de la sorte : Quoi, dit-il, n'avez-vous senti entre les hommes à qui Dieu se puisse manifester, & la sagesse mourra-t-elle avec vous ? S'il

n'y a que vous de sages, il faut que cela soit ; & si Dieu n'a pas d'autres moyens de se communiquer à nous que ceux que vous savez, il n'est donc pas Dieu. N'est-ce pas un cœur comme vous, afin que Dieu me puisse instruire ? Je ne suis pas moultre que vous ; parce que vous, mais que nous sommes, nous ne sommes par nous-mêmes que néant & pérille ; & qui est-ce qui ne soit pas ce que vous savez, puisque ce sont les choses les plus communes ? Mais celui qui comme moi est moqué de son ami & de celui de qui il devoit avoir le plus de secours, par cet abandon de ses amis, se trouve plus engagé à se tourner à Dieu ; & les outrages que vous me faites ne servent qu'à m'unir plus fortement à lui. Et dans l'abandon où je suis, lorsqu'il m'interrogera Dieu, il m'exaucera ; il en sera autant à toutes les ames qui sont traitées de la sorte : car la simplicité du juste & la confiance qu'il a en son Dieu, est moquée de ceux qui ne s'appuyent que sur eux-mêmes.

v. 5. C'est une lanque que les riches regardent avec mépris, mais qui est préparée pour le jour du dond.

Quoique l'on rie & que l'on se moque des ames simples, c'est cependant une lanque préparée pour éclairer un jour par sa lumière ; mais préparée par Dieu même : néanmoins les personnes riches en science, en dons & lumières, méprisent cette lanque ; mais malgré leurs mépris Jésus-Christ la prépare & se la réserve pour en disposer selon ses volontés & dans le tems qu'il a ordonné.

v. 6. Les maïsons des voleurs publics sont dans l'abandon, & ils s'élèvent audacieusement contre Dieu, quoi qu'il soit lui qui leur a mis entre les mains tous ce qu'ils possèdent.

Job entend par la *douceur des vents* l'ame des personnes qui s'approprient mille choses qui sont à Dieu. Elle abonde en biens qui sont volés ; car l'appropriation est un larcin manifeste. Après que Dieu a comblé cette ame de biens, lui *donne* mille grâces, elle se les *attribue* avec hardiesse. & elle attire de cette sorte la colère de Dieu au lieu d'attirer sa miséricorde.

v. 7. *Interroge les animaux ; & ils vous enseigneront.*

v. 8. *Parlez à la terre ; & elle vous répondra ; & les poissons de la mer vous instruiront :*

v. 9. *Car qui est celui qui ignore que c'est la puissance de Dieu qui a fait ces choses :*

v. 10. *Lui qui tient en sa main l'onde de tout ce qui a vie, & tous les esprits qui animent la chair des hommes ?*

Les bêtes les plus bêtes, si vous les interrogez, vous enseigneront, avec tout ce qui est subtil, que c'est Dieu qui a fait toutes choses : ce que personne n'ignore. Et puisqu'il a fait toutes les choses naturelles & matérielles, qu'il les conduit avec tant de soin quoiqu'elles doivent périr, ne devons-nous pas croire qu'il aura encore une providence plus particulière sur notre ame, qui est immortelle, & qu'il a créée pour joindre de lui ? Il la tient en sa main pour la conduire : que ne nous abandonnons-nous donc à lui ? Car si c'est lui qui tient notre ame & notre esprit entre ses mains, tout ce que nous pourrions faire ne servirait de rien, il est le maître absolu ; de quoi ferez-vous résistante si ce n'est pour allonger votre peine.

Je puis dire que notre liberté nous est funeste, lorsque nous ne nous en servons pas pour nous donner à Dieu & nous laisser à ses loins. Les

cho-

choles matérielles ont cet avantage, qu'elles sont conduites sans résistance ; au lieu que les hommes résistent, & qu'ils se servent de leur liberté pour s'opposer à Dieu. O que ceux qui ne se servent de leur liberté que pour la donner à Dieu sont heureux ! Ils rendent volontaire ce qui seroit nécessaire : & moins ils possèdent, plus ils sont possédés de Dieu.

v. 13. *La sagesse & la force est chez lui, & lui-même o le conseil & l'intelligence.*

v. 14. *S'il veut détruire, il n'y a personne qui résiste : s'il enferme l'homme, il n'y a personne qui lui puisse nuire.*

La sagesse pour nous bien conduire & gouverner est en sa main ; & aussi la force & la puissance pour le faire avec une autorité absolue. Que craignons-nous donc, ou pourrions-hésiter-nous ? Que ne nous délassions-nous à lui sans réserve ? Appréhendons-nous qu'il ne le puisse ? Il a le pouvoir d'un Dieu. On, qu'il ne le fasse pas comme il lui plaît ? Il est la sagesse même. Craignons-nous qu'il ne counoisse pas comme il doit nous conduire ni ce qui se passe en nous ? Il a le conseil & l'intelligence.

S'il veut détruire, il n'y a personne qui puisse résister. De quoi donc nous défendons-nous ? Craignons-nous pouvoir nous garder ou nous défendre contre lui ? Bâtissons tant que nous voudrions ; il renversera tellement l'édifice, qu'il ne restera pierre sur pierre qui ne soit démontée. Mais aussi il enferme l'homme en lui-même, & qu'il l'y tienne comme dans une citadelle, il n'y a personne qui puisse ouvrir ce lieu, & l'en tirer. O heureux esclavage qui rend un esclave Roi ! vous êtes plus à souhaiter que toutes les libertés apparentes, qui sont de véritables esclavages.

Tome I. H. V. Test.

K

v. 15. *S'il retient les eaux, toutes choses sèchent : mais s'il les envoie, elles inondent la terre.*

S'il retient les eaux de sa grace, toutes choses deviennent sèches & arides, périssent & tombent : mais s'il les envoie avec abondance, elles ruissellent & changeront la terre, la détruisant comme un fondaineux, ou bien peu à peu, selon ses décrets : cette terre, est ce qu'il y a en nous d'animal & de charnel.

v. 16. *La force & la sagesse résident en lui : il conçoit & celui qui trompe, & celui qui est trompé :*

v. 17. *Il fait tomber ceux qui confiaient les autres, dans la folie, & leur fin est malheureuse.*

v. 19. *Il fait que les Prêtres sont sans gloire, & trompe les plus grands malins.*

v. 20. *Il fait changer de langage à ceux qui aiment la vérité, & il retire la science des vieillards.*

Il fait que ceux qui s'appuyent sur leur jugement, & de qui tout le monde prend conseil, soient comme dans la fumée : & il met les prêtres, c'est-à-dire, ceux qui sont destinés pour le sacrifice, dans l'opprobre & l'ignominie, leur envoyant mille confusions. Il trompe les plus grands malins, ceux qui s'appuyent sur leur science, & qui sont considérés & écoutés de tout le monde comme des oracles. Il leur cache la science de la vérité & les secrets de l'avenir, pour les décevoir aux prophètes : (a) Je vous rendi grâce, mon Père, dit Jésus-Christ, de ce que vous avez caché vos secrets aux grands & aux sages, & les avez révélés aux petits.

Dieu change les paroles de ceux qui aiment la vérité, lorsque s'attachant trop à ce que les anciens ont

(a) Matth. 13. v. 35.

écrit, ils bornent le pouvoir divin, tout de même que si Dieu étoit limité. Comme il change les choses selon les besoins, sans être contraire à lui-même, aussi peut-il faire tous les jours des choses qui n'auront jamais été connues de personne ; & ce qui s'est pratiqué en un temps, n'exclut pas une autre chose qui se doit pratiquer en un autre temps.

v. 22. *Il tire les choses profondes des ténèbres, & fait venir en lumière l'ombre de la mort.*

Parce qu'il découvre des choses profondes, qu'il n'avoit point découvertes, & qui étoient comme dans d'épaisses ténèbres. Il fait venir en lumière l'ombre de la mort, donnant connoissance de l'état de mort & de renoncement, qui étoit inconnu jusqu'à lui à cette ame. Lorsque l'on a passé cet état, ce qui étoit ténèbres est rendu lumière, & ce qui est caché & qui est comme enseveli de cet état, sera manifesté.

Pour le général, il semble qu'à présent on ne fasse cas que de la vie & de la lumière, c'est-à-dire, de tous les exercices vivans & éclatans ; mais le temps viendra, & il est déjà venu, que l'état de mort & d'auéanissement, d'obscurité & de foi, qui étoit comme enseveli, sera remis en lumière. Cet état enseigné par Jésus-Christ, confirmé par S. Paul, pratiqué par tant de Saints de l'ancien & du nouveau Testament, est présentement comme inconnu, on en a même de l'horreur comme l'on en a d'un corps mort : mais après ces ténis si durs à souffrir, il sera mis en un jour plein d'éclat.

v. 23. *Il multiplie les nations, & les peuples ensuite, & les établit après leur ruine.*

Combien de nations florissantes ont été démantées & ruinées ? Cette conduite générale est aussi rendue particulière : Dieu multiplie les grâces & les saviors dans une ame, la consolant par mille biens qu'il lui départit ; mais après les avoir multipliés de la sorte, il les détruit, afin que toute la gloire lui en demeure, & que tout le monde connoisse que c'est lui qui fait ces choses : néanmoins il ne les détruit que pour les rétablir avec plus d'avantage & dans leur intégrité.

CHAPITRE XIII.

v. 13. *Demeurez un peu dans le silence, afin que je dise tout ce que mon esprit me suggérera.*

v. 14. *Pourquoi déshiré-je ma chair avec mes dents, & porté-je mon ame dans mes mains.*

UNE ame dans cet état terrible, qui commence à perdre toute possession de soi, ne sauroit plus retenir ses paroles, il faut qu'elle aye tout ce que son esprit lui fournit, comme un lion qui ne peut arrêter le cours du lion. Pourquoi, dit Job, déshiré-je ma chair avec mes dents ? L'ame se plaint d'un état qui est le plus pénible de toute la vie mystique : c'est qu'elle croit se faire elle-même tout le mal qu'elle souffre. Elle le connoît & le voit fort bien, Dieu permet encore certaines imprudences qui lui causent bien des croix ; elle en est comme assaillie & les dévore par le penitisme qu'elle a à sa propre destruction : de sorte que les peines que ses imprudences lui causent, lui sont un soulagement. Elle voit & connoît ainsi qu'elle est elle-même cause

de tous les maux ; elle croit même que cela est volontaire, & qu'elle les va chercher ; & Dieu l'enlève contre elle-même, la portant à se détruire de tout son pouvoir avec une espèce de haine d'abandon qui ne pourroit être comparée que de ceux qui s'éprennent. Oui, dit-elle, mon Dieu, baissez, écoutez-moi ; inventez de nouvelles supplices si vous voulez : tout me sera donné ; & j'ose dire que les plus affreux contents me feront des plaisirs : contentez-vous donc, & me contentez en même temps.

Et pourquoi, dit-elle encore, porté-je mon ame entre mes mains, comme pour la précipiter avec l'incertitude ? On est si aveuglé, & si égaré de son mal, que l'on croit porter son ame en ses mains, sans l'abandon avec lequel on la délaisse à Dieu est grand. C'est bien alors que l'on pratique le conseil de l'Evangile, de (a) perdre son ame pour la sauver. Il paroît même qu'on la précipite volontairement ; qu'on est assailli de la perdre comme pour seconder les desseins de Dieu. Dehors dit, (b) que les enfans d'Israël s'attachent volontairement au péché : ceci s'entend d'un abandon volontaire entre les mains de Dieu ; abandon qui fait qu'en étant dans les intérêts de Dieu contre les nôtres propres, non seulement on se laisse détruire, mais on est même ravi qu'il détruise ; & quand il frappe, on donne, pour ainsi parler, le coup avec lui, entrant dans la complaisance de se voir détruit de la sorte. Il y a bien de la différence entre recevoir les coups en paraisance, & se plaindre dans le plaisir que Dieu prend à nous les donner.

v. 15. *Quand Dieu me tuera, j'espérerai en lui,*

(a) Math. 16. v. 25. (b) Juges 5. v. 9.

Et je ne laisserai pas de reprendre mes voies en sa présence.

v. 16. *Et il fera lui-même mon Sauveur.*

L'ame ainsi résolue de se perdre pour son Dieu, le suit avec d'autant plus de courage que sa confiance est plus forte: plus elle se perd, plus sa foi & son espoir redoublent; & plus son espoir augmente, plus sa perte devient assurée: de sorte que pressée d'un côté de son abandon & de la foi, & de l'autre de l'assurance de sa perte totale, elle s'écrie dans son transport: *Quand il me ruerait, j'espérerais toujours en lui.* Oui, je crois qu'une telle ame espérerait en enfer si elle y étoit; & plus son désespoir pour elle-même est absolu, plus l'espérance qu'elle a en Dieu est forte. C'est pourquoi elle ajoute, pourquoi je vois ma perte inévitable, & que je requerre & condamne en sa présence tout ce qui me regarde; *lui-même cependant sera mon Sauveur.* Lorsque je serai le plus perdu, c'est alors que je serai le mieux sauvé. Cette espérance est réveillée par la contradiction. Le propre état de l'ame est de ne rien espérer, parce qu'elle ne désire ni n'attend rien pour elle-même, vivante dans un oubli total; mais dans la contradiction, la fidélité de Dieu & l'amour de confiance sont si fort réveillés, que l'on est comme contraint de le témoigner, Dieu le faisant de la sorte ou pour donner à connoître l'état de ces personnes, ou pour le bien de ceux auxquels elles parlent.

v. 19. *Que celui qui veut être jugé avec moi, vienne: Pourquoi faut-il que je consume en me taisant?*

Job demande que tous ceux qui s'appuyent sur leur propre justice viennent pour être jugés avec lui.

parce qu'il est assuré que n'ayant plus de subsistance en aucun bien, il n'en a plus aussi en aucun mal, en sorte que depuis qu'il est dépouillé de toute propre justice & de tous biens propres, il se trouve aussi dépouillé de tout mal: de manière qu'il ne sauroit craindre le jugement de Dieu, qui ne juge que ce qui est à nous, & non ce qui est sien, disant: *(v.) Je jugerai vos justices.*

Pourquoi, ajoute Job, *suis-je condamné dans mon silence? Je me tais, & je ne laisse pas d'être dévot peu-à-peu!*

v. 20. *Je vous demande, Seigneur, seulement deux choses, Et je ne me taiserai point de votre face.*

v. 21. *Eloignes la pesanteur de votre main de dessus moi, Et que votre fureur sur moi ne s'apaise point.*

v. 22. *Appellez-moi, Et je vous répondrai; ou du moins que je parle, Et que vous me répondiez.*

Cette ame ainsi désapprouvée dans l'excès de son mal parle avec une sainte hardiesse: *Je vous demande seulement,* dit-elle, *de me délivrer de deux choses, qui sont tout mon tourment: C'est de l'oppression de votre main sur moi, en sorte que je ne sois plus converti de ma honte; & d'une certaine terreur que je souffre, & qui est une des parties de ma peine, & la plus terrible qui m'afflige souvent: ôtez, dis-je, cela, & je ne penserai plus à me cacher de vous, puisque n'étant rien, je ne puis subsister en rien, & aussi je ne puis rien craindre. Les autres paroles de Job sont dites avec l'assurance d'une ame qui ne voulant plus rien, ne sauroit plus rien appréhender: Appellez-moi à vous, Et je vous répondrai: car n'ayant plus d'autre volonté que la vôtre, je veux tout ce que vous ferez. Appelez-moi par votre justice* (a) Pl. 74. v. 3.

pour me punir, ou par votre miséricorde pour me pardonner, tout m'est indifférent & égal; & j'aime autant votre justice que votre miséricorde: faites donc en moi & de moi selon votre volonté, en bien permettez-moi de vous parler, & de vous dire qu'ayant tout perdu, & ne subsistant en chose quelconque, je ne me trouve pas plus dans le péché pour le commettre, que dans la grâce que je n'aperçois plus en moi: le néant est incapable de crime; c'est pourquoi je vous demande,

v. 23. Combien ai-je commis d'iniquités & de péchés? Faites-moi voir mes crimes & mes offenses.

L'âme de cet état désire de savoir en quoi elle peut pécher. Ne trouvant en elle, comme j'ai dit, nulle subsistance, elle se trouve aussi tellement éloignée de tout pouvoir, qu'elle ne voit pas qu'elle puisse même faire beaucoup de mal: non que ce soit par orgueil, ou qu'elle voie en elle quelque justice; mais c'est que ne se trouvant subsistante en rien, elle se trouve au-dessus de tout bien & de tout mal, le men étant incapable de l'un & de l'autre. Et comme elle se trouve en cet état, elle prie Dieu de lui faire voir la nature des fautes que l'on y peut commettre; & en quoi l'on peut faillir & lui déplaire. C'est une curiosité innocente, qui cependant pourroit être impudique si elle nous regardoit nous-mêmes: mais Job ne l'avoit que pour s'instruire & en donner connoissance aux autres: c'est pour-quoi la suite ne fut pas de conséquence.

v. 24. Pourquoi me cachez-vous votre visage, & pourquoi me regardez-vous comme votre ennemi?

v. 25. Vous montrez votre puissance contre une femme que le vent emporte, & vous poursuivez une paille sèche!

Pourquoi, puisque je suis plus misérable que criminel, ne me restant que la partie animale, propre à souffrir, & nulle volonté ni subsistance pour le péché, pourquoi, dis-je, uidez-vous de cette rigueur envers moi, que de me cacher votre visage, & pourquoi me regardez-vous comme votre ennemi? Quelle opposition le néant peut-il avoir avec vous? Hélas! je sens que je ne subsiste plus, & je ne laisse pas de sentir en même tems que vous me traitez comme votre ennemi, & que j'éprouve par faiblesse, involontairement & malgré moi, les mêmes choses que les autres font par malice! Si vous permettez que malgré moi je fasse quelque chose qui vous déplaît, n'est-ce pas me traiter comme votre ennemi?

Pour bien comprendre ce que veut dire Job, il faut savoir l'état où il étoit. Il étoit dans l'état purement divin en ce qui étoit de Dieu, & dans le pur naturel en ce qui étoit de l'homme. Il y a eu nous deux parties également innocentes, quoique non pas également saintes: il y a tout ce qui est surnaturel & divin, & ce en quoi l'image de Dieu a été formée; il y a aussi tout ce qui est purement animal & sensible. Le péché a fait contre son vœu dans ce qu'il y a de nous de spirituel & de divin, Adam ayant fait glisser sa propriété en toutes choses, à cause de l'union qu'il y a entre la partie supérieure & spirituelle & l'inférieure & animale. Le péché est entré par la partie animale. A cause de l'union & de la correspondance des deux parties, la supérieure se sentit sollicitée au péché par l'animale: mais il lui étoit libre de n'y point consentir; parce que la partie supérieure étoit dans son bien propre, différent de l'inférieure, n'étant point encore mêlée, comme elle l'a été depuis, ni encore

confondue l'une avec l'autre. C'est en cela qu'Adam fut tout criminel; parce qu'il pécha avec plus de volonté, & plus de discernement que nulle autre créature humaine.

Pour nous faire voir que le péché entra par l'animal, Dieu permit que ce fût la femme, figurant la partie inférieure, qui le sollicita au péché.

Cela supposé, je dis que le péché se glissa dans la partie inférieure par le sifflement du serpent infernal, comme la justice originelle avoit été coulée dans la supérieure par le souffle de Dieu. Dieu souffle dans l'homme après sa formation, & lui inspire la justice; & lorsqu'il fit la femme, il lui prit de l'homme, & ne lui inspira point un nouvel esprit; mais elle reçut de l'esprit de l'homme la justice divine qu'il avoit dans son origine: de sorte que la partie supérieure répandit la justice de Dieu sur l'inférieure. Mais pour le péché, ce fut tout le contraire. Le serpent le souffle dans la partie inférieure.

Cependant, quoiqu'il y eut un écoulement continuel de la supérieure sur l'inférieure, il y avoit néanmoins une barrière qui empêchoit ce qui étoit dans l'inférieure de remonter en haut; & il fallut que la supérieure ouvrit volontairement cette porte pour laisser monter jusqu'à elle le venin de la corruption.

Sans cela Adam auroit toujours été innocent, & il auroit même communiqué son innocence à sa partie inférieure, qui ne pouvoit la perdre sans lui: car si Adam n'eût point péché, & qu'Eve seule eût mangé du fruit, l'innocence originelle n'auroit point été perdue pour cela, ne pouvant se perdre que par Adam, dans la volonté duquel étoit représentée la volonté de ses talans,

& ainsi Eve seroit restée innocente, quoique matériellement transgressante, n'étant pas une partie capable du péché de désobéissance, qui suppose une connaissance pleine & entière, & une volonté absolue.

Je dis donc, que si Adam n'eût point ouvert volontairement cette porte, il n'auroit point été infecté du venin. Et ceci se trouve encore dans la constitution de nos corps, où le chef influe sur tous les membres, & ne reçoit nulle influence d'eux: il ne peut rien recevoir que quelques vapeurs qui viennent du désordre des parties inférieures; mais s'il étoit entièrement bien ordonné, & qu'il n'eût aucun défaut, il n'en seroit point endommagé.

Venons maintenant à l'état dont parle Job. Le mélange qui se fit des deux parties par le consentement d'Adam, unissoit tellement la partie inférieure à la supérieure, qu'il rendoit celle-ci sujette à l'autre, & que renversant l'ordre que Dieu avoit établi, il faisoit recevoir à Adam la vapeur du péché par la partie inférieure, comme auparavant il lui versoit la justice. Ce désordre est la cause de tous les maux, auxquels Dieu voulant remédier, & restituer l'homme dans son innocence, il ôte peu-à-peu cette malignité & ce désordre.

Pour le faire, il sépare entièrement la partie supérieure de l'inférieure; puis il ferme cette porte qu'Adam avoit ouverte: & de là vient que pour un tems, le chef cesse entièrement d'influer sur le corps, & que non seulement il ne se répand plus rien de la partie supérieure sur l'inférieure; mais aussi qu'il ne monte plus de vapeurs de l'inférieure à la supérieure.

Et c'est alors que la partie supérieure demeure

dans la pureté de sa création; mais l'inférieure se trouve, en apparence, dans toute la malice & sans nul secours d'aucun bien. Elle est même alors, ce semble, plus maligne qu'elle n'étoit lorsque la supérieure lui correspondoit encore: car, bien qu'elle lui envoyât de sa maligne vapeur, elle en recevoit cependant quelque douce influence; mais ici, elle est toute seule abandonnée avec toute sa malice, & souffre des tourmens inexplicables.

Cependant quoiqu'elle se croie plus maligne que le Diable, elle ne fait où trouver du péché; à cause que la volonté ne lui correspond plus, étant comme suspendue, arrêtée & retenue de toutes ses influences. Cela est très-bien représenté par la division (a) des eaux du Jourdain, où les eaux supérieures restent suspendues comme une muraille d'air, que les eaux inférieures s'écoulent. Il n'en fut pas de même de la division de la mer rouge, les eaux de la basse partie ne s'écoulaient pas; elles furent seulement un peu (b) séparées, puis elles se rejoignirent ensemble pour submerger le péché: & voilà la différence des deux sortes de purifications, dans l'une desquelles, qui est celle-ci, toute la partie supérieure étant séparée de l'inférieure, sans avoir plus de communication avec elle, l'inférieure demeure dans sa malignité pure, ce lui semble, que le Diable même. Mais cette malignité s'écoulera peu-à-peu, comme ces eaux basses du Jourdain.

La voilà l'état où étoit Job lorsqu'il parloit. Il se voyoit d'un côté comme sans coulpe, n'ayant plus rien de substantiel dans la partie supérieure, qui seule peut faire le péché, & se trouvant ce-

(a) Jofué 3. v. 16. (b) Exod. 14. v. 22.

pendant (d'autre côté) dans un état tout naturel, plongé dans l'expérience d'une nature corrompue & sans nul mélange du moi-même bien, alors il est, ce lui semble, comme *ennemi* de Dieu, & se croit plus malin que tous les démons. Et c'est ce dont il se plaint, en disant: si je ne subsiste plus, étant divisé de moi-même, pourquoi me regardez-vous comme votre ennemi? Et pourquoi fais-je encore si misérable? car je me vois plongé dans la pure malice, sans aucun mélange de bien; & cependant je ne puis voir de péché; puisque je ne trouve rien en moi de capable de le faire ni de le vouloir, la partie supérieure étant d'autant plus divine, que l'inférieure me paroît plus diabologique.

Lorsque la partie inférieure (a) est dans sa malignité, elle se sent beaucoup; car Dieu la met dans le pressoir & en fait sortir toute la malice. Elle est alors bien étonnée de se voir si sale & si vilaine, n'ayant jamais compris qu'elle eût en elle toute cette malice: une éponge paroit nene par dehors, & l'on n'en voit l'ordure que lorsqu'on la presse très-fortement: il en est de même de la nature corrompue: on ne connoît sa malice que lorsqu'on l'exprime fortement; & alors ce sont des tourmens inouïssables: on croit que ce sont de nouvelles impiétés qui surviennent; ce qui n'est point pourtant; ce sont les anciennes mêmes qui y étoient déjà, mais seulement cachées.

Ces personnes d'honi: Mais je me sens tenté de dérèglement que je n'avois jamais éprouvés. Il est vrai; c'est qu'ils étoient cachés dans la malignité de la nature, & vous ne la connoissez pas.

(a) C'est ce que *Sr. Cathérine de Gènes* appelle *partie propre*. En sa vie, Chap. XVI & XL, ou XXXVIII, de l'Edit. de Holl.

Dieu vient maintenant presser, pour ainsi dire, la nature, afin d'en faire sortir la malignité, & il pousse au dehors l'ordure qu'elle avoit au dedans : alors l'ame est bien étonnée ; car quoique toute correspondance lui soit ôtée avec la partie inférieure, les yeux pourtant ne lui sont pas ôtés ; de sorte qu'elle en voit toute la laideur, comme l'inférieure en sent toute la pauvreté. Mais cette vue ne la trouble jamais lorsque la séparation est faite, à moins que par une inutilité notable elle ne voulût se mêler de ce qui se fait : ce qui est très-difficile en cet état : c'est pourquoi, plus l'inférieure est dans la misère, plus la supérieure est paisible & divine.

Dieu exprime peu à peu toute l'ordure qui pénètre jusques dans la substance ; & il l'exprime de telle sorte qu'il n'en reste plus du tout, comme lorsqu'à force de presser une éponge on lui ôte si entièrement toute son ordure, qu'on pourroit bien coudre la presser toujours sans qu'il en sortît plus aucune saleté : c'est ainsi que lorsqu'il n'y a plus de malignité fondrière, les tentations, les afflictions les plus fortes, peuvent bien presser notre ame, mais qu'il n'en sort plus rien du tout ; & c'est alors que cette nature qui avoit été mise dans la pure malignité, est remise dans son pur naturel.

Tout ce qui étoit de la corruption d'Adam pécheur étant entièrement sorti d'elle, il ne reste plus qu'Adam innocent, soit pour le divin, soit pour le naturel. La partie supérieure est mise dans le pur divin, & l'inférieure dans le pur naturel ; l'une & l'autre dans une innocence entière. Il y a peu d'âmes en qui Dieu fasse cette purification si profonde, se contentant pour la plupart des autres de presser un peu l'éponge,

parce qu'elles n'ont pas la force de porter une opération si forte, qui cependant lorsque l'éponge a été bien pressée à fond, se fait sans nulle douleur ; car on ne trouve alors chez lui plus rien de coupable : & bien qu'il paroisse encore quelque ordure au dehors, ce ne sont que des choses purement naturelles, & non malignes, qui ne font nulle peine : c'est comme s'il tombait sur une éponge quelque peu de poussière, qui s'en va en la secouant simplement ; mais pour des propriétés malignes, il n'y en reste point. Ces impuretés extérieures dont il est parlé sont des restes de vivacité, quelques légères promptitudes, qui ne sont que superficielles & ne durent qu'un moment.

Il y a bien des personnes qui prennent la première division des eaux de la mer rouge pour cette dernière division & purification fondrière ; mais elles se trompent beaucoup. Elles ont seulement pu éprouver la première division dont j'ai parlé, & après laquelle les eaux divisées se remèlent, ensevelissent tous les péchés ; ce qui représente très-bien la pénitence qui purifie les premières taches seulement, ensevelissant néanmoins leur malignité dans ses eaux, où cette malignité, qui n'est autre que le *serpent peccati*, la corruption du corps & la propriété de l'esprit, demeure cachée, mais non anéantie. Telle est la différence des âmes que Dieu sanctifie sans les faire sortir d'elles-mêmes d'avec les autres, & j'estime que ceci est clair.

Or après que la partie supérieure est dans le divin, & l'inférieure dans le naturel, Dieu prend ou retire à soi en cet état toutes les âmes qu'il rend saintes pour leur particulier, & encore de celles-là y en a-t-il très-peu, étant bien plus rares

que l'on ne peut le croire ; mais pour celles qu'il destine à sa gloire d'une manière singulière, qu'il choisit pour aider aux autres, & pour lesquelles par une grâce spéciale il a quelque dessein singulier, il laisse écouler tout ce qui étoit suspendu dans la partie supérieure sur la partie inférieure, où maintenant il n'y a plus rien d'Adam, tout en ayant été évacué. Lorsque les eaux basses du Jourdain furent évacuées, il ne resta plus que le lit du fleuve tout sec & tout pur ; (*) de même ici, tout ce qui est d'Adam pécheur étant évacué, il ne reste plus que le pur naturel, & le lit d'Adam innocent, propre à laisser écouler les eaux divines sans nul mélange. Alors la partie inférieure reçoit un écoulement continu de la supérieure sans qu'elle renvoie rien : elle est mise dans l'ordre naturel de la création ; & c'est l'opération qui conduit à cela qui s'appelle ANÉANTISSEMENT. Tout ce qui étoit du péché d'Adam pécheur étant entièrement détruit, il ne reste plus que ce que Dieu a fait.

Job étoit dans le tems de la séparation & de l'oppression de la partie inférieure, sans nul concours de la supérieure, lorsqu'il dit à Dieu : *Vous montrez votre puissance contre une feuille, n'attaquant que la partie la plus faible ; car de même qu'une feuille est emportée par le vent, & que l'eau en s'écoulant se dessèche peu à peu lorsque le vent souffle ; de même aussi cette partie se trouvoit desséchée & privée des eaux douces & saluaires qui la consolent auparavant. Cette opération*

(*) S. Paul confirme escl par ce passage : pour devenir une nouvelle créature en Jésus-Christ, il faut que tout ce qui est de l'ancienne soit détruit ; c'est alors que tout est rendu nouveau. 2 Cor. 5, v. 17. [*Note de l'éditeur.*]

néanmoins, quoique comparée à un effort contre une feuille, ne laisse pas d'être le plus grand effet du pouvoir divin ; & l'on ne sauroit croire qu'il faille la force d'un Dieu pour la faire, la créature, quoique moins qu'une feuille, ne laissant pas de lui résister. On dit qu'un Diable pour défaire S. Pacôme (u) se mit & plusieurs autres avec lui, à traîner avec de grosses cordes une feuille. Ce que cet esprit malin fit, vrai ou faux, se trouve réel, ici : Tout l'enfer ne pourroit entraîner, ni même ébranler cette feuille ; il faut le pouvoir de Dieu pour l'autant.

Job ajoute ; *Pour poursuivre la paille sèche.* Dieu se sert du fleuve de toutes sortes de croix & de misères pour baigner & mûrir le bon grain de la paille : & lorsqu'il a fait cette division, il ne laisse pas pour cela cette paille sèche, qui ne reçoit plus d'humens ni de concours d'eau : qu'en fait-il donc ? Il la poursuit, & ne la laisse point qu'elle ne soit consumée, il fait qu'elle serve de nourriture, & même de lumière aux animaux ; elle devient fumier, & puis elle contribue par sa pourriture non seulement à faire pousser le grain, mais aussi à le faire germer & fructifier.

v. 26. *Pour décelez votre mal des choses très-amères ; & vous voulez me consumer pour les péchés de ma jeunesse.*

Les choses très-amères que Dieu décerne contre l'âme ne sont autres que ce dessein trop honteux pour elle, quoique très-truel en apparence, qu'il prend de la détruire ; ce qui ne se peut faire que par les dernières misères. Vous me voulez, dit-elle, consumer à cause des péchés de ma plus grande jeunesse. Ce n'est point pour les péchés

(u) Vie de S. Pac. Ch. 17.
Tom. VII. P. 178.

aduels que vous faites cette conformation, puisque vous les avez punies il y a long-tems; ni pour ces crimes qui effraient tout le monde, car par votre bonté vous n'avez pas permis que je les commisse; ni même pour ceux que la nature foible & sensible me fait commettre, vous les avez submergés: c'est pour les péchés de ma jeunesse, pour ma propriété & pour ce qu'il y a en moi d'Adam pécheur, la source desquels péchés est dans mon origine, & qui s'étant fortifiés avec mon âge, a gâté & infecté en moi le bien que vous y avez mis. C'est pour cela que vous me couvrez & anéantissez aujourd'hui.

v. 27. Vous avez mis mes pieds dans les creux; l'avez avec considéré tous mes sentiers; & vous avez regardé toutes les traces de mes pas.

Vous avez mis mes pieds, c'est-à-dire, les moyens que j'avois d'avancer vers vous & de me perfectionner par moi-même, dans des creux, les liant & enchevillant de telle sorte, que je ne puis plus m'en servir; & après avoir ainsi lié toutes mes puissances vous avez considéré les endroits où j'avois choisi de marcher, les chemins que je m'étois fait, les traces de mes pas & toutes mes œuvres: & c'est cela que vous regardez aujourd'hui pour le condamner & pour m'en punir.

v. 28. Moi, qui dois être consumé comme la pourpre, & comme un vêtement qui est mangé des vers.

Et c'est ce qui étoit de moi en ces choses, ce que j'y avois de propre, qui doit être consumé comme la plus horrible pourpre, de même que le vêtement l'est par le ver. Lorsque le drap, d'un habit propre & d'un ornement de parade & de

gloire est rongé par le ver, le ver en fait un vêtement inutile, & même un vêtement de confusion; car qui est l'homme qui pourroit porter sans honte un habit rongé de vers & tout en lambeaux? On le jette dehors, de peur qu'il ne gâte tout ce qui le touche, & qu'il ne corrompe les autres habits. Voilà jusqu'où tout le bien que nous avons fait, se trouve réduit par le ver de la propriété.

C H A P I T R E XIV.

v. 1. L'homme né de la femme vit peu de tems, & il est rempli de beaucoup de mystères.

v. 2. Il paroît comme la fleur, & ensuite il est brisé & s'enfuit comme l'ombre, & il ne demeure jamais en un même état.

LES meilleures actions & les plus saintes qui sont produites par nous-mêmes, sont comme l'homme né de la femme: elles contractent la foiblesse & l'imperfection de la propriété d'Adam, quoi qu'elles soient faites & produites avec la grace dans nous & avec nous. Ces actions ont peu de vigueur: quoi qu'elles paraissent fortes, cela ne dure guères; & ensuite sont-elles remplies de quantité d'impuretés & de misères. C'est comme un feu de paille, qui s'élève en un moment, paroît grand & clair; mais qui dure peu, est rempli de fumée, & ne laisse que de la noirceur.

Cet homme, ou cette action, paroit comme la fleur douce, suave & agréable: on la voit belle & plaisante; mais elle est aussitôt brisée & détruite par nos appropriations & notre amour-propre: elle s'enfuit après cela comme l'ombre.

Cette vertu propriétaire change souvent, & ne demeure jamais en un même état : ce n'est qu'une alternative continuelle de force & de faiblesse, sans qu'il y ait rien de solide ni d'arrêté.

v. 3. *Jugez-vous qu'un tel homme soit digne de vos regards pour l'appeller devant vous en jugement ?*

Quoi, Seigneur, jugez-vous que ce soit une chose digne de vous que de regarder & examiner ces sortes d'actions, de les juger ensuite & les reprendre avec tant de rigueur ? Ces actions, qui sont si peu de chose, méritent-elles toute votre application, pour décrire un homme avec tant de force, qu'il semble qu'en épargnant tout le reste, vous n'en vouliez qu'à cela ?

v. 4. *Qui peut rendre pur, celui qui est né d'un sang impur ? N'est-ce pas vous seul qui le pouvez ?*

Job fait voir qu'il n'y a chose au monde, ni aucune industrie, ou effort de la créature, qui puisse nettoyer cette propriété qui vient de notre corruption en Adam. Toutes nos actions propres & malignes sont conçues avec nous, & nous les tirons de notre origine : & comme un effet ne peut point être meilleur que sa cause, ni un vaisseau que sa source, la cause étant viciée, gâtée & corrompue, elle ne peut produire que corruption. De là vient que toutes les actions faites par la créature si longtemps qu'elle subsiste en elle-même, quelques belles qu'elles paraissent au dehors, sont gâtées & corrompues au dedans par la propriété, qui, comme un ver, endommage par dedans le fruit qui paraît très-sain par dehors : Et par conséquent, qu'il n'y a nulle action faite & produite par l'homme, quoique relevée & honorée par la grace, qui puisse

se purifier l'ame de sa propriété, bien qu'elle la purifie de son péché ; puisque cette propriété est la source & l'origine des mêmes actions.

Toutes les œuvres donc ayant ainsi quelque chose d'impur, ne peuvent absolument purifier la source qui les produit. *Il n'y a que vous, ô mon Dieu, qui êtes seul pur, puissant, & fort, qui puissiez purifier cette malignité dans la source : mais vous ne le faites que dans les âmes qui s'abandonnent à vous sans réserve, & nous en celles qui prétendent de le faire par leur industrie.* De même que Dieu seul nous a pu créer, Dieu seul aussi a pu nous arracher cet être propre & malin, & nous purifier radicalement. Tout ce qui n'est pas purifié par Dieu seul, est une purification moins soignée.

v. 6. *Retirez-vous donc un peu de moi, afin qu'il se repaîsse, jusqu'à ce que son jour désiré vienne comme celui du mercenaire.*

Ce passage a deux significations : la première est, que Job, ou l'homme méricent, demande à Dieu qu'il retire un peu la pesanteur de sa main, afin que le jour du repos & de la récompense vienne. Ce qui le fait parler de la sorte est, qu'au commencement de son épreuve les jours de douleur avoient été suivis de joie, de plaisirs & de jouissance : ce qui récompensoit en un moment toutes les peines que l'on avoit souffertes dans le tems de la privation totale. *Il désire donc & attend un tel jour, comme le mercenaire attend la fin de son travail, puisque dans ce moment il se repose de toutes ses fatigues, & qu'il en reçoit la récompense : & c'est ce qui le soulage exubéramment de ses travaux, & qui lui en fait même désirer davantage, afin d'avoir une jouissance*

& plus longue & plus pure : mais ici, tous ces soulagemens sont refusés, & Dieu frappe sans relâche.

L'autre seos se peut entendre de cette sorte : c'est comme si Job demandoit à Dieu de l'abandonner davantage, afin de hâter sa mort : *Retirez-vous un peu, dit-il, ô Dieu, de cet homme, cessant de le soutenir, le laissant à lui-même, tenant votre concours perceptible ; & que par votre division que vous faites de ce qui est de vous, il tombe dans le néant, & qu'il perde toute subsistance.* O c'est alors qu'il trouve son repos dans sa perte & dans son anéantissement, y demeurant paisible & tranquille, jusqu'à ce que vienne le jour de la résurrection & de la nouvelle vie en vous seul, laquelle ne sera plus dans la corruption d'Adam ; jour tant désiré, qui finit tous les maux, & qui commence tous les biens, jour où l'homme nouveau est produit, & où [a] ce qui est de l'ancien étant passé, tout est rendu nouveau.

v. 7. *Un arbre a cette espérance, que s'il est coupé, il reverdir encore, & ses branches poussent de nouveau.*

v. 8. *Quand sa racine seroit vieillie dans la terre, & que son tronc seroit mort dans la poussière,*

v. 9. *Il reverdra dès qu'il sentira l'eau, & il sera vert comme lorsque il a été planté.*

Lorsque l'on coupe un arbre, il a encore quelque espérance ; mais lorsqu'on l'arrache, il ne lui en reste plus. Il en est de même de l'homme : on a beau le couper & y retrancher, cela ne sert qu'à faire reverdir davantage sa propriété & à la fortifier. Si sa racine s'enracine dans la terre, que

(a) 2. Cor. 5. v. 17.

cet arbre coupé soit comme mort, que la longue pratique de la vertu l'ait réduit dans la poussière de son humiliation, & que par les lumières qui lui sont données de son néant, il se voie là comme inutile & comme ne tronc pourri ; il reverdra néanmoins par le sentir de l'eau, l'odeur de la grâce sensible le fait germer & revivre tout de nouveau, & elle lui fera pousser ses rameaux avec autant de vigueur qu'au commencement. O propriété, il faut t'arracher pour te détruire !

v. 10. *Alois lorsque l'homme est mort dénué & consummé, je vous prie, que lui vient-il ?*

v. 11. *De même que les eaux se retirent de la mer, & qu'un fleuve tout vide devient à sec ;*

Mais si cette propriété meurt, que ces actions de l'homme encore en Adam soient consummées, & que l'homme reste dénué de tout ce qu'il avoit de propre, la chose sera bien différente. Il ne sera plus comme cet arbre qui reverdit toujours quelque soin que l'on ait de le couper : mais il sera comme si les eaux se retiroient de la mer, momentanément retranchées dans leur principe, & suspendues, afin qu'il ne s'en écroule rien dans l'inférieure partie de l'âme. Alois ce fleuve, ou ce qu'il y a d'Adam innocent, reste vide de toute la propriété prise en Adam pécheur : il n'y en reste plus rien dans ce lit ; tout s'écoule & se perd dans la mer morte, d'où il ne retourne jamais, & il n'y en a même plus de traces ni de vestiges.

v. 12. *Ainsi l'homme après qu'il est endormi ne se réveillera plus : jusqu'à ce que le ciel soit brisé, il ne réveillera point de son sommeil.*

De même, dit Job, lorsque cet homme pécheur sera enlevé de la sorte, il ne se réveillera jamais, il ne reverdira plus, il ne prendra plus ni vie ni subsistance dans ses œuvres, parce que les racines de la propriété lui sont ôtées. Il ne se relèvera jamais homme pécheur, mais homme innocent, après que le ciel, qui paroît pour lui de bronze, aura été brisé, & que ce qui étoit suspendu dans la partie supérieure, comme nous l'avons expliqué plus haut, s'y écoulera de nouveau. Alors il sera rendu en Jésus-Christ une vie nouvelle à cet homme mort, qui étoit chassé du ciel de son intérieur, auquel l'entrée lui étoit interdite : on en ôtera les portes ; & même il recevra le repos, la liberté & la vie.

v. 13. *Qui me procurer que vous me défendiez en enfer, & que vous me rachiez là jusqu'à ce que votre fureur soit passée, & que vous m'ordonniez le tenu auquel vous vous souvenez de moi ?*

Job demande deux choses dont l'une est, qu'il descende en enfer jusqu'à ce que la colère de Dieu soit passée. O qui est l'homme qui ne préféreroit pas l'enfer à ce qu'il faut souffrir en cet état ! combien dans son transport demande-t-on l'enfer comme un lieu de repos & de soulagement, jusqu'à ce que le tems de la fureur de Dieu soit passé ! O Dieu, qui pouvoit comprendre ce que c'est que cette fureur, & combien une pauvre âme lui préféreroit les tourmens éternels ! Si elle pouvoit faire un choix, combien demanderoit-elle plutôt l'enfer avec plaisir, & combien d'actions de grâces rendroit-elle si on le lui accorderoit ? Mais, ô âmes, vous ne lisez ce que vous demandez : l'enfer ne peut vous attacher la propriété ; il vous la conserveroit. Il n'y a que

cet état pire que l'enfer qui puisse la détruire.

Job demande encore une chose, qui est, de savoir le tems de sa délivrance : mais c'est ce qui lui est entièrement refusé, afin de lui ôter toutes pensées, tous desirs, tous penchans & toute inclination, & même toute espérance de sortir jamais de là : de manière qu'un tel refus que l'on fait à cette âme, devient son plus grand martyre ; & cependant c'est la plus grande miséricorde de Dieu sur elle : ce qu'elle ne connoît pourtant que lorsque le mal est passé, ou presque consumé.

v. 14. *L'homme mort une fois, pourrai-je bien vivre de nouveau ? J'attends, dans les jours présents de mon combat, que mon changement vienne.*

v. 15. *Vous m'appellerez, & je vous répondrai ; vous rendez votre main droite à l'ouvrage de vos mains.*

Job demande, si l'on croit que l'homme une fois mort & détruit revienne encore ? Ce ne sera pas cet homme pécheur qui revivra lorsqu'il sera mort ; mais ce sera un homme nouveau en Jésus-Christ.

Tout les jours, dit-il, où je combats encore contre ma douleur, j'attends que mon changement vienne, qui ne peut venir que de Dieu seul ; mais lorsque ce changement sera fait, vous m'appellerez & je répondrai ; parce que comme votre parole a créé toutes choses, elle me créera de nouveau, me rappelant du tombeau, & me rendant la vie. Vous me présenterez alors votre main droite, me donnant une vie nouvelle, qui est la vie du Verbe, à moi qui suis l'ouvrage de vos mains, à cet homme nouveau que vous avez formé vous-même pour vous-même.

v. 16. Vous avez compté tous mes pas ; mais pardonnez-moi mes péchés.

v. 17. Vous avez cachés mes péchés comme dans un fût ; mais vous avez guéri mon iniquité.

Vous avez compté tous mes pas, c'est-à-dire, toutes les démarches que j'ai faites, toutes mes œuvres ; mais pardonnez-moi mes péchés, les maux que j'ai fait en ces choses, mes propriétés & mes larcins.

Vous aviez autrefois cachés mes péchés comme dans un fût, afin qu'ils ne me fissent plus de peine ; mais non content de cela, qui étoit une grâce médiocre, vous avez guéri entièrement mon iniquité, en m'arrachant toute propriété, qui est la source de tous les péchés.

v. 18. Une montagne se détruit en tombant. Et un rocher est arraché de sa place.

v. 19. Les eaux couvrent les pierres, & la terre est consumée peu-à-peu par l'inondation : détruisez-vous donc semblablement l'homme ?

Les comparaisons que Job fait ici sont admirables : car de même qu'une montagne ébranlée roule dans la vallée, que la roche brisée de sa place tombe avec précipitation, que les eaux couvrent la pierre, & que l'inondation mine peu-à-peu la terre jusqu'à ce qu'elle l'emporte, de même l'homme intérieurement est détruit. Ce verset comprend toute l'économie de la conduite de Dieu sur l'homme qu'il veut anéantir. Cet homme, élevé jusqu'au faite de la perfection, est renversé tout-à-coup dans la plus grande humiliation. David, qui l'avoit éprouvé, dit à Dieu : (a) Vous m'avez élevé jusqu'aux nuës, & puis vous m'avez brisé tout entier.

(a) Ps. 101. v. 21.

Cet homme qui se croyant affermi dans son état, & invincible comme une roche, est abattu par le vent de la tentation : il se laisse consumer & pénétrer des afflictions, lui qui croyoit les porter toutes avec un courage invincible. Enfin, comme une terre que le débordement des eaux emporte avec rapidité, il se voit enlever en peu de tems tout le bien qu'il avoit fait, & est réduit par l'inondation des passions révoltées & de la tentation jusques dans le dernier anéantissement. Job demande à Dieu si c'est donc là la conduite qu'il a résolu de tenir sur l'homme, & s'il veut le détruire de cette sorte ?

v. 20. Vous l'avez un peu fortifié pour le faire passer éternellement : vous changerez sa face, & puis vous le mettez dehors.

Il répond lui-même à la demande, & il fait voir que la propriété de l'homme ou lui étoit arrachée qu'avec une peine extrême, Dieu en use d'une manière singulière : Il le fortifie d'abord de ses grâces, mais c'est pour le faire passer avec plus de vitesse dans une perte qui paroît éternelle. Il lui change de tems en tems la face & ce qui s'apperoit de son état ; mais enfin il le met dehors, le faisant entièrement sortir de chez soi ; ou plutôt, il en chasse la propriété, pour ensuite le perdre en Dieu seul.

v. 21. Que ses fils soient nobles, ou qu'ils soient roturiers, il ne le comprendra pas.

v. 22. Mais cependant tandis que sa chair vivra, elle sera dans la douleur, & son âme pleurera, soit elle-même.

Si ses œuvres sont bonnes ou mauvaises, élevées ou abaissées, s'il est appliqué aux choses les plus grandes & les plus éclatantes, ou aux plus

basses & humiliantes, c'est ce dont il ne se mettra pas en peine : il ne le comparera pas même lorsqu'il sera entièrement fini hors de chez soi, mort à tout, & perdu en Dieu : il ne connaitra ni ne sentira rien pour lui, tout lui étant égal dans la volonté de Dieu. Mais tant que ce qu'il a en lui de charnel & de la corruption d'Adam subsistera, il aura de la douleur, il sera susceptible de peine ; & son ame pleurera sur elle-même, en ignorant sa peine : mais lorsqu'elle sera entièrement morte, elle ne sera plus en soi-même ni en souci pour elle-même : elle n'aura plus ni crainte, ni desir, ni soin d'elle, & sa peine lui sera aussi indifférente comme le reste : elle s'en riroit même si elle y découvrait la gloire de Dieu & son bon plaisir.

CHAPITRE XV.

v. 1. *Après cela, Eliphaz répondit à Job.* —

v. 4. *Avant qu'il eût en votre pouvoir, vous avez détesté toute crainte, & vous avez méprisé les prières qu'on doit faire à Dieu.*

v. 5. *Car votre iniquité a instruit votre bouche, & vous imitez les discours des blasphemateurs.*

ON fait ordinairement ce reproche à ceux qui disent avec simplicité & vénération leurs dispositions, & l'indifférence où ils se trouvent d'obtenir leur délivrance, & même de la demander, étant contents de saisir toute l'éternité si tel est le bon plaisir de Dieu. Ces excès de piété est pris pour un mépris de Dieu : on leur reproche qu'ils n'ont point de crainte de l'offenser, qu'ils négligent de le prier, qu'ils anéantissent même les prières, & qu'ils rejettent tous les moyens de se

corriger & de guérir de leurs maux ; comme si l'abandon à toutes les volontés de Dieu, & la soumission pour souffrir, n'étoient pas meilleurs que toutes les demandes que l'on pouvoit faire pour guérir.

Ils disent encore, que les crimes, le libertinage & l'insolence du cœur passent jusques sur les lèvres, & ils condamnent de blasphèmes les paroles d'abandon, regardant la pure confiance en Dieu comme une impiété.

v. 7. *Etes-vous le premier homme qui ait été créé ?*

v. 8. *Etes-vous entré dans le conseil de Dieu ?*

v. 9. *Que connaissez-vous que vous ne sachiez pas ? qu'entendez-vous que nous ignorons ?*

On continue de demander à cet homme assigé s'il presume d'avoir rien avant tous les hommes, qu'il parle un langage si peu connu : *Etes-vous entré, lui dit-on, dans le conseil de Dieu ?* ou bien, vous apprenez-il des choses qu'il ne dise pas aux autres ? *Connaissez-vous ce qu'il nous laisse ignorer ?* N'en savons-nous pas plus que vous ? O pauvres aveugles ! Dieu n'a-t-il pas des manières infinies de se communiquer ? & (a) ne cache-t-il pas ses secrets aux sages pour les révéler aux petits ? Dieu ne seroit pas Dieu s'il étoit borné & limité dans ses communications. O qu'il soit compris à une ame créante bien des choses que nul ne comprend qu'elle !

v. 13. *Pourquoi votre esprit s'élève-t-il contre Dieu, qui a proféré de si étranges discours ?*

v. 15. *Vous voyez qu'entre les Saints même nul n'est invincible, & les sages ne sont pas purs devant lui.*

(a) Luc 10. v. 21.

v. 16. Combien plus l'homme qui bout l'iniquité comme l'eau, est-il abominable & imais !

On accuse encore Job, & avec lui l'homme intérieur, d'un orgueil insupportable ; & l'on prend sa simplicité & naïveté pour une arrogance très-grande. Accusez un homme accablé sous le poids de ses misères & dans le plus profond anéantissement de s'élever contre Dieu, lorsqu'il emploie toutes ses forces à publier la grandeur de Dieu, & à tout ôter à la créature pour tout donner à Dieu, n'est-ce pas l'effet d'une passion étrange ? Cependant c'est ce que l'on fait d'ordinaire ; on ne peut souffrir que l'on parle de l'ame arrivée en Dieu, de son inscissibilité & immobilité divine. Ils allèguent qu'entre les Saints nul n'est immuable. J'avoue que cela est vrai entre les Saints de la terre, parce qu'ils subsistent en leur sainteté ; & qu'étant quelque chose, ils peuvent toujours changer ; mais il n'est pas de même des personnes éternelles, (*) qui n'étant plus, & ne subsistant plus en elles-mêmes, ont perdu tout ce qu'elles avoient d'inconstant & de léger ; en sorte qu'elles ne subsistent plus que dans le seul néant, qui est ferme & immuable, parce que Dieu, seul qui est le tout-immuable, habite dans le rien immuable.

Les cieux, ajoute-t-il, ne sont point nets. Il est vrai que ces ames toutes célestes en apparence, mais qui sont encore propriétaires, ne sont point nettes, y ayant encore en elles quelque chose d'Adam pécheur ; mais le rien n'a plus rien ni de sale ni de pur, n'étant en aucune chose ; cependant

(*) Ceci doit s'entendre en supposant que l'ame ne veuille point user de sa liberté pour sortir de son néant ; comme vraiment elle pourroit le faire (absolument parlant) aussi longtemps que l'on vit sur la terre.

on traite ce rien d'abominable & d'insulte. O heureux rien ! tu n'es point abominable ; puisque n'ayant nulle subsistance propre, tu n'as nulle malignité, non plus que nulle bonté propre ; mais Dieu seul subsiste en toi, ou plutôt en lui, puisque tu n'es rien. Dès que tu n'as plus ni pureté ni impureté, ni la pureté, netteté & sainteté de Dieu, qui se trouvent en toutes choses & en tous les vides. Tu n'es point insulté ni insulteux ; puisque c'est du néant que Dieu fait les plus grandes choses. Cependant c'est l'accusation que l'on fait contre les ames simples : on les traite d'abominables & d'insultes, on condamne de la dernière impiété l'oubli où elles sont d'elles-mêmes, & l'on dit qu'elles avoient l'iniquité comme l'eau, à cause de l'immobilité de leur conscience, qui ne subsistant plus, ne peut plus rien reprocher : l'iniquité étant ôtée dans son principe, qui est la propriété, elle l'est par conséquent dans les œuvres.

v. 18. Les sages se confessent, & ne se taisent point —.

v. 19. C'est à eux seuls que la terre est donnée, & il n'y passe nul étranger parmi eux.

Les personnes sages & prudentes, dit cet ami cruel, confessent les hauts faits de Dieu, & ne se taisent point en sa présence ; & vous voulez demeurer en silence devant lui ; sachez cependant que c'est à eux seuls que la possession de la terre est donnée : ils se possèdent si fort, que l'on peut dire qu'ils habitent seuls en eux-mêmes, & que rien d'étranger n'est avec eux, qu'ils sont maîtres chez eux. J'avoue, répond tristement ce pauvre affligé, que cela est de la sorte, que les sages se possèdent eux-mêmes ; mais les pauvres sols comme moi, perdent cette possession d'eux-

mêmes, afin que Dieu seul se possède pleinement en eux : ils lui cèdent la place, & n'interrompent point cette possession.

v. 20. *Le méchant — (22.) Ne croit pas qu'il puisse revenir des ténèbres à la lumière, ne voyant que l'épée de toutes parts.*

v. 23. *Quand il se remue pour chercher du pain, il se voit près d'être accablé par le jour des ténèbres.*

C'est bien insulter à un malheureux que de l'accuser d'être méchant parce qu'il est affligé. O mon Dieu ! si vous n'aviez pas sanctifié cette croix, voulant bien être mis au nombre des méchants, qu'elle seroit rude à porter ! Cependant il faut que la croix, qui est la plus pure marque de la faiblesse, passe dans l'esprit des hommes prudents & charnels pour des marques de rime. Ils condamnent la douleur où l'âme se trouve lorsque se voyant dans l'enfer abandon, & dans de si effroyables ténèbres, elle croit ne devoir jamais revenir dans la lumière : ils la regardent même comme une marque de réprobation. O que les sages du monde sont aveugles, qui ne reconnaissent pas que Dieu permet cette épreuve pour pousser l'abandon de l'âme jusqu'à l'extrémité ! Car enfin, il ne seroit pas difficile de s'abandonner pour un état que l'on croiroit devoir bientôt fuir, & être suivi d'une grâce plus abondante ; mais de s'abandonner à Dieu pour un état le plus pénible de tous lorsque l'on ne voit nulle espérance d'en sortir jamais, & c'est là le parfait abandon ! & c'est pourtant ce que les Sages condamnent.

Ils regardent encore comme une marque de réprobation ce que ces âmes sont pressées de voir par de l'épée des contradictions & des persé-

cutions, & que lorsqu'elles cherchent quelque nourriture & quelque soulagement, elles n'en trouvent point & ne voient de toutes parts qu'obscurité & ténèbres. Cela leur paroît comme une punition des péchés qu'elles ont commis, quoiqu'il en soit la plus grande grâce que Dieu puisse leur faire, & la marque la plus assurée de son amour.

C H A P I T R E XVI.

v. 1. *Mais Job leur répondit :*

v. 2. — *Vous êtes tous des consolateurs factieux.*

v. 3. — *Plut à Dieu que votre sort fût un même état que le mien !*

v. 4. *Je vous consolerois par mes discours ; ou brouterois-je la tête à votre sujet ?*

IL faut que la patience d'un homme dont les douleurs sont sans égales, soit extrême pour n'être pas altérée par tout d'insultes de la part de ceux qui devraient donner quelques remèdes à sa douleur. *Fais-tu tout, dit-il, des consolateurs factieux, & les consolations que vous me donnez, sont pires que tous mes maux. Plût à Dieu que votre état fût dans le même pressoir où est le mien ; je vous consolerois au lieu de vous outrager, & je tâcherois de vous donner des preuves de la part que je prendrais à votre douleur : au, si je vous vins traiter comme vous me traitez, vous connoitriez que la consolation que je vous donneroie, vous seroit mille fois plus insupportable que votre douleur même.*

v. 7. *Que ferai-je ? Si je parle, on thubut ne cessera point ; si je me tais, elle ne me quittera point.*
Toute V. II. P. Testam. M

v. 8. *Ma douleur me presse & m'accable maintenant; & tous les membres de mon corps sont réduits à rien.*

O Dieu, que faut-il que je fasse parmi tant de maux qui m'environnent de toutes parts ? Si je parle de ma douleur, elle augmentera, loin de cesser ; parce que les personnes avec lesquelles j'en parle prenant mes paroles de maxims, s'en scandalisent & redoublent leurs persécutions. C'est là une des plus grandes peines de ces pauvres âmes. Si aussi je me tais, & que je demeure dans le silence, ma douleur ne me quittera pas ; & elle est d'une nature que je ne saurois m'en taire. Il me semble que si je le pouvois, ce me seroit un soulagement : mais à présent que la douleur m'accable de telle sorte que je suis presque consumé & anéanti, il faut que je me plaigne malgré l'envie que j'aurois de garder le silence, & mes plaintes ne servent qu'à augmenter ma douleur. Je ne puis pas ne point parler de mes maux, & cependant les plaintes que j'en fais les augmentent.

v. 9. *Les rides qui paraissent sur ma peau donnent témoignage contre moi, & un homme s'élève en même temps pour me contredire. & me résiste en face par de faux discours.*

v. 10. *Il s'assemble contre moi sa fureur : il a grincé les dents en me menaçant : non, car il n'a envisagé avec un regard terrible.*

Les rides qui sont sur la peau, sont certains défauts extérieurs, qui sont trop visibles pour être cachés : ils rendent témoignage contre l'âme, l'humiliant beaucoup & à ses yeux & à ceux des autres hommes, qui au lieu d'avoir compassion de cette âme, & de voir que Dieu ne lui laisse ces défauts

que pour son anéantissement, s'irritent avec fureur ; & qui non contents du zèle amer qu'ils leur paroît contre ces personnes, d'aillieurs assez affligées, & qui ne leur font point de mal, les menacent, les regardent avec indignation, les dévient même par tout, les accablant de mille choses qu'elles n'ont point faites, enpoisonnant les actions les plus innocentes : de plus ils s'assemblent & s'efforcent pour les contumeler, & pour leur rendre artificieusement certains pièges où les personnes simples sont aisément prises.

v. 11. *Ils ont ouvert leurs bouches contre moi, & en me faisant de sanglants reproches ils m'ont frappé sur la joue, & se sont raffaîlés de mes plaies.*

Quoique le véritable sens de ces paroles soit pour Jésus-Christ, elles ne laissent pas de pouvoir être expliquées des persécutions intérieures & extérieures que l'on fait aux personnes qui sont singulièrement à Dieu. Les extérieures sont les calomnies que l'on dit contre elles, c'est bien comme leur donner un soufflet, que de leur faire perdre leur réputation, & leur couvrir ainsi le visage de confusion : plus même ils voient ces personnes affligées & maltraitées, plus en sont-ils contents, se raffaîssant de la sorte des peines qu'elles souffrent. Pour l'intérieur, ces persécutions sont, qu'un (a) Ange de Satan, comme dit S. Paul, soufflette l'âme, & lui cause ainsi beaucoup de peines.

v. 12. *J'ai été autrefois abondant en toute sorte de richesses : ensuite j'ai été opprimé tout d'un coup. Il m'a juri par la tête, il m'a brisé : il m'a mis pour marque devant lui.*

(a) 2 Cor. 12. v. 7.

Ces paroles de Job sont comme un petit racontri de tout ce qu'il a dit de lui-même. *J'ai été, dit-il, autrefois le plus riche & le plus grâcé de tous les hommes, en dons, grâces, faveurs, vertus & richesses spirituelles; mais Dieu m'a tout d'un coup ôté tout cela, il m'a mis dans l'indigence & m'a jeté dans l'oppression & la misère. Il a tenu ma partie supérieure suspendue, afin qu'elle n'eût point de commerce avec l'inférieure: il m'a entièrement brisé; & il a fait cela, afin que je lui fusse comme un signe éternel des opérations qu'il fait dans les âmes.*

v. 14. *Il m'a environné des pointes de ses lances; il m'en a percé les reins de toutes parts: il n'a eu aucun pitié de moi, & il a répandu mes entrailles sur la terre.*

En cet état, on est comme environné de lances & de foux: ô Dieu, qui comprendra ce tourment que celui qui l'a éprouvé! Ces lances environnent toujours jusqu'à ce que les reins se sentent blessés par les lieues ataqués de la concupiscence, comme S. Paul l'avoit éprouvé. *Il n'a aucune compassion de celui qu'il frappe: car il semble que plus on prie & se défend, plus Dieu est inexorable, disant comme à S. Paul: (a) Ma grace te suffit, & la vertu te perfectionne dans la faiblesse.* Job ajoute: *Il a répandu mes entrailles sur la terre, faisant voir à ma honte ce qu'il y avoit en moi de plus caché.*

v. 15. *Il m'a déchiré: il m'a fait playe sur playe; il est venu fondre sur moi comme un géant.*

v. 16. *J'ai étendu un sac sur ma peau, & j'ai couvert ma chair de cendres.*

(a) 1 Cor. 12. v. 9

v. 17. *Mon visage s'est enflé à force de pleurer, & mes paupières se sont obscurcies.*

v. 18. *J'ai souffert tout cela sans que ma main fut souillée par l'iniquité, & lorsque j'offrois à Dieu des prières pures.*

Il est vrai qu'il semble que Dieu, lorsqu'on lui est abandonné sans réserve, le fasse un plaisir de faire de nouvelles playes sur les playes qu'il avoit déjà faites. Il n'a pas plutôt fait une blessure, qu'il en fait incontinent une autre plus profonde. Si en regardant les playes on remarque encore quelque petit endroit qui paroisse sain, c'est celui-là qu'il se plat d'attaquer avec plus de force; & lorsque tout est blessé, & qu'il n'y a plus rien de sain ni d'entier, il met de nouvelles playes sur les vieilles, & les dernières sont toujours les plus cruelles. *Il vient ensuite comme un géant fondre sur cette âme pour la terrasser & la réduire en poudre.* O divin amant, qui ne vous repaîsez, ce semble, que de ces aimables cruautés, n'est-ce pas assez d'avoir blessé en mille endroits votre amant, sans venir la terrasser encore, & donner ainsi lieu à tous les ennemis de l'oppresser, de la fouler aux pieds, & de la réduire en poussière? Ses ennemis en triomphant d'elle insultent à tous vos services. N'importe; je veux que cette âme soit traitée de la sorte, & qu'il n'y ait point de compassion pour elle.

Sur fait, dit Job, ce que j'ai pu pour me cacher à moi-même mes blessures, *mettant un sac sur ma peau, & faisant semblant de ne les point voir: je me suis humilié sous la poussière de mon néant: j'ai pleuré jusqu'à m'aveugler les yeux & me les obscurcir: tout cela n'a point appris mon juge; au contraire, il a encore redoublé la rigueur.* O Job,

& vous, enfans des hommes qui êtes choisis pour être les délices de Dieu, vous êtes les victimes de la divine justice : c'est sur vous qu'elle prend plaisir de s'exercer ; laissez aux pécheurs la misère, elle ; mais pour vous, faites-vous un plaisir d'effuyer tous les traits de sa fureur, sans qu'elle ait pitié de vous.

Job nous fait encore remarquer une vérité, qui est, que ces états ne viennent point lorsque l'on a offensé Dieu ; mais lorsque l'ame est la plus innocente, lorsqu'elle est plus appliquée à Dieu & plus unie à lui ; car ce ne sont pas les épreuves des personnes faibles, mais de celles qui sont les plus fortes & les plus pures, & dont l'oraison est très-humble, très-pure & très-une.

V. 19. *O terre, ne couvrez point mon sang, & que mes os ne se trouvent point étouffés dans ton sein.*

V. 20. *Car moi, mon témoin est au ciel, & celui qui connaît le fond de mon cœur est aux lieux les plus élevés.*

L'ame accablée de tout de maux, & au milieu d'une épreuve si terrible, entre dans une si forte haine d'elle-même, qu'elle craint d'ouïr le moindre songement plus que l'enfer. S'il lui restoit un moment, ce seroit pour se précipiter dans la plus effroyable des humiliations. *O terre*, dit-elle, *ne cache point mon sang* ; ne cache point ni mes misères, ni les secrets de ma confusion : que mes plaies & mes blessures soient connues de tous les hommes, il n'importe, c'est ce que je souhaite : que le *ciel* de mes douleurs ne trouve en toi aucun refuge, & que je sois abandonné de tous les hommes : qu'il n'y ait ni secours ni asile pour moi ni au ciel ni en terre, ô c'est ce que je desire. Si j'étais en état de souhaiter quelque chose, ce serait de me souhaiter tous les maux possibles ;

car il ne peut venir aucun mal sur moi, que la haine que j'ai pour moi-même ne m'en fasse souhaiter encore davantage.

Mais qui comprendra un état si étrange ? Il n'y a que celui qui est au ciel, non son témoin & mon juge, & qui connaît le fond de mon cœur & l'état où il m'a réduit. Tous les anges ne peuvent pas le voir ni en juger : mais il me suffit que lui seul le connaisse, & qu'il en soit le témoin & le juge. O Amour, qui pourroit jamais concevoir un amour si pur, sinon vous même qui l'opérez dans les âmes qui vous sont les plus chères ? Rien que vous soyez *steués au-dessin des cieux*, vous prenez vos délices dans les cœurs que vous vous êtes préparés par les plus douloureuses épreuves.

V. 21. *Mes amis ne sont remplis que de paroles, mais mes yeux fondent en larmes devant mon Dieu.*

Tous ceux qui passent pour mes meilleurs amis, ne peuvent avoir pour moi que des paroles ; mais des paroles si éloignées de ce que je sens, que sans m'arrêter à ce qu'ils disent, mes yeux & ma foi, mes larmes & ma douleur, se répandent vers mon Dieu ; car l'exces de ma douleur vient de ce que ma douleur n'est pas excessive, & de ce qu'elle n'acheve pas de me consumer. O langage, de qui feras-tu entendre !

CHAPITRE XVII.

V. 1. *Mon esprit sera épuisé, & mes jours seront abrégés ; il ne me reste plus que d'entrer dans le sépulchre.*

L'ESPERIT, tout prêt d'être séparé de la vie, commence à connaître qu'il est comme *épuisé* &

tout abrutî, & qu'enfin il se perd. L'âme sent peu à peu sa vie qui la quitte, & qui la laisse: elle voit qu'il ne lui reste plus qu'une démarche à faire, qui est d'entrer dans le tombeau pour y être réduite en poussière. Job est si rempli de la douleur & des épreuves par où l'âme passe, qu'il ne peut parler d'autres choses. Il les exprime en cent manières différentes: & comme son cœur n'est pas soulagé pour cela, il ne fait de quels termes se servir pour faire concevoir ce qu'il souffre. Si ce qui est de plus admirable, c'est que la persécution de ces faux amis, tous les reproches & les insultes qu'on lui fait, ne le font point changer de langage.

v. 2. *Je n'ai point péché; & cependant mon œil ne voit rien que de triste & d'affligeant.*

Quoique je ne sente en moi aucun péché, je ne laisse pas d'avoir certaines vues & certains regards sur moi-même qui me font voir les apparences du péché, & en sentir les amertumes. O Dieu, vous seul pouvez donner l'intelligence de ce passage: car c'est une chose étrange, que n'y ayant rien en l'âme qui puisse lui reprocher aucun péché, elle ne peut néanmoins le regarder qu'elle ne se voie toute couverte d'imperfections, & qu'elle n'en sente l'amertume. Tout lui paroit impur, hors Dieu.

v. 3. *Dévierez-moi, Seigneur, & me mettez auprès de vous; & après cela, que la main de qui vous vaudra me vienne combattre.*

Ceci, qui paroit une témérité insupportable, est la plus grande marque de la confiance de Job. Il assure que lorsque l'âme sera ressuscitée de son tombeau, & mise en Dieu, elle ne sauroit plus

rien craindre. Elle défile avec un courage intrépide tous les ennemis les plus fâcheux. Qu'à elle à craindre cette âme, puisqu'elle n'est plus, & que c'est Dieu qui combattra pour elle? Le coup ne porte pas sur le rien, & l'air n'est point blessé de toutes les canonnades: de même une âme éternelle ne sauroit être endommagée par les coups les plus extrêmes des ennemis.

v. 6. *Il m'a rendu comme la paille du vent, & je suis devenu à leurs yeux un exemple.*

v. 7. *L'indignation m'obscurcit les yeux, & les membres de mon corps sont comme réduits à rien.*

v. 8. *Les justes seront étonnés de l'état où je suis.*

Il est vrai que ces personnes sont l'objet des discours & de la raillerie de tout le monde: chacun en parle diversément, & croit avoir droit de les condamner: & ces coups de langue, joints aux persécutions de toutes parts, & aux misères qu'elles ressentent au dedans, leur causent beaucoup de souffrances, & les couvrent d'une confusion étrange. Ce que l'on dit au dedans réveille le mal du dedans; & c'est l'assemblage de ces deux maux qui anéantit puissamment l'âme.

Ceux qui sont justes de leur justice, & qui passent pour l'être, sont étonnés d'un Âme si égarée, & ne la peuvent approuver ni comprendre.

v. 9. *Et le juste pressentira dans sa voie, & celui dont les mains sont pures, augmentera sa force.*

Plus je serai blâmé, condamné & méprisé de la sorte, continue Job, plus aussi la voie de l'innocence, où je suis, sera dans le décret & le juste s'attachera d'autant plus à sa pinte justice & s'efforcera de marcher dans sa voie, & de s'y

tenir en assurance, me croyant perdu (dans la ruine). Ce sera alors que celui dont les ennemis sont fortés & paroissent puissés s'établira & s'affermira dans la voie & dans la force, à cause de ma misère dans cette voie d'aveuglement.

V. 10. *Revenez donc tout & convertissez-vous : car je n'en trouve pas un autre tout qui soit sage.*

Mais, Job, à quoi pensez-vous ? Vous passez pour un criminel, & les autres sont justes & passent pour sages, & cependant vous les invitez tous à se convertir & à venir dans l'état où vous êtes ! si vous étiez dans un état de force & de lumière, vous auriez raison d'inviter à y venir, & vous trouveriez plus de personnes qui voudraient vous suivre ; mais dans une voie toute de misère, de bassesse, de mépris & de confusion, qui voudrait aller avec vous ? Vous direz que vous ne trouvez pas un sage, pendant que tout le monde se croit sage, & que l'on vous regarde comme un fou achevé. N'est-ce pas la plus grande folie que de se croire seul sage & tous les autres fous ? Cependant, ô prophète mystique, vous avez raison : tous ceux qui ne remercient pas à Dieu tout le soin de leur conduite sont des fous ; & celui qui finit s'en fier à Dieu, & lui confier entièrement ses affaires, est le plus sage de tous les hommes.

V. 11. *Mes jours sont passés ; & les pensées qui me tourmentent mon cœur, sont dissipées.*

V. 12. *La nuit est changée en jour : & après les ténèbres j'espère encore de voir la lumière.*

Job par un esprit de prophétie, envisageant la fin de ses peines, & les succès avantageux que doivent produire de telles souffrances dans les

ames irritées, regardoit comme une extrême folie le refus de se laisser conduire à Dieu par des routes impénétrables ; & comme la plus haute sagesse, l'abandon de tout soi-même entre les mains de Dieu : & alors, comme pénétré du bonheur qui lui est préparé, il s'écrie : il est vrai que les jours de ma propre vie sont passés ; mais en même temps que cette vie a été détruite, j'ai été affranchi des réflexions qui déchiroient mon cœur ; & tous les soucis sur moi-même, qui faisoient l'unique tourment de mon esprit, ont été dissipés : en le cœur se voit dans un repos parfait parmi les plus étranges peines, si ces pensées de réflexions étoient ôtées.

Elles ne le sont pas plutôt, qu'elles changent la nuit de la peine des ténèbres, de l'obscurité & du mensonge, en un jour agréable de paix, de clarté & de vérité ; car l'âme est mise en vérité, & en état de discerner le bien & le mal ; au lieu que par la réflexion elle appelle le bien mal, & le mal bien. Que s'il lui vient encore des ténèbres, comme l'âme n'entre que peu-à-peu dans la nouvelle vie, & qu'elle n'y est pas établie sûrement, l'espérance lui est imprimée qu'après les ténèbres la lumière lui sera rendue.

V. 13. *Quand j'irai jusqu'au bout, l'enfer sera ma maison ; & j'en fais mon lit dans les ténèbres :*

V. 14. *J'ai été à la pauvreté, vous êtes mon père ; & aux vers, vous êtes ma mère & ma sœur.*

Job parle ici de l'état qui suit, qui est le purgatoire ou l'enfer mystique, selon le dessein de Dieu & l'avancement de l'âme. Il assure, que s'il attend cet état comme un lieu qui lui soit propre, & qu'il ne s'embrouille pas de réflexions, cet enfer deviendra sa maison & le lieu où il veut

bien EINE sa demeure : qu'il sera son lit dans les plus épaisses ténèbres, y trouvant la paix. O si une ame savoit se contenter du cet état, quoique si horrible en apparence, sans doute qu'elle y trouveroit la paix ! *Le lit qu'il faut faire dans l'enfer, c'est le détachement de tout soi-même à la volonté de Dieu, qui est le lit de repos des ames abandonnées.* Cette divine volonté étant Dieu même, & au-dessus de tout le reste, doit contenter une ame dans l'enfer, & changer l'enfer en un paradis. Toutes les peines de l'ame viennent de ce qu'elle n'est pas bien unie à la volonté de Dieu, ne voulant pas ce qu'elle a, ni voulant ce qu'elle n'a pas : mais une ame qui fait se contenter de tout ce qu'elle a, quelque horrible qu'il paroisse, est toujours paisiblement contente, & seroit en enfer comme dans un lieu de repos.

C'est dans cette union & transformation de ma volonté en celle de Dieu, comme Job, que j'ai dit à la pourriture & à l'ordure dont je suis couvert, *vous êtes mon père*, car vous me donnerez une nouvelle vie ; & en produisant mon anéantissement, vous me procurerez le plus grand de tous les biens. J'ai dit aussi aux ennemis qui me rongent & me consument par mille maux enfans, *vous êtes ma curie*, car c'est vous qui m'enseigner à une nouvelle vie, consumant cette vie d'Adam qui me cause tant de maux. Vous êtes *mes frères*, & les fideles compagnons de mon supplice ; je vous nourris & vous me nourrissez d'une agréable maniere.

CHAPITRE XVIII.

v. 1. Baldad répondit :

v. 3. Pourquoi possédons nous dans votre esprit pour des fûtes ? Et pourquoi sommes nous devenus poutins devant vous ?

v. 4. Si vous êtes résolu de perdre votre ame dans votre fureur, la terre sera celle abandonnée à cause de vous ?

O Jos, votre discours est trop relevé pour être compris, & vos sentimens sont trop épurés pour être goûtés. Vous offenser ces prisonniers propriétaires, loin de les gagner : ils ne peuvent comprendre un état plus pur que celui où ils sont : ils s'offensent & s'emportent de ce que vous leur dites. Pourquoi, disent-ils, nous regardez-vous comme des bêtes, croyant nous instruire & nous enseigner des états que nous ne connoissons pas ? S'ils étoient véritables, ils nous seroient plutôt manifestés qu'à vous. Mais, ô insensés ! comment les comprendriez-vous ? Vous mettez des échelles devant vos yeux pour vous empêcher de les voir, & des sacs à vos pieds pour les empêcher d'y marcher.

Nous sommes, disent-ils encore, regardés comme poutins & fûtes, puisque vous condamnez notre voie, la voie de propriété : au lieu que c'est vous qui comme un fureux & un phrénétique voulez bien perdre votre ame, pendant que nous tâchons de la sauver. Votre abandon vous porte à vous perdre avec autant d'impétuosité, qu'un torrent furieux tombe d'une montagne droite & escarpée : mais pour nous, nous restons sur le flanc de la montagne, comme des lacs paisibles qui ne

vous ne nous perdiez. Mais de grace, dites-moi, que faites-vous et vous conservez de la sorte, & que fait ce torrent en se perdant ? Vous restez toujours un petit lac sujet à la corruption, à la gelée & à la sécheresse, & qui n'est propre qu'à abreuver les bêtes des montagnes : mais pour ce torrent, il se jette, je l'avoue, il se précipite avec bruit, il se perd même ; mais où se perd-il ? Dans la mer, où il est à couvert de tous maux, & rempli de tous biens. O trop heureuse perle, qui pourra te comprendre ? C'est celui qui l'a fait qui seul la peut entendre.

Il demande encore (cet ami contredisant ;) s'il faut que la terre d'Adam soit déserte à cause de ce torrent, & s'il faut que chacun se quitte soi-même, que deviendront les autres voies ? C'est une objection que l'on fait d'ordinaire ; si tout le monde entroit dans la contemplation, que deviendrait l'action ? L'action n'en serait pas plus inutile pour cela : car c'est la porte & la disposition pour entrer à la contemplation, & il se trouverait toujours des commençans ; comme même que les hommes même, il en venait d'autres incessamment. De plus, l'action est rendue dans la suite, & elle ne se fait jamais mieux que lorsqu'elle est animée de ce principe de vie. C'est pourquoi si toutes les âmes étoient bien mortes, & ensuite vivantes en Dieu, tout se feroit admirablement.

v. 6. *La lumière du méchant sera changée en ténèbres dans sa tent ; & la lampe qui s'éclaircit sera éteinte.*

1. 7. *Les pas de sa vertu seront retrécis : —*

1. 12. *Si sa force sera affaiblie par la faim ; la disette se joindra de ses entrailles.*

v. 13. *Elle dévorera la beauté de son teint ; & la mort la privera même de son bras.*

v. 14. *Sa confusion sera arrivée de sa maison ; & la mort marchera sur lui comme un Roi.*

C'est l'injustice que l'on fait aux âmes intérieures, que de comparer leur état à ceux des méchants & des libertins : La différence en est pour tant infinie, quoique l'on veuille y trouver des rapports. La lumière du méchant est mise dans les ténèbres du péché & du libertinage, où il ne cherche de tous côtés que de quoi accroître son ambition, & de quoi satisfaire ses passions : la lumière du juste & du simple est mise en ténèbres pour le faire entrer dans la foi pure ; ces ténèbres ne sont point les ténèbres du péché, mais les ténèbres de la grâce, qui ne sont ténèbres qu'à cause de leur trop grande lumière, laquelle empêche que l'on ne la distingue : & quoique le fond de l'âme soit aussi ténébreux, il est paisible, ce qui n'est pas aux méchants, qui sont troublés de mille choses. Plus ces âmes-ci sont en ténèbres, plus elles s'abandonnent & se confient à Dieu, ce qui est bien éloigné de la voie des méchants. Si les méchants pouvoient dévoter Dieu, afin de pécher avec plus de liberté, ils le feroient : & ces âmes ne songent qu'à être elles-mêmes dévotées afin que Dieu seul règne.

Si la lampe, si les lumières distinctes, qui sont comme de petites étoiles, & qui sont des grâces méliocres, sont éteintes, ce n'est que par la lumière du Soleil, qui les absorbe dans la lumière ; au lieu que le peu de grâces que le méchant pouvoit avoir, lui étoit par le péché.

Si les pas que le simple faisoit pour aller dans la vertu paroissent arrêtés, ils ne le sont que parce

que Dieu, comme un bon pere, voyant que la foiblesse de cette ame l'empêchoit d'avancer, prend cet enfant sur ses bras pour le porter, & l'enfant le laisse faire; au lieu que les pécheurs quittent le chemin, les traces on *lei* pas de la vertu pour entrer dans le chemin du crime.

Si la force de ces ames simples est affaiblie par la privation de la famine, ce n'est que pour les faire défaillir à toute malice & à tous péchés: au lieu que les méchants ne sont affaiblis que parce qu'ils se privent volontairement de la communion & de la prière, afin d'avoir plus de liberté de faire le mal. Et si Dieu prive ces ames fideles de son concours perceptible, ce n'est que pour les faire courir à l'inconnu, qui est Dieu même, & leur faire entrepasser tout ce qui n'est point Dieu, afin de le trouver: au lieu que les pécheurs oublient Dieu, & courent à des péchés en péchés, cherchant par tout de quoi contenter leurs sens: & ceux-ci (les bons) ne cherchent point les plaisirs, & n'en trouvent point.

S'ils perdent leur première beauté, c'est afin que n'ayant plus de beauté propre qui les amule & attire, ils ne soient occupés que de la beauté de leur Epoux, se haissant d'autant plus que plus ils se trouvent laids: au lieu que plus les méchants sont laids, plus ils se trouvent beaux, s'aiment eux-mêmes & oublient Dieu.

La première mort est le péché, qui enfante la seconde mort: il est vrai que *les actions* des pécheurs sont consumées par cette première mort: mais ici, c'est tout le contraire: c'est ce qui fait mourir la mort, & qui étend, détruit & anéantit l'homme pécheur, qui ôte à cet homme pécheur son action propre afin que Dieu seul agisse; & ce n'est pas le péché qui consume leur action, &

192.5

mais c'est l'action de Dieu qui surmonte & absorbe la leur.

La confiance des ames abandonnées étant en Dieu seul, ne vient point d'un appui qu'elles prennent sur elles-mêmes: puisque plus leur foiblesse & leur impuissance paroît, plus elles se confient en Dieu: au lieu que les pécheurs ne se confient qu'en eux-mêmes, & s'affligeant dès qu'ils ne réussissent pas en tout ce qu'ils entreprennent, & ces ames au contraire, sont ravies que tout réussisse en leurs mains, afin que Dieu seul subsiste.

Si la mort marche sur moi, ce n'est que pour détruire Adam pécheur & l'assujettir à Jésus-Christ: mais la mort ne règne sur les méchants que pour les arracher à Jésus-Christ, & pour faire régner le péché & la corruption d'Adam chez eux. Ces différences sont utiles à connoître.

C H A P I T R E XIX.

v. 1. *Ainsi Job répondit:*

v. 2. *Jusqu'à quand affligerez-vous mon ame, & me tourmenterez-vous par vos discours?*

v. 4. *Quand j'aurais failli, ma faute ne regarderait que moi seul.*

v. 5. *Mais moi vous devez conter mot. Et vous prétendez que j'étais honteux où je suis redoublé, est une preuve de mon crime.*

Job se plaint avec justice de l'oppression que l'on continue de lui faire. *Pourquoi*, dit-il, *tourmentez-vous mon ame?* Quand même je serois coupable, ne suis-je pas assez attristé sans que vous veniez joindre une nouvelle douleur à ma douleur? *Si j'ai failli, la faute est sur moi & j'en*

Tom. VII. F. Test.

N

serai puni. Mais au lieu d'avoir compassion de moi, vous vous étiez contre moi pour m'accabler encore. Vous me repreniez de mon ignominie; vous me contondez de mes confusions; & vous vouliez que l'état honteux où je suis réduit, fût une punition de mon crime. O que ce procédé est peu charitable!

v. 6. *Comprenez au moins maintenant, que ce n'est pas par un jugement de justice que Dieu m'a affligé; & m'a frappé de ses plaies.*

Job veut persuader à ses amis que ce n'est pas pour le châtir que Dieu le traite de la sorte; que ce n'est pas, comme les pécheurs, par un jugement de condamnation, mais par une pure miséricorde qu'il le tourmente & l'afflige. Ce miséricordieux est trop Israël pour être bien reçu. Il est certain que la plus grande miséricorde que Dieu puisse faire à une ame en cet état, est de ne lui en point faire; & c'est à quoi l'on conçoit que cette épreuve est de grace. Les pécheurs ne prient pas plutôt Dieu, & ne se convertissent pas plutôt vers lui, qu'ils en sont écourés, mais il est sourd pour ces ames, parce qu'il sent le-voit cruel s'il leur étoit indifférent.

v. 7. *Si je crue dans la violence que je souffre, on ne m'écouterait point; si j'élevais ma voix, il n'y aurait personne qui me rende justice.*

Vous en pouvez juger à présent: parce que je crue dans l'exces de la violence que je souffre, & nul ne m'écoute; & cependant Dieu exauce tous ceux qui l'invoquent, & sa miséricorde est infinie: je craindrai à honte non pressée de ma douleur, & personne ne le présentera seulement pour en juger.

v. 8. *Il a environné de haine mon sentier, en sorte que je ne puis passer outre: il a rempli ma voie de ténèbres.*

Job ne trouve aucun moyen de se tirer de l'état misérable où il est: il ne voit aucune issue de quelque côté qu'il se tourne, & il ne rencontre que des épineux qui le blessent, sans pouvoir se faire de passage: il ne fait que devenir. Il n'y a qu'un seul endroit par où l'on peut se mettre en repos lorsque l'on est de cette sorte; c'est l'abandon, la patience, & l'indifférence à être traité de ce lieu, si telle est la volonté de Dieu, lorsqu'il plaira à sa bonté. Mais c'est une chose inutile & un travail inutile que de vouloir se faire passage. De plus, tout est plein de si épaisses ténèbres, que l'on ne sait où aller. Le plus court est, de demeurer en repos.

v. 9. *Il m'a dépouillé de ma gloire, & il m'a ôté la couronne de dessus ma tête.*

O heureux dépouillement, qui arrachant à l'ame toute propre gloire, laisse à Dieu seul la gloire de toutes choses! Dieu ne peut se glorifier en l'ame que par la destruction, & en lui ôtant toute subsistance. Otez la couronne de dessus la tête n'est autre chose que d'ôter à la créature tous moyens de pouvoir jamais s'élever pour quoi que ce soit.

v. 10. *Il m'a détruit de tous côtés, & je suis perdu; il m'a ôté toute espérance comme à un arbre qui est arraché.*

Le moyen de réduire une ame dans une peine totale, c'est de lui ôter tout soutien, & de la détruire de toutes parts: car si elle trouvoit le moindre appui & le moindre soutien, elle ne se

perdroit pas ; comme une personne qui se noie , tant qu'elle trouve des appuis & des fondens , elle ne se noiera jamais : si une personne étoit suspendue au dessus de la mer , quand ce ne seroit que par un petit fil , elle ne tomberoit point dedans que le fil ne fût rompu ; de même , tant qu'il y a un petit endroit dans lequel nous ne sommes pas détruits , nous ne sommes pas perdus : c'est pourquoi Job dit , que puisqu'il est détruit de toutes parts , il est assurément perdu , & que l'épécure qui lui estoit en lui-même ou en quelque chose hors de Dieu , a été non seulement coupée comme un arbre que l'on coupe , (ce qui seroit peu , car il peut toujours revenir ,) mais qu'elle a été arrachée comme un arbre que l'on arrache , & qui ne peut plus pousser , n'en restant rien. Cette comparaison de l'arbre est très-bonne ; parce que s'il reste seulement une petite racine , il repoussera ; de même s'il reste quelque chose en nous de nous qui ne soit pas arraché , il germera & croîtra peu à peu : c'est pourquoi lorsque Dieu veut faire une grande miséricorde à une âme , il ne lui laisse pas la moindre subsistance qu'il ne lui arrache.

v. 11. Sa fureur s'est allumée contre moi , & il m'a regardé comme son ennemi :

π. 12. Il est venu accompagné de ses valets , qui se sont fait voie au travers de moi , & ont assiégé ma tente de toutes parts.

Job décrit les moyens dont Dieu s'est servi pour arracher tout ce qui étoit en lui de lui-même. C'est que Dieu semble d'abord avoir contre cette âme : il ne paroît plus qu'indignation en lui : il semble qu'il ait déployé contre elle toutes les rigueurs de sa justice : il n'a point de yeux

pour voir les maux , ni d'oreilles pour entendre les cris ; il ne la regarde même que comme sa plus grande ennemie. Ensuite de tout cela , il envoie les voleurs , qui lui enlèvent ce qu'elle peut avoir de bien : ils l'assiègent tout autour , en sorte qu'il n'y a pas moyen d'échapper d'ense ni de s'en défendre , non plus que de bien conserver ou dérober à leur larcin. Si on pense en éviter un , on tombe entre les mains d'un autre mille fois plus cruel & plus insupportable. Si on évite une petite impatience , on tombe dans l'orgueil & dans la propre complaisance , enfin l'on ne peut s'échapper.

v. 13. Il a écarté mes frères loin de moi ; & ceux qui se connoissoient se sont retirés de moi comme des étrangers.

v. 14. Mes proches m'ont délaissé ; & ceux qui me connoissoient m'ont mis en oubli.

Il ne s'est pas contenté de m'avoir assiégé par ses voleurs , il m'a ôté tous moyens de me tirer de leurs mains. Il a fait éloigner de moi mes frères , en qui je pouvois trouver quelque refuge ; & tous ceux que je connoissois autrefois , qui me pouvoient soulager dans de semblables maux , se sont retirés de moi , en sorte que je n'ai nul moyen de m'en servir. Mes proches m'ont délaissé ; cette présence de Dieu si proche & si intime qui me soutenoit , m'a quitté ; & celui qui seul me connoissoit m'a mis en oubli. A ce dépoilement intérieur , Dieu joint l'extrême de la direction , de celui qui nous connoît , & des amis spirituels qui nous abandonnent.

v. 15. Ceux qui demeuroient dans ma maison , & mes servantes m'ont regardé comme un étranger.

v. 16. J'ai appelé un serviteur , & il ne m'a pas répondu.

du, lors même que je le priois de ma propre bouche.
 v. 17. *Ma femme a eu horreur de mon haleine, & je priois les enfans qui sont sortis de moi.*

Lorsque la séparation de la partie supérieure & de l'inférieure se fait, elles en souffrent toutes deux extrêmement. La partie supérieure se sent abandonnée de tous les secours qu'elle tiroit autrefois par le moyen des sens & des puissances inférieures; de même que l'inférieure se sent abandonnée de tous les secours de la supérieure: c'est ce qui fait dire à Job: *Ceux qui demeurent en ma maison m'ont abandonné: & mes servantes, dont je tirois quelque secours, m'ont regardé comme un étranger, n'ayant eon plus de commerce avec moi que si nous n'étions plus ensemble. J'ai appelé mon serviteur, pour m'en servir comme les autres fois: mais c'est en vain; car il ne veut plus me répondre; je le jure de ma propre bouche, faisant mes efforts pour me servir de ma volonté, qui est ce serviteur le plus cher & le plus nécessaire; mais il n'a voit point d'oreilles pour m'entendre: enfin toute la partie inférieure marquée par la femme, avoit horreur de l'infirmité qui sortoit de moi, & qui paroïssoit venir du dedans: je jure aussi les enfans qui sont sortis de moi, voulant me servir des actions que j'ai autrefois produites, pour me consoler; mais je ne les trouvois plus, & je ne fais ce qu'elles sont devenues.*

Ceci à la lettre, s'entend proprement de l'abandon où l'on est réduit de la part des amis, & même des personnes spirituelles, qui, aussi bien que les proches, n'ont que du mépris & même de l'aversion pour une personne que Dieu exerce par les plus étranges abjections.

v. 19. *Ceux qui autrefois étoient mes conseillers, m'ont tu en abomination; & celui que j'aimois le plus s'est déclaré mon ennemi.*

Ceci est très-pénible: car il y a des ames pour lesquelles Dieu donne une union si intime & si profonde, qu'il seroit plus doux d'être divisé de soi-même que de ces personnes. Cependant Dieu permet quelquefois qu'ils se dégoûtent, & que se dégoûtant l'un en aversion, ce qui cause une extrême douleur pour l'ame, tant parce que cette union étoit d'ordre de Dieu, & un fruit de sa volonté, qu'à cause de l'extrême dommage qui en revient à celui qui s'éloigne de la sorte.

On peut encore expliquer cela de la raison & de la prudence, qui étant les conseillers de l'ame dans ce qu'elle entreprendoit, l'abandonnent néanmoins, de sorte qu'elle se trouve déstituée & de l'une & de l'autre: car la raison & la prudence qui lui restent, ne sont point pour l'aider & la soutenir; mais pour la condamner & pour l'avoir en horreur.

La vertu, à laquelle j'avois plus d'attache, dit encore cette ame, celle que j'aimois le plus, & que je croyois m'être la plus nécessaire, m'a délaissé. O que tout cela est bon, quoiqu'il paroisse bien terrible!

v. 20. *Mon os s'est collé à ma peau après que ma chair a été consumée: il ne me reste que les osiers autour de mes dents.*

Job devient si dénué & si stérile, qu'il ne lui reste plus que le fonds dépourvu de tous biens, comme un orfèvre: c'est pourquoi il ne dit pas mes os: mais mon os, pour marquer que c'est ce fonds plus intime qui demeure seul, sans aucune ressource;

& la partie inférieure reste comme une peau violaine & bazarée lui cet os, sans chair ni substance aucune en quoi que ce soit. *Mes Hues, ajoute-t-il, sont seulement restées acquies de mes dents, pour avoir le moyen de plaindre ma douleur, & de l'aigreur par mes plaintes.*

v. 21. *Ayez pitié de moi, vous au moins qui êtes mes os, ayez pitié de moi; car la main du Seigneur m'a touché.*

O pauvre Job, à qui adressez-vous vos plaintes, & où trouvez-vous des amis qui prennent part à votre douleur? Vos amis sont changés en ennemis: & si Dieu, qui est le seul fidèle & véritable ami, n'est point touché de votre douleur, & ne daigne pas vous secourir, qui est-ce qui en aura pitié? O Dieu, c'est vous-même qui faites ce mal. Vous touchez seulement cette ame, & votre toucher la réduit en poudre. Si vous appesantissez votre main sur elle, que seroit-ce? Nul ne le pourroit soutenir: il n'y a qu'un Dieu qui puisse soutenir la pesanteur du bras de Dieu. C'est vous, ô Jésus-Christ crucifié, qui avez porté la force de ce bras: mais pour la créature, ce n'est qu'un toucher, & ce toucher la met dans le néant & dans la poussière. Elle adresse les plaintes à tous ceux qui ont été ses amis: tous les Saints, toutes les créatures célestes & terrestres qui lui étoient si chères, & dont elle attendoit autrefois du secours, ne lui en peuvent donner; & vous, ô divine miséricorde, n'avez-vous point pitié de cette affligée? ne finirez-vous point cet effroyable purgatoire? Non la miséricorde est fournie à cette voix: c'est vous, ô divine justice, qui voulez être satisfaite, qui rendez la miséricorde sans miséricorde: cou-

tez-vous donc; achevez, rassasiez-vous, vengez-vous & n'épargnez pas: faites-vous seulement justice à vous-même; c'est la seule chose que je souhaite, & c'est ce que je n'aurai jamais le plaisir de connaître.

v. 22. *Pourquoi me persécutez-vous comme Dieu, & vous rassasiez-vous de mes chairs?*

Il est vrai, ô Dieu, que vous persécutez en Dieu, & non pas en homme: il n'y a point d'homme qui pût inventer les moyens que vous avez pour détruire une pauvre ame, & lui ôter tout secours & tous reluges. O que vous êtes bien plus ingénieux que tous les tyrans, qui n'ont jamais un moyen d'appréhender de ce que vous faites pour tourmenter les ames qui se sont livrées à vous sans réserve! O exceleur ingénieux! vous tirez avec la dernière exactitude le paiement de tout ce qui vous est dû, & vous faites encore contracter de nouvelles dettes, afin d'avoir le plaisir de vous les faire payer avec usure. O, qui le croiroit, que celui qui l'éprouve: Et vous faites les choses d'une telle manière, que plus vous vous faites payer avec rigueur, plus vous rendez vos créanciers insolubles, afin qu'ils ne vous puissent payer, pour avoir le plaisir de les tourmenter davantage. Mais, le dirai-je, ô aimable Dieu! & ne vous en offendez-vous point? Plus vous êtes cruel, plus vous êtes aimable; & l'on aime plus vos rigueurs les plus extrêmes, que vos premières caresses. Mais quel intérêt & quelle usure voulez-vous tirer de celui qui n'a rien? Il n'avoit que ce qui étoit à vous: il l'a perdu; ce qui étoit à lui est détruit, & il vous l'avoir donné: sur quoi prendrez-vous donc vos dettes? Payez-vous vous-même de vous-même. Vous me faites

contracter tous les jours de nouvelles obligations, & vous m'avez dépouillé & attaché tous moyens de vous payer jamais: cependant vous voulez être payé! O j'en dirais trop, Amour, si je disois ce que vous faites.

V. 23. *Qui m'a accordé que mes paroles soient écrites?*

Qui me donnera qu'elles soient tracées en un livre?

V. 24. *Qu'elles soient gravées sur une lame de plomb d'un style de fer, ou sur la pierre dure avec le ciseau?*

O qui me donnera que les paroles que je viens de dire soient écrites en caractères ineffaçables, & qu'elles puissent servir dans la suite de tous les siècles? qui est-ce qui me permettra qu'elles soient gravées sur des lames de fer ou de plomb, ou sur la pierre la plus dure, que toutes les ames les plus dures en soient pénétrées, & que l'on n'ignore jamais la conduite que Dieu veut lui celles qui se donnent à lui sans réserve, afin de les aider à la suivre?

Car quoiqu'en ceci, on se voudrait aussi les aider à me suivre, je suis le plus malheureux & le plus affligé des hommes, une chose pourtant m'y console & me satisfait pleinement: c'est que,

V. 25. *Je sais que mon Rédempteur est vivant, & qu'il me doit ressusciter de la terre au dernier jour.*

Je sais que toutes mes misères n'empêchent point qu'il ne soit vivant & glorieux. Il est mon Rédempteur: c'est pourquoi, après m'avoir rendu insolvable, il aura le plaisir de me racheter & de me donner une rédemption très-abondante. Il est vivant: c'est pour me relever de la terre de ma poussière, lorsque je serai rendu dans le plus pro-

fond de mon néant, & pour me revivifier de nouveau de la propre vie.

V. 26. *Et je serai encore revêtu de ma peau, qui je verrai mon Dieu dans ma chair.*

V. 27. *Que je le verrai, dis-je, moi-même, & que mes yeux le regarderont, & non d'autres. Cette espérance repose dans mon sein.*

Je sais que lorsqu'il m'aura revivifié, je serai rétabli dans tout ce que j'ai perdu; je sais que dans ma propre chair, dans la chair d'Adam innocent, répétée par mon Rédempteur, je verrai mon Dieu: que je le verrai de mes propres yeux, de ces yeux qui avoient été obscurcis par la foi; que ce sera moi-même à qui cela arrivera. Quoique je sois dans l'état le plus misérable de tous, je ne laisse pas de conserver cette espérance: & plus toutes choses paroissent désespérées, plus je suis rempli d'espérance.

CHAPITRE XX.

V. 1. *Sophar répandit ensuite:*

V. 5. *Je sais que la gloire de l'impie est courte, & que la joie de l'hypocrite n'est que d'un moment.*

V. 6. *Quand son orgueil s'élevera jusqu'au ciel, & que sa tête toucheroit les nués,*

V. 7. *Il périra & sera rejeté à la fin comme le fumier; & ceux qui l'ont vu, diront: Où est-il?*

C'EST une chose horrible que des esprits mal disposés: ils prennent tout à contre sens, & la vérité pour un effet d'orgueil. Tout ce que les personnes simples disent en annonçant les plus solides vérités, est pris pour malice, orgueil &

hypocrisie : à leur compte, c'est se louer que d'espérer en Dieu seul, & que d'attendre tout de la Rédemption de Jésus-Christ en n'attendant plus rien de soi-même : cependant c'est là la plus véritable humilité. Est-ce se réjouir en hypocrisie que de se réjouir en Dieu seul, lorsque la misère extrême dans laquelle on est réduit, ne permet pas de trouver la moindre joie hors de Dieu ? Cette ame, qui a tous les sujets du monde d'être mécontente, se contente de ce que Dieu seul est content, & c'est assez pour elle ; & l'on naît cela de malice, & d'un orgueil qui s'étend jusqu'au Ciel ! on assure que cet homme qui s'est confié en Dieu seul, s'en sera perdu à la fin, & qu'il tombera dans la dernière misère. Ah Dieu ! la misère des misères est de ne pas s'abandonner à vous, & la richesse des richesses est d'avoir tout perdu, afin que vous ayez tout. O mon Dieu, je fais cette déclaration authentique, que j'aime mieux me perdre en me liant à vous & en vous devant toutes choses, que de me sauver en me liant à moi !

Tout ce Chapitre n'est rempli que d'imprécations que ces faux amis font contre ce pauvre affligé : ils l'accusent de s'être enrichi des dépouilles d'autrui, lui qui a perdu sa propre subsistance.

v. 15. Il vomira les richesses qu'il a dévorées, & Dieu les tirera de son sein.

Il vomira, disent-ils, les richesses qu'il a dévorées. Comment vomir ce qu'il n'a pas pris ? & que rendra-t-il à celui qui est vide de tout ? Ce passage, que l'on dit contre le plus dénué des hommes, seroit très-propre pour les personnes qui sont en lumière & en possession de mille ri-

chesses : il est certain qu'elles rendront les richesses & les grâces qu'elles ont dévorées avec avidité, les goûtant & les savourant avec tant de plaisir ; & que Dieu en ce monde ou en l'autre les tirera de leur sein.

CHAPITRE XXI.

v. 1. Et Job dit :

v. 2. Ecoutez, je vous prie, mes paroles.

v. 3. Souffrez que je vous parle, & après cela moquez-vous, si vous voulez, de ce que je dis.

IL est aisé de remarquer par la différence des expressions la différence des esprits. Celui pour lequel on ne devroit avoir que de la douceur & de la compassion, est traité avec la dernière rigueur & la plus extrême injustice ; & cependant, il ne répond qu'avec des paroles douces & obligeantes. Il ne se met point en peine de répondre aux injures qu'on lui fait ; il ne songe seulement qu'à persuader la vérité s'il est possible : *Ecoute-moi*, je vous en conjure, & ne supposez : *souffrez que je vous parle encore*, & que je vous dise ce que je connais de la vérité : & après que je vous aurai parlé, *moquez-vous de moi, si vous voulez*. Pourquoi que je satisfasse à la vérité, & que j'obéisse à la volonté de Dieu, il ne m'importe.

v. 4. Ma dispute est-elle contre un homme, que je n'aie pas raison d'être affligé ?

v. 5. Ecoutez-moi, & soyez étonnés, & mettez le doigt sur votre bouche.

v. 6. Quand je me souviens de mon état, j'en suis épouvanté moi-même, & j'en tremble de tout le corps.

v. 7. *Pourquoi donc les méchants vivent-ils, & sont-ils élevés & soutenus par leurs richesses?*

Ma dispute est-elle contre un homme, ou est-ce un homme qui m'attaque & dont je puisse me défendre, que je n'aie pu m'en faire usage? C'est mon Dieu qui m'afflige; & c'est pour cela que je tiendrai son parti, & que je soutiendrai la vérité de sa conduite sur les hommes. Écoutez-moi, je vous en conjure, & demeurez en silence, pour me donner la liberté de vous parler. S'il est vrai ce que vous me dites, que l'affliction est la marque du crime, que la pauvreté n'est donnée qu'à cause des larcins & des rapines, que les douleurs ne viennent que parce que l'on a été corrompu dans les plaisirs, d'où vient donc que les méchants vivent, puisque vous assurez que la mort est une punition des coupables? Pourquoi sont-ils élevés en gloire & soutenus dans leur richesse? C'est une chose si véritable, que le Roi-Propète assure (a) qu'il a été ébranlé en voyant la prospérité des méchants & l'oppression des innocents. Moi-même, ajoute Job, j'en suis avoué lorsque je pense comme tout ce qu'ils entreprennent leur réussit; & je suis en même tems lorsque je considère ce que j'ai été & l'état où je me trouve réduit: car je ne puis ignorer que je n'aie aimé mon Dieu, tout misérable que je suis; & en même tems je ne puis douter que je ne sois plongé dans la plus étonnante misère.

v. 9. *Leurs maisons sont sûres & paisibles, & le lieu de Dieu ne les touche point.*

v. 10. *Leurs vaches conçoivent & conservent leur fruit, elles s'en déchargent sans avorter jamais.*

(a) Psalm. 72. v. 2. &c.

v. 13. *Il passent leurs jours dans les plaisirs, & en un moment ils descendent aux enfers.*

Leurs maisons sont sûres, ils n'ont rien qui les attaque ni qui leur fasse peine; tout est en paix pour eux, & rien ne les contrarie ni ne les condamne: ils sont aimés & applaudis; Dieu ne les frappe point de croix ni extérieures ni intérieures; leurs biens multiplient & augmentent sans qu'ils fassent aucune perte, ils passent leurs jours dans les plaisirs, & ils descendent de la fierte aux enfers. O Dieu, cela est bien différent de ce qu'éprouvent vos serviteurs; toute leur vie est pleine de douleurs; mais leur mort ne sera pas pareille: l'un meurt tout vivant, & trouve la mort dans la vie; & l'autre vit mourant, & trouve la vie dans la mort.

v. 14. *Ils disent à Dieu: Retenez-vous de nous; nous ne voulons point connaître vos voies.*

Il est vrai que ces personnes ne veulent point avoir Dieu présent; ils tâchent de le chasser par leurs crimes, & ils ne veulent point connaître ses véritables voies: au lieu que les âmes abandonnées sont continuellement en la présence de Dieu; & si elles ont quelque douleur, c'est de son absence: elles ne veulent autre chose que de suivre ses voies sans résistance, & elles ne s'abandonnent à sa conduite que pour cela.

v. 22. *Quelqu'un enseignera-t-il à Dieu la sagesse, lui qui juge les plus orgueilleux?*

v. 23. *Celui-là muni d'un bras plein de force, riche & heureux;*

v. 24. *Ayant les oreilles chargées de graisse, & les os pieux & comme arrachés de moelle.*

v. 25. *Un autre meurt dans l'amertume de son âme & sans aucun bien.*

Job fait si bien la description & la différence des pécheurs aux âmes zélantes, qu'il n'y a rien à y ajouter : les uns entrent dans le sépulcre de leurs corps pleins d'abondance & de richesses, de biens & de santé ; & l'autre entre dans le tombeau mystique avec une entière pauvreté, dépouillé de tout. Ce qui en a été dit jusqu'à présent est suffisant pour éclaircir le passage ; & c'est ce discernement qui est la science de Dieu.

v. 30. *C'est le méchant est réservé pour le moment où il sera pétri, & Dieu le comblera jusqu'au jour de sa fureur.*

C'est la raison pourquoi Dieu afflige si fort ses amis ; c'est qu'il leur fait enlever toutes les peines en cette vie pour les combler de biens en l'autre ; mais il garde sa main pour les punir dans le jour de sa fureur, & il leur donne en cette vie la récompense du peu de bien qu'ils peuvent y avoir fait.

v. 34. *Comment donc me voulez-vous donner une vaine consolation, puisque j'ai fait voir que ce que vous dites est contraire à la vérité ?*

Job marque, qu'on le console en vain, parce que ce qu'on lui dit est contraire à la vérité ; mais pourtant, si les choses qu'on lui dit étoient véritables, loin de le consoler, ne semble-t-il pas qu'elles devroient l'affliger davantage ? Quelle consolation pourroit vous donner, ô Job, l'assurance de votre perte, & la persuasion qu'ils veulent vous donner que vous n'êtes perdu que pour vos crimes ? Cela peut-il consoler un malheureux affligé ? N'est-ce pas plutôt vous jeter dans le désespoir

désespoir ? Non, répond ce généreux misérable ; rien de ce qu'ils me disent ne me choque que parce qu'il répugne à la vérité : je ne prends le parti que de la vérité : je n'ai point d'autre intérêt ; car il me seroit aussi indifférent, si c'étoit la volonté de Dieu, de péir avec les coupables que d'être sauvé avec les innocents. Depuis que j'ai tout perdu, je n'ai plus d'intérêt que l'intérêt de la vérité.

CHAPITRE XXII.

v. 1. *Eliphaz prenant la parole, dit à Job :*

v. 6. *C'est avec pain des gages de vos frères sans sujet, & vous avez répondu ceux qui étoient nus,*

v. 7. *Vous avez refusé de l'eau à ceux qui étoient altérés de soif, & le pain à celui qui avoit faim.*

v. 8. *Vous possédiez notre terre par la force de votre bras :*

v. 9. *Vous avez envoyé les veuves à vide, & vous avez ravi les bras aux orphelins ;*

v. 10. *C'est pour cela que vous êtes environné de pièges.*

C'EST seroit trop peu pour vous de toutes les persécutions que vos amis vous ont fait, ô Job, s'ils ne vous imputent pas encore mille maux que vous ne fîtes jamais. Jusqu'où va la passion. Un homme lue de la bouche de Dieu même, & qui s'est laissé dépouiller de tout sans résistance, est accusé des plus horribles crimes & des plus noires injustices ! Il est trop juste qu'après Jésus-Christ les serviteurs loyons (ajoutez au rang des malheureux) on ne met point de bornes à la persécution qu'on leur fait ; & souvent on les accuse de tant de choses, que cela les rend incroyables. O si ceux,

(n. Marc 14. v. 28.)

Tome VII. F. Tyllam.

Q

qui ne font point de difficulté d'imputer aux serviteurs de Dieu les plus horribles crimes, parce qu'ils les voyent batus de la tempête & sans défense, savoient le mal qu'ils font, ils seroient bien étonnés ? Ils en porteroient la peine lorsqu'ils ne pourroient plus se reconnoître : il faut tout laisser à Dieu.

v. 19. *Celui qui aura été humilié, sera en gloire ; —*

v. 30. *Et l'innocent sera sauvé par la pureté de ses mains.*

Job tombera aisément d'accord que celui qui est humilié sera un jour en gloire, puisque c'est tout ce qu'il essaye de prouver : mais il ne comprendra jamais que l'innocent soit sauvé par la pureté de ses mains ; cela est trop injurieux à son Rédempteur, pour qu'il l'accorde. O quelles mains ou quelles œuvres seroient assez pures pour opérer le salut d'une âme qui ne veut d'autre salut que celui qui vient de son Rédempteur ? O si mes mains, dit Job, ou mes actions pouvoient par leur pureté mériter seules mon salut, je vendrois que mes mains fussent sales pour avoir le plaisir de n'être sauvé que par Jésus-Christ. Toute innocence me paroit malice si elle n'est pas l'innocence de Jésus-Christ. Il est inutile de disputer de cet article, qui est tant condamné dans mon esprit qu'il est condamnable.

Il est bon de concevoir ici, que l'on ne parle pas des moyens ordinaires de salut ; mais d'une âme parfaitement intérieure, & appelée au plus profond anéantissement ; d'une âme mise dans l'entière vérité du Tout de Dieu & du néant de la créature ; & non d'un Chrétien dans la voie commune, qui appuie presque tout son salut sur ses œuvres. Je sais bien que (a) la foi sans les

(a) Jacq. 2. v. 26.

œuvres est morte : mais il ne s'agit point de cela ici, puisque l'âme dont nous parlons n'est anéantie qu'après avoir été consoignée dans toutes les bonnes œuvres : & qu'ayant épuisé tout le bien de ses propres opérations, l'opération de Dieu devient si forte en elle, que d'y surmonter les opérations de la créature, & les absorber de telle sorte que l'âme se trouve privée par excès (& non par défaut) des biens qui assureroient son salut : ce qui lui fait comprendre, qu'il y a le salut opéré & mérité par Jésus-Christ, qui est pour les âmes délaissées, mortes à tout intérêt, qui ne s'obtiennent que par le dépouillement & l'anéantissement de tout soi-même.

Je sais que tous les hommes ne sont sauvés qu'en Jésus-Christ & par Jésus-Christ : mais tous les hommes ne sont pas pleinement abandonnés à Jésus-Christ, pour n'espérer qu'en lui, & non dans leurs œuvres : mais ceux-ci quand ils auroient fait tout le bien que tous les saints esclave ont fait sur la terre, ils ne mettroient néanmoins l'espérance de leur salut qu'en Jésus-Christ, & non en leurs œuvres.

CHAPITRE XXIII.

v. 1. *Job parla ensuite de cette sorte :*

v. 2. *Ma parole est à présent pleine d'amertume, & la violence de ma plainte s'est accrue par mon gémissement.*

Job (le plus affligé des hommes) fait connoître que sa parole lui devient à présent un sujet d'amertume : Et pourquoi l'est-elle plus à présent qu'au commencement ? Parce que l'on ne vous a pas toujours combattu ? Ce qui me remplit

d'amertume, répond-il, est que l'on vent attribuer à notre travail ce qui n'est dû qu'à mon Dieu : on ôte à mon Rédempteur, pour trop donner à ses créatures ; & c'est ce qui m'anime d'une sainte jalousie pour défendre sa cause : c'est aussi ce qui fait, que gémissant de ce qu'on répugne à la vérité, mon premier gémissement loin de diminuer *ma plus, l'a rendu plus gîteur* parce que l'on augmente le mensonge en parlant contre le droit de mon Rédempteur.

v. 3. *Qui me donnera de le connaître, de le trouver, & de parvenir jusqu'à son vider ?*

Job ne nomme point celui dont il parle, il n'explique rien : il suppose que tout le monde doit s'occuper, que son douleur venant de ce que l'on fait injure à son Sauveur, c'est à lui seul qu'il veut s'adresser pour en faire ses plaintes ; car lui seul peut comprendre la cause de cette douleur, & la portée de l'amour dont elle découle. *O qui me donnera, dit-il, que je connaisse celui en qui tout mon salut est renfermé ; que je le trouve, que je sois uni, collé & serré à lui, que je l'aime & que je lui donne des marques du plus pur amour, & qu'en perdant tout propre intérêt je n'aie plus que les siens ?* Que je serois heureux si je pouvois parvenir jusqu'à son trône ! qui est ce trône ? C'est Dieu le Père ; puisque c'est dans le sein de son Père qu'il repose ; c'est là que j'entrerois avec lui pour m'y cacher, m'y peindre, & ne me retrouver jamais.

v. 4. *Je mettrai le jugement devant lui —*

v. 5. *Afin que je sache les paroles qu'il me répondra, & que j'entende ce qu'il me dira.*

Je mettrai le jugement de sa propre cause devant

lui ; c'est à lui qu'est donné la justice & le jugement : & je désire exultamment de savoir les paroles qu'il me répondra.

J'ai bien encore une plus forte ambition ; c'est d'entendre cette divine parole dans le sein de son Père, ce divin Verbe, cette parole de vérité, afin de savoir s'il parle autre chose dans son Père que ce qu'il parle dans l'âme humaine. Il ne parle dans l'âme humaine que le Tout de Dieu & le non de toutes choses, le pouvoir de Dieu seul & l'impuissance absolue de toutes les créatures ; enfin il ne parle que deux vérités, la vérité du Tout de Dieu, & la vérité du néant de tout le reste.

v. 6. *Je ne voudrais pas qu'il me combatte de toute sa force, ni qu'il m'accablât par le poids de sa grandeur.*

v. 7. *Qu'il propose la vérité & l'équité contre moi, & je renportrai la victoire dans le jugement.*

Je ne prétends pas qu'il combatte contre moi avec toute sa force ; parce que je n'ai rien qui la puisse lutter ; qu'il ne m'accablât pas non plus du poids de sa grandeur ; ce n'est pas ce que je désire ; je ne suis plus un néant rebelle, qui aie besoin de cela pour me détruire ; je suis un néant soumis & sans résistance, contre qui toute force seroit inutile. Je demande qu'il propose la vérité & l'équité contre moi, & je suis assuré de la victoire ; car il ne peut parler autre chose que la vérité qu'il m'a enseignée, qui est celle que je voudrais imprimer à tout le monde, la vérité de son Tout, & de notre néant.

v. 8. *Si je me tourne vers l'Orient, il ne se montre point ; si je vais vers l'Occident, je ne l'entendrais point.*

v. 9. *Si je vois à gauche, que ferai-je ? Je ne le puis atteindre : Et si je me tourne à droite, je ne le verrai point.*

Ces expressions si particulières de Job marquent que tous nos frins & toutes nos peines ne peuvent nous donner nulle connaissance de Dieu ni de sa vérité. Il est au dessus de toutes connoissances, de toutes recherches, & de tous raisonnemens. La foi seule est celle qui peut nous en instruire.

v. 10. *Mais pour lui, il connoît ma voie, Et m'éprouve comme l'or qui passe par le feu.*

Dieu seul connoît cette voie si belle, mais si nue & si cahée de la foi & de l'abandon. C'est cette voie dans laquelle Dieu m'a conduit, dit Job. Il m'a éprouvé comme l'or. Comment est-ce que l'on éprouve l'or ? Dans le feu. On l'y fond & dissout, & on l'y purifie de sa terre & de sa crasse. Dieu fait de même à l'ame : il la fond & dissout dans le creuset des abjections & des afflictions par le feu de son amour : & à mesure qu'il la fond & qu'il la brûle, il consume tout ce qu'il y a de terrestre & de matériel en elle, & ne laisse que l'or épuré de la poussière charnelle.

v. 11. *Mon pied a suivi ses traces ; j'ai gardé sa voie, Et je ne m'en suis point détourné.*

v. 12. *Car il est seul ; Et nul ne peut empêcher que ce qu'il pensa ne s'exécute ; Et il fait absolument tout ce qu'il lui plaît.*

Job assure que son pied a toujours suivi ses traces que Dieu lui a marquées, qu'il ne s'est point écarté de la voie de l'abandon. C'est une belle chose que cet abandon : plus tout le monde tâche de le faire perdre, plus il se fortifie. Tous

les hommes sont trop foibles pour consoler les autres ames dans leurs disgrâces ; & celles-ci se fortifient dans les plus horribles peines, lorsque tout le monde loin de les consoler, tâche de les mettre dans le désespoir. Les autres sont plaintifs pour les moindres maux, & encore ont-ils peine à se résoudre de les porter ; ceux-ci sont insultés dans les plus horribles tourmens, & avec cela ils redoublent leur foi, leur confiance & leur soumission. O qui auroit de bons yeux, pénétreroit bien-tôt la honte de cet état !

Mais, dit-il encore, EST SEUL ; & cela me suffit : que je devienne toujours plus misérable & plus infortuné, n'importe : il est seul content, il ne peut avoir d'infirmes ; nul ne peut détourner sa pensée ni empêcher qu'il n'accomplisse sa volonté, quelque résistance qu'on y veuille faire : pour moi, qui suis content de tout ce qu'il fait, parce que je ne veux que sa volonté, je me soumettrai tout de nouveau à tout ce qu'il voudra faire de moi.

v. 14. *Et quand il aura accompli sur moi sa volonté, il lui reste encore beaucoup d'autres moyens semblables de m'affliger.*

Et quand il aura accompli sa volonté en moi sans résistance, & dans toute son étendue, ainsi que je le souhaite, il trouvera encore une infinité d'autres moyens de m'affliger. Car l'amour pur ne dit jamais, c'est assez ; lorsqu'un genre de supplices est épuisé, il en invente un autre : ainsi lorsque l'on croit qu'une peine va finir, elle est suivie d'une plus amère, jusqu'à ce que l'amant apprenne à faire son plaisir de sa douleur, & que ce qu'il n'osoit toucher du doigt devienne sa nourriture. Il accomplit, encore cette même volonté

en plusieurs personnes de la même sorte dans la suite de tous les siècles, & toutes ces personnes lui sont présentes.

v. 27. Car je ne suis point perdu pour les ténémens apparents, & cette obscurité où je suis ne m'a pas couvert le visage absolument.

Car quoique je paroisse *perdu* aux yeux de tous les hommes, & même à ceux de ma raison, je ne *te suis point en effet pour ces apparences ténébreuses* : j'espère toujours en ta bonté, & je n'ai point changé mon espérance; mais de quelque manière qu'il en use, je veux tout ce qu'il fera.

CHAPITRE XXIV.

v. 1. Les temps du Tout-puissant ne sont point cachés; mais ceux qui le connaissent ne savent point ses jours.

Jon assure, que *les tems & les conduites de Dieu ne sont point cachés à ses amis*: ils savent que la conduite de Dieu est de les affliger pour les consoler, de les tuer pour les vivifier; mais *ils ne savent point combien de jours il a destiné pour l'affliction ni quand elle doit finir*. Tout cela est dans les secrets de Dieu, connus à lui seul.

CHAPITRE XXVI.

v. 5. Les géants & ceux qui habitent avec eux gémissent sous les eaux.

v. 6. L'enfer est nud devant lui; & l'abîme n'a point de couverture.

LES géants dont Job parle ici, sont ces âmes fortes & élevées qui *gémissent sous les eaux* de

leurs passions, & qui en sont enfin étouffées, aussi bien que ceux qui croyoient être livrés par leurs larmes. Vous lites cela, Seigneur, pour faire éclater votre pouvoir.

L'enfer est nud devant vous: qu'est-ce que le vêtement de l'enfer? C'est le péché: cependant devant Dieu cet enfer se trouve nud; parce qu'il fait passer les âmes dans (*) l'enfer, leur laissant le tourment de l'enfer & leur en ôtant le vêtement. Mais si lui seul peut faire cette nudité à l'enfer, nul ne peut sans lui éviter l'âme, & il n'y a nulle couverture qui puisse empêcher d'y tomber, ni qui puisse garantir les passans de cette chute. O Dieu, qu'il est bien vrai que le salut est en vos mains! Ce passage a des sens extrêmement profonds, mais inexplicables: c'est pourquoi l'âme expérimentée en comprendra plus que l'on n'en peut jamais écrire.

v. 7. Il rend le vent d'aquilon fin le vide, & il sifflant la terre sur le néant.

v. 11. Les colobars du ciel tremblent & s'épouvantent en signe de sa volonté.

Dieu rend le vent d'aquilon, qui signifie très-bien le souffle de son Esprit saint, *sur ce qui est vide de tout*, qui n'est rempli & embarrasé d'aucune chose. Cet homme pétri de terre, mais de terre pure & neutre, est comme *sufflé sur le vent*, n'y trouvant nul soutien que la seule puissance de Dieu, qui le soutient sans nul moyen & sans nul appui. O amour! vous seul pouvez faire ce que les hommes ne peuvent concevoir.

Ces grandes âmes qui sont comme les colobars du ciel, qui sont l'admiration des peuples, tremblent & s'épouvantent au signe des volontés terribles (*) Il s'agit de l'enfer mystique.

de Dieu. Le seul signal leur en fait peur, & pour-quoi? C'est qu'elles ne connoissent pas la voie de la résignation parfaite: elles craignent le moindre mépris & la moindre persécution; pendant que les petites ames anéanties, semblables à une terre suspendue sur le turn, les exécutent sans peine & sans résistance, sans crainte & sans crainte.

v. 13. Son esprit a orné les Cieux; & par l'aide de sa main le serpent plein de reptes est sorti de son sein.

C'est Dieu qui orne & embellit cette ame qu'il a destinée pour en faire sa demeure, lorsque par la force de son bras puissant il en a fait sortir ce serpent plein des reptes du mensonge & de la propreté, cette malignité inspirée en l'homme par le serpent infernal. Il n'a pas plutôt chassé dehors tout ce qu'il y avoit d'Adam pécheur, qu'il s'applique à orner & à embellir ce Ciel d'une manière admirable.

v. 14. Ce que nous venons de rapporter n'est qu'une partie de ses voies. Que si nous n'avons qu'à peine pu recueillir une petite goutte de ses paroles, qui pourra considérer le tonnerre de sa grandeur?

Job continuant à soutenir le parti de son Dieu, à défendre sa grandeur & son pouvoir, que l'on alloit lui céder que l'on veut donner à la créature, dit, après avoir raconté les merveilles de Dieu sur les ames, et n'est qu'une partie de ses voies toutes pures & routes divines que j'ai rapportées: Et si, quelques soins que nous nous soyons donnés, nous n'avons pu qu'à peine recueillir quelques peu de ses paroles & de les enchaîner, comme qui auroit recueilli une goutte d'eau de la mer; qui pourra jamais

considérer & soutenir le tonnerre de sa grandeur, & son pouvoir infini?

CHAPITRE XXVII.

v. 1. Job ajoute:

v. 2. Dieu vit, qui a dédaigné mon jugement; & le Tout-puissant qui a rempli mon ame d'auertume.

v. 3. Car tant que j'aurai un souffle de vie, & que l'Esprit de Dieu sera en moi,

v. 4. Mes lèvres ne parleront point mensonge.

Job ajoute encore dans son transport pour son Dieu & pour l'amour de la vérité, que Dieu seul vit, en qui est la véritable vie, & dans la vie duquel tout n'est que moi; & que c'est ce Dieu qui par un effet de sa bonté lui détermine tous les moyens de le servir de sa façon & de son esprit propre. C'est lui, continue-t-il, qui a rempli mon ame d'auertume par un effet de son pouvoir: mais je me trouve plus heureux dans ma peine, parce qu'elle vient de lui, que si je possédois tous les plaisirs possibles, qui ne me seroient pas donnés par lui.

Car tant que j'aurai un moment de vie, je l'emploierai à publier ce qu'il est; & tant que son Esprit sera en moi pour m'animer, je ne paierai que de la vérité, & en faveur de la vérité, & je ne dirai aucun mensonge, pour attribuer au même mensonge ce qui n'est dû qu'à la vérité de mon Dieu. O mon Dieu, qu'il est bien vrai que (a) tout homme est menteur! Vous êtes seul vérité; & il faut cesser d'être homme, & homme en Adam, pour être mis en vérité & pour parler vérité. O

(a) Ec. 113, v. 2.

Verbe-Dieu, vous êtes la plénitude de la vérité, puisque vous êtes la plénitude du Père. Vous êtes la parole véritable, étant la parole du Père; & nul ne peut être mis en vérité que vous ne l'ayez parlé en lui.

v. 10. *Le méchant pourra-t-il trouver sa joie dans le Tout-puissant. Et appeller Dieu en tout tems ?*

v. 11. *Je vous enseignerai par la main de Dieu ; je ne vous cacherai rien de ce que possède le Tout-puissant.*

Qu'il est vrai qu'un amant a bien de la peine à se taire, & à ne pas parler de ce qu'il aime ! Job ne sauroit s'empêcher de parler de la grandeur de son Dieu ; & plus il est affligé & désespéré, plus il est emporté pour le faire connaître & aimer. Le méchant, dit-il, pourroit-il prendre son plaisir au seul pouvoir de Dieu, s'il s'en voyoit accablé ? Pour moi, je me plais dans mes maux & dans mes faiblesses ; parce que le pouvoir de Dieu éclaire davantage par lui : & plus je me vois tenu sous son pouvoir divin, plus j'ai de plaisir de ce qu'il est si puissant que rien ne lui puisse résister.

Le méchant peut-il appeler Dieu son Dieu en tout tems, & l'aimer autant quand il le blesse, l'afflige, le tue & le détruit, comme quand il lui fait mille biens ? Pour moi, je l'aime de la sorte ; & plus il m'est impitoyable & cruel, plus je le trouve aimable. O, un méchant ne peut aimer de la sorte ; ou s'il aime de la sorte, il cesse par là même d'être méchant.

Je vous bien, dit-il encore, vous enseignerez par la main, par la force & par la puissance de mon Dieu. Et ne vous rien cacher de ce que possède celui que je passionne. Il se fia de son pouvoir pour tuer & vivifier, pour blesser & pour guérir ; mais

la mort en la main est aussi douce que la vie, & la playe aussi agréable que la guérison.

C H A P I T R E XXVIII.

v. 1. *Il a borné le tems des ténèbres ; il considère la fin de toutes choses, même de la pierre de l'obscurité. Et de l'ombre de la mort.*

Jon dit, que Dieu a mis un tems pour l'état de ténèbres & d'obscurité : c'est lui qui ordonne de toutes choses & qui les règle, mais nul ne peut allonger ni diminuer le tems marqué. Il considère la fin de tous les tems de chaque état par où l'âme passe : c'est à lui à les finir, & à introduire l'âme dans un autre état après que celui-là est passé.

La pierre de l'obscurité est la permanence dans l'état obscur. Pour entendre ceci, il faut savoir que l'âme est longtemps dans un état alternatif, tantôt de ténèbres tantôt de lumières, avant que d'entrer dans la patrie royale & dans les ténèbres où il n'y a plus de jour. Cette pierre d'obscurité est la fermeté, l'immobilité, l'insensibilité & dureté dans cet état de ténèbres, qui dispose l'âme à entrer ensuite dans le jour éternel & dans la lumière permanente. Cette pierre d'obscurité est encore l'ombre de la mort, parce que c'est elle qui opère peu-à-peu la mort, & elle ne peut être opérée que l'âme ne soit mise dans cette permanence de ténèbres ; car toute lumière, pour petite qu'elle soit, retarde & empêche la mort, comme toute vie qui seroit donnée souffrieroit & empêcheroit de mourir ; de sorte que quantité d'âmes passent ces choses sans en venir à la mort royale & félicité, ayant toujours quelques éclair-

de vie & de lumière qui les soutiennent, sans avoir jamais un véritable désespoir à cet égard; parce qu'elles ont toujours quelque soutien & quelque espérance secrète, qu'elles n'avouent pas toutefois.

v. 4. *Le torrent sépare d'un côté le peuple, & il passe avec rapidité ceux qui la voie de l'honneur indigent avoir mis en oubli, & ceux qui ne sont plus dans le chemin.*

Ce passage, qui paroît si obscur, sera fort aisé à entendre si l'on fait attention à ce qui a été dit de la division de la partie supérieure avec l'inférieure comparée à la division de l'eau. Ces âmes, qui sont comme des torrents, passent outre tout ce qu'elles rencontrent, composent un peuple qui n'a guères d'égal, & s'épure d'avec le peuple commun; car il ne se trouve guères d'âmes qui aillent plus avant. Ce torrent passe les âmes qui sont dans l'indigence & dans l'oubli de tout; & il n'y en a point qu'il ne surpasse, même celles qui sont hors de la voie, & qui sont attirées dans la fin. Car de plusieurs âmes qui sont attirées dans la fin, il y en a qui, comme des aigles s'élèvent & couragieuses, surpassent presque inégalement par leur vol tous les autres oiseaux. Mais il faut que ces âmes aient passé par une perte effroyable, que la division des eaux ait été entière, & que l'eau (*) se soit entièrement écoulée sans qu'il en reste rien. O que cela est rare, & bien plus rare que l'on ne le peut dire!

v. 5. *La terre qui produisoit le pain en son temps, est détreinte par le feu.*

(*) Voyez l'explication des v. 24. & 25. du Chap. XIII. à quoi Jér. a du rapport.

Il faut que cette terre, où croissoit le pain pour nourrir les enfans & les soies dans les tems que Dieu a destinés, que cette terre d'abondance & de fertilité soit non seulement rendue stérile pour longtems; mais qu'elle soit consumée par le feu, détruite & anéantie, sans qu'il en reste chose au monde.

v. 6. *Ce sont ses pierres qui produisent le saphir, & ses métaux sont de l'or.*

Mais lorsqu'elle est attirée à cette destruction si entière qu'il n'y a rien en elle qui ne soit consumé & détruit, lors, dis-je, que la consommation est dans la perfection selon les desseins de Dieu; n'est alors que ses pierres de ténèbres & de mort sont changées en saphirs; car la même fermeté & immobilité, que l'âme a eu dans les ténèbres, elle l'a dans la lumière; & c'est pour cela que l'Ecriture dit, que ses pierres, dans le tems de la destruction, sont (*) le lieu des saphirs & des pierres précieuses, qui donnent la même immobilité dans ce beau jour de lumière que l'on avoit eu dans cette nuit de ténèbres. Ses métaux, ou les endroits durs, âpres & rudes, sont changés pour elle en l'or le plus pur de la charité parfaite.

v. 7. *L'oiseau en a ignoré le sentier, & l'aî du navire ne l'a pas regardé.*

Les oiseaux, qui sont ces âmes qui voient plutôt que de marcher dans les voies de Dieu, qui avoient le ciel par leurs lumières, ignorent ce sentier si obscur & si caché. O Dieu, c'est vous seul qui pouvez le découvrir & y faire passer qui il vous plaît; mais ce sentier sera toujours ignoré

(*) *Locus saphiri.* Vulg.

de tous ceux que vous n'y conduirez pas vous-même. *L'astie la connaissance la plus précieuse, qui, comme un bonnet, attrappe toutes les proies qu'il déconvie, n'a pas même regardé cette voie-ci, tant elle est éloignée de la manière ordinaire de concevoir les choses.*

v. 8. *Les fils des marchands ne l'ont pas suinte; Et la femme n'a point passé par là.*

Les fils des marchands désignent les actions les plus saintes des âmes qui précèdent d'arrêter le Ciel par leurs travaux, leurs soins, leurs aumônes, leurs bonnes œuvres. Tout cela sont les heureux marchands qui ont bien su choisir le véritable commerce & le négoce assuré, amassant des trésors que la rouille, la rigue & les vers ne peuvent endommager. Toutes ces âmes, si néanmoins, quoiqu'elles soient à la porte de la voie, n'ont pas encore marché par cette voie & ne l'ont point suivie: même la femme, qui est cette âme courageuse & forte qui surmonte tous les dangers, qui est victorieuse de tous les ennemis, qui vient à bout de tout ce qu'elle entreprend, qui fait sa proie de tout ce qui vient la combattre, n'a point passé par cette même voie.

v. 9. *Il a étendu sa main contre le rocher, & il a renversé les montagnes jusques dans leurs racines.*

Pour bien comprendre ce passage il faut savoir, qu'avant que l'âme soit comme renversée par la main toute-puissante de Dieu, elle est comme une montagne élevée par la vertu, qui se fait admirer de tout le monde, qui paroît même assurée dans le bien comme un rocher inébranlable: mais Dieu n'étend pas plutôt sa main contre le rocher, sans même le toucher, qu'il le renverse.

Si le seul toucher de Dieu est capable de réduire l'âme en poudre, & de lui causer la plus extrême douleur, (ainsi que notre saint patient le dit dans un autre endroit: *(a) Du malin meurt, ayez pitié de moi, car la main du Seigneur m'a touché*) aussi dès qu'il étend seulement sa main, qui est comme tourner la puissance contre cette âme qui paroît certainement affermie, il la renverse de fond en comble.

v. 10. *Il a renversé les ruisseaux dans les pierres, & il fit que l'eau coule sur toutes les choses précieuses.*

Ce ruisseau qui croyoit s'écouler doucement & à petit bruit, dont les eaux étoient autant claires & pures qu'elles étoient calmes & tranquilles, est tout d'un coup renversé & englouti dans la pierre de l'obscurité & des ténèbres; ensuite que les eaux ne s'écoulent plus. *Et un ail divin, à qui rien n'est caché, a vu de même tout ce que l'on estime précieux; & il ne l'a vu que pour le renverser & le détruire.*

v. 11. *Il a mis cherché soigneusement dans les lieux profonds des fleuves; Et il a vu en hundred les choses cachées.*

O Dieu, vous ne vous contentez pas de regarder tout ce qui paroît précieux au-dehors pour l'examiner; mais vous allez même fouiller dans le plus profond de ces fleuves qui paroissent couler avec tant de pompe & de majesté. Quoi! ces fleuves qui sont les richesses des royaumes, à banle des marchandises qu'ils portent, qui sont si utiles, qui sont le plaisir de la vue, sur lesquels quantité de monde navige, enfin ces fleuves dont toute la terre fait les qualités, leur réputation

(a) Chap. 19. v. 21.

Tome VII. P. 224.

P

tion s'étant étendue par tout, vous allez, mon Dieu, les fouiller dans le plus profond ! Et qu'y trouverez-vous ? Peut-être des richesses ? Non ; les richesses ne se trouvent que dans le fond de la mer : & en cela elle est différente des autres eaux, qu'elle est pleine de néfins dans son fond, & que le dessus n'est qu'écume & obscurité : au lieu que les autres eaux sont belles par le dessus, & que le fond n'est que boue & fangeux.

La mer (pour dire ce mot en passant,) a encore une qualité bien remarquable en son application, c'est que toutes les eaux qu'elle distille ne la diminuent point, non plus que tout ce qu'elle reçoit ne l'entasse point : il n'en est pas de même des fleuves, qui s'altèrent en ces occurrences là, s'amoindrissent en se partageant, & n'en laissent des moindres eaux qu'ils reçoivent. O qui s'attroit combien cela est naturel dans les mers, qui sont ces fluxes admirables, mais qui ne sont pas cependant la mer, n'étant ni perdus, ni trouvés dans elle pour ne faire plus avec elle qu'une même mer ! Ces mers se défont bien en se communiquant, c'est pourquoi elles ne deviennent pas le bûche : & lorsque Dieu les ramble de ses miséricordes, elles s'effluent naturellement, quoi qu'elles ignorent souvent & leur orgueil & leur dessein. Mais l'ame qui est devenue iner par la transformation en Dieu, se communique continuellement sans altération, reçoit incessamment sans s'effleur : elle demeure toujours la même. & toutes les richesses sont dans son fond d'une manière admirable & inconcevable ; pendant que le dehors est couvert d'une écume qui ne peut contenter les yeux. J'ai fait une petite digression, qui cependant ne sera pas inutile.

Dieu cherche donc dans ces lieux cachés, dans le plus profond des fleuves, afin de faire voir ce qu'il y a là dedans. Et qu'y trouverez-vous, ô Amour ? De la boue, du sable mouvant, un fond tout vacillant & prêt à se troubler pour les moindres choses, une fange loeuvre, & une propriété bien grande. Et que laissez-vous, ô Amour, lorsque vous voulez manifester ce qui est dans ce fleuve ? Vous voulez & remuez ce fond ; & alors l'eau paroît toute boueuse, toute sale & toute trouble : elle n'étoit belle & claire, que parce que rien ne la troublait. O le grand bien que le trouble de cette eau ! C'est la piscine (a) qui guérit tous les maux, en guérissant la source, qui est la propriété : mais il faut que le fond soit remué & agité, afin que cette boue paroisse, sinon, les eaux paroîtront toujours claires & tranquilles.

v. 12. *Mais où trouvera-t-on la sagesse ? Et quel est le lieu de l'intelligence ?*

v. 13. *L'homme n'en connaît point le prix, & elle ne se trouve point dans la terre de ceux qui vivent dans les délices.*

Mais qui est-ce qui peut trouver la sagesse ? O Sagesse, Jésus-Christ, ceux en qui vous vous incarnez dans la plénitude des temps de leur avancement en Dieu seul, sont ceux qui vous trouvent. Sagesse qui passez pour folie, où est-ce que l'on vous trouve ? Où est le lieu de votre intelligence ? Qui sont les âmes qui entendent la vérité de cette divine Sagesse, sinon celles à qui le Père (b) s'a révélé ? Pour avoir l'intelligence de la Sagesse, il faut être perdu en Dieu, dans la source & l'origine de cette divine Sagesse, source

(a) Jean 5. v. 4. (b) Luc 10. v. 21.

qui est le sein du Pere. C'est là où l'ame étant cachée avec Jésus-Christ, apprend véritablement ce qu'est Jésus-Christ. Toutes les connaissances qui en sont données par le dehors, & par toutes les actions de sa vie, sont de très faibles connaissances. Il faut, comme un autre S. Jean, avoir été dans le sein de Dieu pour y découvrir la génération éternelle du Verbe, & pour en parler. O Verbe-Dieu ! pour parler de votre sainteté, j'ai avoué l'insuffisance de ce que vous êtes, & la Sagesse incarnée, il faut avoir été perdu & caché avec vous dans le sein de votre Pere.

Mais étai-je la Sagesse incarnée & incarnée, de qui es-tu connu ? Il faut que Job nous en dise quelque chose : *L'homme, dit-il, ne s'avait point son prix*. tant qu'il est en nous de l'homme pécheur qui ne fait pas évanir, il est impossible de découvrir cette Sagesse. O prudence admirable ! elle n'est point d'obtenir dans l'ame de ceux qui vivent dans les délices spirituelles.

v. 24. *L'homme dit : Elle n'est pas en moi ; & la mer : Elle n'est pas avec moi.*

L'homme dit étant & de la misère du : Cette Sagesse n'est pas en moi, car quoique je sois comme immense, elle me renferme encore, & ne peut être renfermée de moi. La mer orageuse & enflée des passions, ou la mer des plus grandes grâces, & pourtant limitée & bornée, dit : que cette Sagesse, Jésus-Christ, n'est point avec elle. Où est-elle qu'on la trouvera donc ?

v. 25. *Elle ne se donne point pour l'or le plus pur ; & elle ne s'achète point au poids de l'argent.*

L'or le plus fin & le plus pur de la charité & de l'amour que nous avons pour Dieu, n'est pas

seulement digne d'elle, bien loin de pourvoir à l'acquisition. Toutes les actions & les vertus les plus saintes ne seront pas même *peser* devant Dieu pour la mériter. Ceci fait voir que l'incarnation du Verbe est un fruit de la pure bonté de Dieu que rien ne peut mériter : l'amour du plus exalté S. Séraphin, les actions les plus saintes & les plus pures des Saints n'ont pas un mérite comparable à un si grand bien, ni qui puisse avoir quelque proportion avec lui : Si S. Paul a dû cela (a) de la gloire, combien plus doit-il être dû de la Sagesse, Jésus-Christ ? O Jésus-Christ, à qui êtes-vous révélé ?

v. 16. *On ne la mettra point en comparaison avec les mines renaissantes des Indes, ni avec la pierre de Sardaigne très précieuse, & le Saphir.*

v. 17. *On ne lui égalera ni l'or, ni l'ivoire & on ne la donnera point en échange pour des vases d'or.*

Toutes les pénitences & tous les martyres qui ont empoisonné l'Eglise de sang, & qui en ont arrosé cette terre comme d'une belle teinture des Indes, tout cela peut bien mériter le salut ; mais rien ne peut mériter la possession de cette divine Sagesse. Il faut être Dieu, & avoir le mérite d'un Dieu pour la mériter. La pierre de Sardaigne très précieuse, qui n'est autre que la pure foi, si efficace qu'elle fait tout ce qu'elle veut, & (b) si elle porte les montagnes, ne peut avoir assez de force pour attirer cette divine Sagesse. Le plus pur amour, & la pureté virginale, comparés à l'ivoire, ne seront jamais comparés à elle. L'amour pur est impur auprès d'elle ; la pureté des vices est souillée auprès de sa pureté & ne sera jamais égale à elle. Tous ces vases d'or, les mines

(a) Rom. 8. v. 18. (b) Marc 11. v. 23.

des Saints Confesseurs & de toutes les Saintes, ne sont point capables de la payer, ni ne peuvent être rétribués pour elle. Que l'on mette ensemble toute la lumière des Anges, des Saints, des Martyrs, des Vierges, même de la Sacrée Vierge, tout cela est moins qu'un grain dans la balance pour servir de poids & de rétribue qui puisse égaler cette Sagesse, ni même mériter son incarnation.

O Sagesse trop peu connue! Vous n'êtes connue que de votre Père; vous n'êtes aimée que par l'Esprit Saint. O que ceux à qui vous en donnez un peu de connoissance sans connoissance, se perdent & s'abîment dans ce qui est incompréhensible! Toute l'éternité il sera découvert aux Saints quelque chose de nouveau de cette Sagesse, qui à chaque moment les ravira de sa beauté & de la nouveauté, sans que l'éternité puisse donner une entière connoissance de ce qu'elle est. O Sagesse! je me perds : Et qui ne se perdoit pas en vous!

v. 18. Les choses les plus excellentes ne seront pas justement nommées auprès d'elle : mais la Sagesse a une secrète origine d'où elle se lève.

Il n'y a aucune chose, si excellente qu'elle soit, qui puisse être de quelque considération, si elle ne l'emprunte de cette Sagesse, Jésus-Christ. Tout ce qu'il y a de plus précieux sans elle est vil, & ce qu'il y a de plus vil avec elle devient précieux. C'est elle qui donne le prix à toutes choses : mais elle est tirée d'une source originelle, de l'immensité divine, pour se produire au dehors, & se rendre communicable.

v. 20. D'où vient donc la Sagesse? Et quel est le lieu de l'intelligence?

v. 21. Elle est cachée aux yeux de tous ceux qui meurent : elle est inconnue aux yeux mêmes du Ciel.

Mais d'où vient donc la Sagesse, répète cet amoureux de la Sagesse, & quel est le lieu de l'intelligence? Dites-le nous, ô grand Prophète. Vous nous contentez de nous dire où elle n'est pas, sans nous apprendre jamais où elle peut être trouvée. C'est que vous savez bien que cela ne dépend point de celui qui veut, ni de celui qui court après; mais de celui qui, la possédant seul, la peut seul donner. Elle est cachée, dites-vous, aux yeux de tous ceux qui meurent, soit dans la vie du péché, soit dans la vie de grâce; & tous les exercices vivants, quelques saints & relevés qu'ils puissent être, ne peuvent point faire découvrir la Sagesse. Les anges vivants dans les dons de Dieu, de la manière la plus sublime, ne la connoissent pas : elle est même inconnue aux anges toutes créatures, qui par la force de leur contemplation voient dans les airs faits sans toucher à la terre : ces anges, que tous les hommes perdent de vue, tant elles sont élevées ne la connoissent point. Parlez-leur de la Sagesse Jésus-Christ; ils prendront cela pour une invitation ou une vue de Jésus-Christ : Parlez-leur de l'incarnation qui se fait dans la plénitude des temps, lorsque l'ame est fort avancée en Dieu; ils prennent cela pour les premiers états de Jésus-Christ où l'ame est toute appliquée à se mouler sur Jésus-Christ, à suivre ses exemples & à imiter ses états.

v. 22. La perdition & la mort ont dit : Nous avons vu de nos yeux le bruit de sa réputation.

La seule perle totale & sans aucune réserve, la

mort parfaite & entière, l'anéantissement consommé que dit : *Nous avons seulement ouï le bruit de sa renommée*. Il n'y a que les âmes entièrement perdues (*) à elles-mêmes, mortes & anéanties, à qui il en soit donné quelque connoissance & expérience; mais ainsi que d'un beau soleil qui lui apprend comme de loin ce qu'elle est. De même que l'on connoît de loin certaines personnes éminentes par la réputation qui se répand d'elles, de même aussi la perte & la mort sont entendre comme de loin à l'âme qui est en cet état, ce que Dieu leur découvre de cette Sagesse, Jésus-Christ.

v. 22. *Dieu seul entend sa voie, & lui-même connaît bien sa demeure.*

Dieu seul connaît la voie & le chemin de son Verbe, puisque ce Verbe est lui-même; il sort de lui sans en sortir, & il retourne en lui; & Dieu même connaît sa demeure qui n'est autre que lui, & que nul ne peut connoître que lui; puisque c'est lui-même. Il en peut manifester quelque chose aux âmes anéanties; mais, comme il a été dit, c'est de loin, & comme une renommée plutôt qu'une connoissance.

Tout ceci se peut encore expliquer très-proprement de la véritable Sagesse, qui est ignorée généralement de tous les hommes, & dont nul ne connoît le prix. Les plus sages la regardent comme une folie; elle est un scandale aux Juifs, & une folie aux Gentils; cependant ce qui paraît [a] folie en Dieu, est plus sage que la plus forte sagesse des hommes. Il n'y a que dans la perte & dans la mort totale que l'on peut être inf.

(*) Quand nous ne perdons pas nous-mêmes, on est bien sûr de perdre en Dieu. Note de l'Auteur. (a) 1 Cor. 1. v. 23.

nuit de la véritable sagesse, qui ne consiste pas à se soutenir, mais à plier, qui est renfermée dans une simplicité sans retour pour toutes les volontés de Dieu, que (a) Dieu a cachée aux prudents & qui n'est révélée qu'aux peurs. C'est une sagesse d'expérience, qui est généralement ignorée de tous les hommes qui ne la possèdent pas, & qui passe chez eux pour folie; sagesse que presque personne n'acquiesce; parce que presque personne ne veut perdre sa propre conduite & sa fausse sagesse par un abandon total.

CHAPITRE XXIX.

v. 1. *Job ajouta & dit :*

v. 2. *Qui me donnera que je sois encafé comme j'étois autrefois, dans ces jours heureux où Dieu me donnoit le soin de me garder ?*

C'est une chose étonnante, que les âmes les plus éclairées & de la plus grande lumière, même divine, aient peine à se contenter de leur bon. Il faut un terrible anéantissement pour qu'il ne vienne point d'envie d'être comme l'on étoit autrefois. Job vient de nous expliquer ce qu'il y a de plus profond dans l'état divin, qui est l'état de Jésus-Christ, Sagesse éternelle, dans le sein de son Père; & cependant il regrette encore son état de lumière. Je crois que comme il a bien voulu décrire toute la voie intérieure, représentée en sa personne, il veut bien aussi nous en marquer toutes les faiblesses. *Qui me donnera, dit-il, que je sois encore comme autrefois, dans ces temps pleins de douceurs & de lumières, dans ces jours où Dieu me gardoit par le*

(a) Matth. 13. v. 35.

lois d'une providence particulière, mais si connue, que je la faisois pas à pas. Je ne pouvois ne la point voir en toutes choses : il me gardoit m'en empêchant de tomber : il ne faisoit remarquer tous les faux pas pour me les faire éviter : j'étois en lui à couvert de tous mes ennemis : sa présence me tenoit toujours occupé.

v. 3. Lorsque la lampe étoit sur ma tête, & que dans les ténèbres je m'enchemois à fuir l'ennemi ;

Quand la lampe des larmes & des connoissances distinctes & apprises remplissoit mon esprit, que souvenant de sa bonté invisible je m'enchemois en assurance dans les ténèbres les plus obscures & les plus ténébreuses de la foi !

v. 4. Comme j'étois aux jours de ma jeunesse, lorsque Dieu habitoit en secret dans ma maison.

Qui me donna d'être ranimé j'étois dans mes commencemens & dans mon enfance spirituelle, quand Dieu d'une manière réelle, mais cachée, profonde, mais douce & suave, étoit dans mon fond, & qu'il le remplissoit tout de sa présence ; que je sentois & connoissois qu'il y étoit, quoique d'une manière vaine & non distincte, mais générale & confuse, sans vue ni pensée, dans un état tout simple.

v. 5. Lorsque le Tout-puissant étoit avec moi, & mes rangs autour de moi ;

v. 6. Lorsque je lavais mes pieds dans le beurre, & que la pierre me donnoit des ruisseaux d'huile ;

Quand le Tout-puissant étoit avec moi, de manière que par la force de son pouvoir je faisois des choses miraculeuses, & que je ne pouvois rien craindre, il sembloit que j'avois la force de son bras

pour opérer ces merveilles ; je voyois autour de moi tout le bien que je faisois, & toutes mes actions me remplissoient de joie : quand mes affections étoient purifiées dans le beurre de leur suavité, il sembloit que je me nettoyois comme je voulois, & que je vivois en vous, ô Divin Emanuel, qui mangez (a) le beurre & le miel, de quoi me purifier de toutes mes fautes. Si en marchant dans la voie de vos préceptes je me faillis, à cause de la pousière qui se rencontre dans le chemin, je ne l'avois aussi-tôt dans ce beurre sacré ; & vous, ô Divin Sauveur, qui êtes (b) la pierre angulaire & vive, me jetiez des ruisseaux d'huile de votre grâce très-abondante.

v. 7. Lorsque j'allois prendre ma place à la porte de la ville, & que l'on me préparoit un siège d'or dans la rue,

v. 8. Les jeunes gens me voyant se cachèrent, les anciens se levant se tenoient debout.

v. 9. Les Princes cessèrent de parler. —

v. 10. Et les Durs s'imposèrent silence.

C'est une chose admirable combien les états de lumières, de force, de pouvoir, d'extases, de ravissements, de miracles donnent de crédit & de réputation à ceux qui les possèdent. Tout le monde leur fait la cour : les Princes mêmes & les Rois les ont en si grande vénération, qu'ils se font un plaisir & un devoir d'écouter ces oracles, & de profiter de leurs discours.

v. 11. L'oracle qui m'évoquoit, me bénissoit ; & l'ail qui me voyoit, me rendoit témoignage, et publie,

v. 12. Que j'avois dévoré le pauvre lorsque l'exercice de sa

(a) Luc 7. v. 15, (b) Eph. 2. v. 20.

pauvreté le faisoit crier à haute voix, & l'orphelin qui étoit son secours.

Job fait une peinture si naïve de tous les états par où l'ame passe dans le cours de sa prospérité spirituelle, que tous ceux qui y ont passé versont qu'ils y sont déçus. Il est certain que toutes les personnes qui ont eu part aux ames de lumières, leur donnent mille bénédictions; ceux qui leur voyent faire de si grandes œuvres de charité en sont dans l'admiration, & rendent tous témoignage de leur sainteté. Avec combien de plaisir vont-elles soulager les malades & consoler les affligés, donnant du pain aux lameliques, & faisant toutes les charités qui se présentent à faire? Combien aident-elles d'orphelins, leur donnant les moyens de gagner leur vie? Il semble que l'on n'ait du bien que pour le distribuer, & que l'on s'oublie soi-même pour penser aux besoins des autres.

v. 13. *Celui qui étoit prêt de périr me comble de bénédictions, & je consolais le cœur de la veuve.*

v. 14. *Je me suis rendu de justice, & j'éprouvé que je garde en moi jugement, ni a servi comme d'un habit.*

Ce n'est pas sans grande raison que l'Ecriture nous fait le détail de tout ce que Job avoit fait avant son dénuement; pour nous faire voir, que les ames ne sont dépouillées qu'après avoir été bien vêtues, & que la mesure du dénuement est la mesure des vêtements que l'on avoit. Quantité d'ames dont les commencemens sont très-petits, croient dès l'abord que dans le dénuement, & s'y jettent d'elles-mêmes; en quoi elles se trompent bien fort: c'est à Dieu à

le faire; & c'est à nous de nous vêtir tant que nous pouvons.

La bédiction de celui qui devoit périr tomboit sur Job, parce qu'il le servoient par son secours & par ses soins. Combien retire-t-on d'ames de l'enfer & de la peste? Combien de pauvres filles, que la misère seroit perdue si elles n'étoient secourues? Quelle consolation ne donne-t-on point & de la bouche & de la main aux veuves affligées? On est véritablement vêtu de justice, n'y ayant pas une bonne action ni une vertu qu'on ne pratique avec une grande pureté: l'on accomplit de toutes ses forces toute justice, & l'on juge de tout avec la dernière équité, ne condamnant jamais personne, & excusant tout le monde.

v. 15. *J'ai dit l'œil de l'aveugle, & le pied du boiteux.*

v. 16. *J'étois le père des pauvres, & je m'informois avec soin des affaires que j'ignorois.*

On est l'œil de l'aveugle lorsqu'on lui sert autant que l'œil, soit pour l'intérieur, le conduisant dans la voie de la vérité; soit extérieurement, quand on lui fournit la nourriture qu'il pourroit se procurer lui-même, s'il voyoit clair pour gagner sa vie. On est de la même sorte le pied du boiteux, l'appuyant pour l'aider à marcher dans la vertu, & le soutenant par les aumônes.

On est comme le père des pauvres, leur redonnant mille fois la vie: on ne se contente pas de faire ce bien à ceux qui se présentent pour le recevoir; on s'informe avec soin de ceux que la honte ou l'impudence empêchoient d'y venir. Voilà tout le bien que l'on peut faire de cette nature.

v. 18. *Je disais: je nourrirai dans mon petit nid, &c.*

Je multiplierai mes jours comme le palmier.

v. 19. *Ma racine s'est étendue auprès des eaux, & la rosée demeurera sur mes branches.*

Comme j'avois fait tant de biens, je disois en moi-même : Je mourrai dans mon petit nil, qui est le repos central, où l'âme étant parvenue, & étant là comme dans un petit nil, croit d'y devoir demeurer toujours. Elle le possède là, & y est en parfaite jouissance de son repos sans soin ni souci de tout ce qui la concerne, demeurant comme un petit oiseau, abandonnée aux soins de sa mère, la providence, qui la pourvoit de tout. Je croyois, dit Job, mourir en cet état, & qu'il étoit la consommation de tous les états.

Je croyois que mes jours se multipleroient comme le palmier, croissant de vert en vert, de grâces en grâces : ma racine, qui est mon fonds, étoit établie dans l'union à Dieu auprès des eaux vives de la grâce ; & la rosée céleste demeurait sur mes puissances d'une manière qui sembloit permanente & durable.

v. 20. *Ma gloire se renouvellera de jour en jour, & mon arc se fortifiera dans ma main.*

Je croyois que ma gloire se renouvellerait tous les jours en mille manières différentes, & que ma sainteté seroit toujours plus manifestée ; que plus j'allois de combats à soutenir, plus je devien-drois fort & victorieux, que mon arc loin de s'affoiblir pour être toujours en ma main, en devien-droit plus fort.

v. 21. *Ceux qui m'écoutoient attendoient que j'eusse parlé, & ils recevoient mon avis avec un silence plein de respect.*

v. 22. *Ils n'osoient rien répondre à mes paroles, & elle tomboient sur eux comme les gouttes de la rosée.*

v. 23. *Ils m'entendoient comme la campagne sèche attend la pluie. & leur bouche s'ouvrait pour m'entendre, comme la terre s'ouvre aux pluies de l'arrière-saison.*

v. 24. *Et lorsque j'étois assis comme un Roi environné d'une armée, je ne laissois pas d'être consolateur des affligés.*

C'est la grande marque de la déférence & du respect que l'on a pour une personne, de n'oser rien répondre à ses paroles ; & c'est la marque que ce que l'un dit est de Dieu lorsque les paroles tombent dans l'âme de ceux à qui l'on parle, & les pénètrent de leur onction : ces paroles s'écoulaient alors dans les cœurs comme une pluie douce & suave, & ils ouvraient la bouche de la volonté pour les recevoir. Quand je me repaissois, dit Job, dans le repos de ma prospérité, que je goûtois les consolations célestes, ou si vous voulez même, lorsque j'étois environné d'une armée d'affligés & de désolations, je ne laissois pas, par une force souveraine qui me mettoit au-dessus de tout, de consulter les affligés au milieu de mes peines.

C H A P I T R E XXX.

v. 1. *Malin à présent ceux qui sont plus jeunes que moi se moquent de moi, les pères desquels je n'aimois pas vous la mettre avec les enfants de mon troupeau.*

Malin à présent les choses ont bien changé de face. Au lieu de rendre les déférences, de ces respects & de ces soumissions que l'on me rendoit, les gens qui sont beaucoup plus jeunes d'âge que moi se moquent de moi ; & ce qui est de plus

Riches, c'est que ce sont des gens si méprisables d'eux-mêmes, dont la naissance est si honnête, que je n'en aurois pas voulu même pour me servir dans les offices les plus bas.

7. 2. Je comptois pour rien le plus fort travail de leurs mains; Et ils étoient même regardés comme indignes de la vie.

Je regardois même leurs *outres avec mépris*, les estimant moins que *un*, parce que c'étoit des gens si mauvais & si remplis de crimes, qu'ils étoient indignes de la vie, & ne méritoient que les supplices des malfaiteurs.

v. 8. *Ceux dont les pères sont des infidèles, hommes de la dernière postérité, qui ont vu le début de la terre :*

7. 9. Je suis devenu le sujet de leurs chansons, je suis l'objet de leurs cailleries.

7. 10. Ils m'ont ru horreur, ils fuyent loin de moi, & ils ne craignent pas de me trahir au visage.

Ce sont les personnes du monde les plus indignes & les plus abjettées dont je fais présentement la risée, jusqu'à être mis dans *leurs chansons*, à être tourné d'eux en proverbe, & à être le sujet de *leurs caillottes*.

Que les perfectionns que l'on lait à ces ames sont étranges ! plus elles ont été respectées, plus sont-elles ensuite méprisées : plus leur réputation a eu d'étendue, plus aussi leur honte & leur ignominie en-elle achevée.

Ceux qui sont le rebut du monde m'ont en alimination, comme Job, & n'ont pas de honte de me faire les derniers outrages.

v. 11. Car Dieu a ouvert son tabernacle pour me per-

cer de douleur, Et il a mis un sein à ma bouche,

7. 12. *A la droite de l'Oratoire misérables se sont levés tout à coup: ils ont renversé aux pieds, & les ont poussé de leurs sentiers comme les rois d'ou.*

Job décrit ici l'étrange renversement qui lui arriva tout d'un coup; & il le décrit de la même manière qu'il arrive d'ordinaire. Il est certain que c'est Dieu qui fait tout le mal que l'on souffre; lorsque dans le comble de la perfection où l'homme se trouve, on ne pense plus que d'aller de vertu en vertu, & d'avancer toujours plus, Dieu tout d'un coup ôtant son carquois, & envoyant des épreuves les plus pénitentes du monde: il en envoie de si dures, & en si grande abondance, qu'il ne laisse pas à cette aim le moyen de respirer. Ses maux viennent de la droite d'en haut, & de même il n'a tous les biens lui étoient venus: elle ne peut douter qu'ils ne soient venus de ce côté-là quoique cette vue se perde dans la suite. Les maux de cette aim le font donc lever tout d'un coup, & ils lui ont renversé ses pieds, & l'on fait tomber: elle se recuit de boue, & croit plutôt que de marcher dans la voie de Dieu, & cependant les pieds ont été renversés & comme passés & mis hors de leurs suaires. C'est là la plus forte peine de l'âme: elle perd toute vue, toute race même de son abandon. Elle croit pouvoir rouler s'abandonner pour vaines choses, & elle voit qu'elle a perdu l'abandon avec le reste. Elle ne fait plus où elle est: il n'y a plus de voie, mais un chaos effroyable qui s'élève tout d'un coup, ainsi que des pluies de grandes eaux, qui renversent un chemin & n'y laissent plus de traces.

v. 13. In one differt' wæs chemin, its most attende
Tom, t' H. V. Trß. Q

*pour me surprendre & m'ont vaincu ; & il ne s'est
trouvé personne pour me secourir.*

Non seulement l'aine se trouve uelle bois de
toutes les voies dont elle avoit quelque en-
noniance, mais de plus *elle est vaincue au-
paravant, & est tellement agitée, qu'elle n'y peut
plus résister ; & les contours en prenant avan-
tage, l'ont attendue pour la surprendre, & eulx
l'ont combattue & vaincue.*

v. 14. *Es t'sont jettés sur moi avec impiété, & en-
nir par la bouche d'une morsure & par une pique
ouverte, ils sont venus m'attaquer dans mes ossements.*

Ils sont venus se jeter sur moi avec impiété, &
parce que la peste, qui leur avoit été lancée si
long-temps est venue, & qu'ils ne trouvent rien
qui les empêche de sauter sur moi leur ennemi.
J'étois comme une place forte, environnée de
murailles, mais les murs en sont tombés. Mes en-
nemis sont venus sur moi avec fureur ; & ils ont
attaqué les endroits les plus faibles, secourant
mes ennemis pour les fortifier contre moi, & les
rendre plus extrêmes.

v. 15. *Je suis réduit dans le néant : Vous avez emporté
mon desir comme le vent, & mon salut est passé
comme la nuée.*

Présentement que tous les maux que j'ai dé-
crits me sont arrivés, je suis réduit dans un si grand
anéantissement, que je n'ai pas un seul desir & vœu.
Les avers, ô mon Dieu ! si bien tous enlevés qu'il
ne m'en reste aucun, pas même celui de sortir
du malheureux état où je suis. Vous ne me laissez
non plus nul espoir de salut : le salut est si
bien passé outre & perdu pour moi, qu'il ne m'en

reste rien, tout mon salut subsistant dans la pitié
de tout salut, afin de ne l'attendre plus que de
vous seul. Tout ce que Dieu prétend par ces
renversements est de nous faire perdre tout ap-
pui de salut en nos œuvres, & nous porter à
ne nous appuyer que sur Jésus Christ, dont les
mérites nous obtiennent ce que nous ne pou-
vons mériter par nos œuvres.

v. 16. *Et maintenant mon ame vient à défaillir en
moi même, & les jours de l'affliction me surpassent.*

Job connoissoit bien que par son anéantisse-
ment son ame défaillait à toute vie & à tout être
propre : l'on sent tout périr peu à peu, comme
un moulin seut peu à peu sa vie défailir &
se perdre. Job exprime très-bien cet état : *Mon
ame vient à défaillir en moi-même*, dit-il : elle me
quitte & m'abandonne. O c'est alors que vérita-
blement les jours d'affliction commencent ; parce
que cette partie propre étant ainsi laissée à elle-
même, n'a plus de secours ni de soulagement de
quoi que ce soit.

v. 17. *Mes os sont percés de douleurs durant la nuit,
& (les vers) qui me mangent ne dorment point.*

Quoique la douleur de cet état soit continuelle,
elle se réveille cependant & devient plus pénible,
même durant la nuit & lorsque l'on pense de le re-
poser. C'est une peine intérieurement & profonde, que
Job exprime très-bien : car comme les vers en le
rongeant ne dorment jamais, & ne lui donnaient
aucun repos, de même la peine de cet état est
une peine rongeaute & dévorante, qui ne laisse
jamais repuser un moment sans faire sentir la
piqûre.

v. 18. *Mon vêtement est consumé par la multitude des vers; ils m'entraînent comme le loup d'une tunique.*

Le vêtement exprime très-bien l'extérieur : c'est lui qui se détruit peu à peu, comme un habit mangé : il ne reste presque plus rien de cet homme vertueux, de cet extérieur composé : son économie est renversée : tout est tellement consumé par la multitude de ses misères, qu'il ne reste aucune marque de ce qu'il étoit autrefois. Job s'explique de la sorte pour faire voir que quoique la peine de la misère pénètre le plus profond de l'âme, la misère cependant n'est qu'extérieure, & n'est point dans le fonds.

v. 19. *Je suis devenu comme de la boue; je suis semblable à l'éclincelle & à la cendre.*

L'âme est comparée à la boue, quand elle est tellement devenue pourrie & misère, qu'elle ne voit en elle que cette boue : elle paroît à ses yeux & à ceux des autres pire que de l'ordure, que l'on ne veut pas même fouler aux pieds crainte de se salir : on a horreur de la toucher. O Dieu, que cet état est étrange & terrible ! Elle est faite semblable à une bluerie ou éclincelle, qui semble n'avoir pain que pour s'éteindre, & pour devenir cendre & poussière.

v. 20. *Je crève vos yeux, & vous ne m'écoutez point; je me tiens debout devant vous; & vous ne me regardez point.*

Ce qu'il y a de plus dur à supporter à une âme éprouvée de la sorte, c'est qu'elle ne trouve plus Dieu. Il semble qu'il n'ait plus d'oreilles pour l'entendre ni d'yeux pour la regarder : plus elle crie à lui, & plus il devient inexorable. O âme,

que ferez-vous en cet état ? Dieu ne fait cela que pour augmenter votre foi & votre abandon : délaissez-vous donc & vous abandonnez à lui seul sans réserve.

Ces mots, *je me tiens debout, & il ne me regarde point*, expriment deux choses : l'une, que l'état misérable & de boue où est Job, ne l'a point fait tomber dans le péché, puisqu'il est demeuré debout ; l'autre, que bien qu'il n'y ait rien qui attise plus la compassion qu'une innocence affligée, & que cependant Dieu ne le regarde point & n'ait pas plus de compassion de lui que s'il étoit un criminel puni ; toutefois cet affligé ne laisse pas de se tenir debout, & de demeurer simplement exposé aux yeux de Dieu dans un abandon total au plus fort même de ses peines, & sans changer de situation, qui est la disposition qui attise infailliblement le secours de Dieu & la fin des peines. Il est vrai que Dieu diffère quelquefois cette fin : mais c'est pour affermir davantage l'âme dans son abandon, & pour redoubler sa confiance par le retardement du secours : & ceci n'est que pour les âmes bien fortes.

v. 21. *Vous m'êtes changé en cruel, & vous m'êtes contrainct par la dureté de votre main.*

Il semble que toutes les douceurs de Dieu soient changées en cruautés, & que ses miséricordes premières soient changées en rigueurs de justice : il paroît même, ô mon Dieu, que votre providence, que ce soin que vous aviez de mon salut, m'est devenu contraire, & que vous ne soyez appliqué qu'à ma perte. Cette main qui me soutenoit autrefois, s'est appesantie pour me terrasser.

v. 22. *J'ous m'avez élevé comme si vous me mettiez sur le vent, puis vous m'avez laissé tomber & brisé entièrement.*

Le souvenir des miséricordes de Dieu fait parler Job de cette sorte, & lui fait dire à Dieu : Quoi, Seigneur, ne m'avez-vous élevé si haut que pour m'abîmer davantage ? Autrefois il sembloit que vous me portiez avec vitesse sur les ailes des vents, me faisant plutôt voler que marcher ; mais je vois que cette élévation n'a servi qu'à rendre ma chute plus funeste ; car plus vous élevez, plus aussi laissez-vous tomber ; & la mesure de l'élévation est la mesure de la chute : c'est ainsi que vous m'avez élevé comme sur le vent, puis j'ai la chute que vous m'avez fait faire, vous m'avez brisé entièrement.

v. 23. *J'ai su bien que vous me livrez à la mort, où est la demeure ordonnée pour tous ceux qui vivent.*

Cette demeure ordonnée de Dieu après la mort, est le sépulchre ; & l'âme par la foi fait assurément, que lorsque Dieu l'aura beaucoup exercée, & lorsqu'il l'aura détruite la faisant dévaillir & mourir à tout, il lui donnera le repos dans sa peine, la réduisant peu-à-peu dans le néant, où il n'y a plus rien à souffrir.

v. 24. *Mais vous n'attendez pas néanmoins votre meû pour les détruire entièrement. Car lorsqu'ils sont tombés, vous les sauvez vous-même.*

Job fait voir que le dessein de Dieu n'est pas de détruire ni de perdre les âmes qui s'abandonnent à lui ; que s'il appesantit sa main, ce n'est que pour détruire tout ce qui est en elles de contraire à Dieu, qui veut leur faire perdre tout salut en elles-

mêmes pour avoir le plaisir de les sauver : de sorte que lorsqu'elles paroissent le plus perdues, lorsqu'elles sont tombées de ce haut saut, il les sauve lui-même par un effet de sa miséricorde toute puissante.

v. 25. *Je pleurois autrefois sur celui qui étoit affligé, & mon âme étoit compatissante envers le pauvre.*

Je pleurois autrefois & m'affligeois des peines excessives que souffroient les autres : mais je ne savais par qu'ils n'avoient que des ombres de peines au prix de celles que Dieu me gardoit. Je vous compatissois de leur pauvreté, qui n'étoit que l'ombre & la figure de la mienne.

v. 26. *J'attendois les biens, & les maux me sont venus ; j'espérois la lumière, & je n'ai trouvé que des ténèbres.*

Dans toutes ces choses je m'attendois toujours de faire de plus grands biens, & qu'un bien plus abondant seroit la récompense d'un autre bien ; mais j'ai trouvé tout le contraire : il ne m'est venu que des maux, & lorsque j'espérois d'en tirer dans une plus grande lumière à la faveur de la petite lumière qui me conduisoit, je n'ai trouvé que des ténèbres effroyables.

v. 27. *Un feu brûle dans mes entrailles, sans me donner aucun repos ; les jours de l'affliction m'ont prévenu.*

C'est une chose étrange que la durée & la violence de cet état. Lorsque l'on croit en être quitté, c'est alors qu'il s'aggrave davantage : s'il vient un jour d'espérance d'en sortir, c'est le jour qu'il devient plus violent, & il n'y a par un moment de repos, l'âme ne pouvant trouver

de repos que lorsqu'elle fait se contenter dans ses misères. Ces jours d'affidurance préviennent lorsque l'on y pense le moins : s'il y a un jour de remarque & pour lequel l'on ait de la dévotion, c'est ce jour-là qui sera le plus terrible, & où l'âme souffrira de plus étranges reuersemens. O que Dieu sait bien faire payer avec usure le petit plaisir que l'on a pris à le servir, & qu'il est un exacteur rigoureux.

v. 28. *Je marchois tout triste, mais font emportement : j'ai, me levant soudain, jeté mes ongles à terre des cris au milieu d'une multitude de peuple.*

v. 29. *J'ai été le frère des dragons, & le compagnon des autruches.*

v. 30. *Ma peau est devenue toute noire sur ma chair, & mes os se sont desséchés de chaleur.*

v. 31. *Ma harpe s'est changée en cithare, & mes instruments de musique en des voix lugubres.*

Le premier effet de la douleur est de faire marcher d'une manière triste, comme le Roi-prophète le dit lui-même : (a) *Pourquoi marchois-je avec un visage triste ?* Examinez cependant, dit Job, l'indignation & l'emportement. Il vient un autre état, où il semble que l'on devienne tout furieux & tout emporté : & comme on ne peut plus trouver sa paix & sa tranquillité dans son état, on fait ensuite effort pour s'en tirer, & alors on s'élève soudain, tout environné qu'on est d'une multitude de milleux pour voir de toutes ses forces, & demander secours. Mais cela est fort inutile & même il ne fait qu'à redoubler les maux.

Dans cette fureur que j'éprouvois, dit Job, j'ai été fait comme le frère des dragons & des héris les plus féroces : j'étais le compagnon des autruches

(a) Psal. 41. v. 12.

par ma dureté & ma cruauté : & parce que j'étois devenu sauvage, ma peau, ou mon extérieur, a perdu peu à peu tout ce qui entretenoit la beauté & les pratiques éclatantes de la charité : de sorte que mon extérieur ayant perdu son lustre, est devenu noir & difforme, & fait autant d'horreur qu'il en faisoit autrefois d'admiration.

Mais, c'est-à-dire, ce qu'il y a en moi de plus profond & de plus substantiel, *se joint dessécher* : cette présence de Dieu qui me remplissoit d'ontion est disparue aussi-bien que tout le reste. Et comment cela est-il séché ? C'est par la chaleur de l'amour : ce n'est pas sans sujet que l'Ecriture nous spécifie ceci, pour faire voir que cette perte de la présence perceptible de Dieu ne vient pas de froideur ni de lâcheté, comme l'on s'imagine, & comme cela peut arriver aux âmes qui ne sont pas dans cette voie, mais qu'elle vient d'ardeur.

L'amour dessèche peu à peu tout ce qu'il y avoit d'ontion dans l'âme, & cette chaleur de l'amour divin consume peu à peu par son ardeur & forte & dévorante l'amour particulier de la créature borné & limité, qui se fondeoit d'une petite moëlle & substance : mais en même tems ce feu divin demeure en l'âme encore plus fortement lorsqu'il a tout desséché & qu'il a consumé tout ce qu'il y a d'impur. Il en est comme du bois lorsqu'on le met au feu ; le feu le dessèche d'abord & en fait sortir tout ce qu'il y a d'humide, afin de le consumer après tout d'un coup : c'est ainsi que ce feu divin vient combattre tout l'amour qu'il y a dans l'âme : il le dessèche ; mais comme à mesure que le feu dessèche le bois, y combattant la qualité humide qui lui est con-

traire, il en fut sorti au dehors une certaine baye ou écume, qui est très-dégoûtante; & de même lorsque le feu divin vient dans l'ame, avant que de pouvoir la consumer il en fait sortir au dehors l'impureté qui étoit dans sa substance, & comme la malignité qui étoit dans son fond: c'est ce qui rend cette créature si sale en apparence; mais lorsque la saleté est sortie, & que le bois en est desséché, alors ce bois devient combustible & se change en feu, perdant la qualité du feu à mesure qu'il perd la saleté. Il faut cependant remarquer, que le bois ne devient pas d'abord feu; mais à mesure que le feu s'en empare, il perd sa qualité naturelle, le feu surmontant toujours, & le bois cédant au feu, jusqu'à ce qu'enfin le bois cesse d'être bois pour devenir feu.

Or comme le bois, lorsque le feu commence à l'échauffer, paroît plus humide que lorsqu'on le mettoit au feu, & que cela ne se fait pas par le froid, mais par le chaud, de même lorsque le feu de l'amour pur prend par le dedans, tout le froid & toute la saleté paroît bien au dehors; mais c'est toujours par la chaleur, & non par la froideur: de sorte que les âmes qui sont ici, & qui se trompent si fort en se croyant tièdes sont bien trompées. Elles disent que (a) Dieu *voûte les tièdes*; & cela est très-véritable pour les personnes qui le sont en effet; mais pour celles-ci, plus elles paroissent tièdes & froides par dehors, plus elles sont brûlées au dedans. Dieu vomissant, lorsqu'il vient dans elles, tout ce qu'il y a eu d'elles de tiède; car en effet, cette opération est comme si Dieu vomissoit & rejetait sur le dehors l'impureté du dedans: de sorte que les âmes qui sont en cet état & qui croient pour cela avoir

(a) *Agos. 3. v. 16.*

de nouvelles impuretés, se trompent aisément: ce sont les mêmes d'aujourd'hui qui sont maintenant poussées au dehors. Une personne qui n'auroit jamais vu ce que le feu fait sur le bois, croiroit, ayant vu auparavant le bois sans aucune saleté, que ce seroit une nouvelle ordure qu'on auroit apportée. Voilà ce qui trompe les personnes incrédules; elles se croient alors plus promptes, plus ingénieuses, plus pures qu'elles n'étoient auparavant; & cela leur donne beaucoup de peine; elles étoient auparavant tout cela, mais elles ne le savient pas.

Et c'est alors que selon l'expression de Job, *leur harpe est tournée en deuil*. Tout ce qu'elles avoient de force propre venant à défaille peu à peu, cette joie & cette facilité qu'elles avoient le tourment en deuil: & pour continuer la comparaison, comme ce bois avant que de devenir feu perdoit son humidité, le bois se détraînoit, se fendoit & se changeait en larmes *nu en deuil*, pour ainsi dire; ainsi cette âme n'a plus qu'afflictions pour pleurer son désastre apparent, qui est cependant son bonheur. Le bois semble pleurer sa peine & la destruction, se salir & se gâter, & néanmoins c'est son bonheur: puisque la fin du bois est d'être brûlé, & qu'à mesure qu'il se détruit & se consume, perdant la qualité de bois, il en contracte une bien plus parfaite, qui est d'être feu; & qu'en perdant son être grossier & matériel, il devient tout spirituel & céleste. Ceci exprime très-bien tout ce qui se passe dans l'âme de cet état.

CHAPITRE XXXI.

v. 1. *J'ai fait un accord avec mes yeux pour ne penser
pas seulement à une vierge, &c.* (Je n'ai pas mis la
reste du Chapitre, qui sont 40 Versets, parce
qu'ils signifient tous la même chose.)

TOUTE la faute que Job a faite en toutes
ses paroles est en ce dernier Chapitre : car tout
le reste est une expression si belle des états in-
térieurs, qu'il ne faut que le lire pour voir que
l'expérience qu'il en a fait, l'obligeoit à parler
de la sorte. Mais dans ce dernier chapitre il vou-
loit se persuader qu'il n'avoit point en lui tous les
maux qu'il souffroit, & qu'il n'y avoit point
donné de lieu ; & pour le prouver, il fait un
détail de tout le bien qu'il avoit fait.

Quoique ce fût une faute en Job, qui mérita
d'être reprise de Dieu, elle ne laisse pas de nous
être fort utile : car il est certain que presque
toutes les ames intérieures sont cette faute. Elles
s'amusent à penser à ce qu'elles ont été, aux
vertus qu'elles ont autrefois pratiquées, & qui
sont si opposées à tout ce qu'elles souffrent, que
cela leur fait souvent croire qu'il n'y avoit en el-
les aucune des débauches, & que ce ne sont que des
misères qui leur sont venues de son côté. Mais
assurément elles avoient tout cela en principe &
en propriété, bien qu'elles ne le vissent pas ; de
sorte que Dieu ne lui que pousser au dehors ce qui
est au dedans. Il les harponne par dehors de ce
qu'elles ont de sale par dedans, & elles s'en plai-
gnent, comme de nouvelles misères que Dieu
leur envoie. Cela n'est point pourtant. Dieu ne

fait que retirer ce qu'il avoit mis de bon dans nous
pour en corriger notre malignité & pour la cou-
vrir : étant donc ce qui est bien, il ne reste plus
que notre corruption naturelle, & l'on croit que
ce sont de nouvelles misères ! Elles y étoient
toutes ; mais elles étoient cachées, & Dieu em-
pêchoit que l'on ne sentit leur malignité. Il a
tout ôté ; & alors nous sentons ce que nous som-
mes véritablement. C'est une chose horrible à
voir qu'une ame dénuée de tous biens & dans sa
malignité naturelle : elle est pire mille fois que le
Diable. Stc. Cathérine de Gênes dit, (a) qu'elle
a vu une fois son ame nue de tous biens, & qu'elle
en eut tant d'horreur, que si Dieu ne l'eût soute-
nue par miracle, & ne lui eût été cette vue, elle en
seroit morte d'effroi. N'avons-nous pas bien de
quoi nous glorifier ; & pouvons-nous le faire sans
dérober à Dieu ? Dieu nous laissant le nôtre ne
nous fait point de tort. Glorifions-nous donc de
ce que nous sommes, & non de ce qui est à Dieu.

CHAPITRE XXXIII.

v. 19. *Dieu châtie l'homme par la douleur qu'il souffre
dans son lit ; & il fait sécher tous ses os.*

v. 20. *Dans l'état où il est, il a le pain en horreur, &
sa nourriture qu'il trouvoit auparavant délicieuse,
devient l'avection de son ame.*

v. 28. *Enfin Dieu a dissipé son ame, afin qu'elle ne
se perde, mais qu'en vivant elle ait la lumière.*

v. 29. *Dieu fait taire ces choses trois fois en chacun
des hommes.*

(a) En ses Dialogues Livr. I. Ch. XII. & en la Vie Ch.
XXIV. & XXVII.

v. 30. Pour rappeler leurs ames de la corruption, & pour les détourner de la suader des vices.

DANS ce peu de paroles il est fait no détail de certaines choses qui se passent dans la vie intérieure, lesquelles n'avoient point été expliquées dans toutes les paroles de Job. Premièrement Dieu reprend l'homme par de certaines douleurs intérieures très-violentes, lorsqu'il est dans le repos de la contemplation. Ce sont des pressures que l'on ne peut expliquer; des langueurs, des peines intérieures dévorantes, qui semblent desfranchir les os: ce sont là des peines, & non des adoucissemens: on se s'en font, ils sont en même tems bien forts. Ces sortes de peines appartiennent à la vie illuminative. De plus, l'homme vient de là dans un état où tout ce qui nourrit son ame lui est à dégoût: il en a même horreur; & il ne peut alors entendre la parole de Dieu, ni lire, ni rien faire. & souvent il a des peines étranges de s'approcher de la sainte Communion, Dieu puisant par ce dégoût apparent l'avidité qu'il avoit eue en ces choses; ce qui est absolument nécessaire: plus on a eu ci-devant d'ardeur & de désir pour cette divine viande, plus on en a maintenant de dégoût: cela afflige l'ame extrêmement; car on a horreur de l'horreur qu'on en a; & cependant on ne peut point faire autrement. C'est la Pandore de l'homme-propre, & de la propriété avec laquelle on avoit luicommies les choses saintes.

Enfin Dieu délivre l'ame de ces états, afin qu'elle soit d'impureté sensible où elle se trouve ne la fasse pas perdre; mais qu'en rejoignant en lui elle revienne de nouveau se lever.

Dixit faire passer les ames sur lesquelles il a de

grands desseins tous ses dans ces états: la première est, dans la voie passive de lumières, lorsqu'il veut faire entrer l'ame dans le mystère & dans la foi une: ce qui n'empêche pas qu'elle n'ait déjà en quantité d'alternatives durant toute la voie passive, tantôt de facilité, tantôt de dégoût. Et elle éprouve un état pareil, lorsqu'elle sort de la voie illuminative & affective, où elle pourroit encore agir avec ses puissances, quoique d'une manière fort simple. C'est là la première purification, qui sert à faire passer l'ame de la voie illuminative dans la voie passive d'amour seul.

Ici l'ame entre dans l'union avec son Dieu d'une manière plus pure & plus profonde par une touche de la volonté, qui est très-délicieuse: & c'est là que l'oraison continuelle lui est infuse, qu'elle ne peut plus ni prier ni faire d'actes, ni dire une parole par elle-même: Dieu lui fait faire ces choses lorsqu'il lui plaît: mais elle se trouve absorbée dans un fond ténébreux, qu'elle goûte bien. Ici les visions & les extases finissent pour donner lieu à cette opération profonde & centrale, qui est plus dans la volonté que dans nul endroit. Jusqu'à présent l'entendement avoit été illustré de lumières admirables: ce n'étoit que feux, qui sembloient pousser au-dehors & faire des incendies: mais tout cela cesse par cette nouvelle purification, qui est avant longue & rude qu'il plait à Dieu & que l'ame est fidèle à se laisser dépouiller, obscurcir, & arracher toutes ces lumières distinctes, ces aïdents si grandes & cette vie toute céleste, qu'il faut tout perdre, quoique cela soit bien rude, pour venir à une vie comme toute animale en apparence, & toute nouvelle effectivement, dans laquelle l'ame s'ap-

la première purification & la mort des puissances en choses distinctes, est mise peu-à-peu. Cette vie nouvelle est un certain état tout passé, sans lumières distinctes ni apperçues de l'ame, qui cependant y sent un principe vivant qui la meut, l'agit, & qui lui fait goûter des délices bien plus profondes & bien plus pures que tout ce qu'elle avoit goûté dans la voie de lumières. Elle se sent ici unie, liée & collée à son Dieu intimement, d'une manière avant toute que profonde, sans nulle vue, distinction ni connaissance, sans rien qui soit : elle est unie, & c'est tout : elle goûte cette union, qui fait toute sa vie, & qui la dégoûte de toute action extérieure pour sentir qu'elle puisse être. Alors elle ne voudroit faire autre chose, comme Madeleine, que d'aimer & demeurer en silence & en repos. Mais, amante forcée, que faites-vous là ? Je n'en fais rien, sinon que je goûte un repos, & que plus je le goûte, plus il augmente : je ne fais ce que c'est, sinon que tout est paix & repos. Ceux qui en sont là, croient que tout est fait : & ils le croient d'autant plus, qu'ils ont passé par la première mort & par la perte de toutes leurs lumières & de toutes leurs actions les plus saintes & les plus vertueuses.

Il faut savoir, que, & dans l'état de lumières, & dans l'état passé ou unifié, il y a, comme dans tous les autres états, des alternatives de lumières & de ténèbres, de facilité & d'impuissance, jusqu'à ce que l'ame vienne à l'entière purification qui est propre à chaque état : car il y en a plusieurs. La première purification, ou le premier purgatoire est celui qui fait passer l'ame de la vie illuminative à l'unitivité : ensuite il faut passer un autre purgatoire encore bien plus purifiant,

sant, plus étendu & plus étrange que le premier pour venir de cet état unifié & de passivité de foi nue. Ici il n'y a plus rien de tout cet amour perceptible : tout est été, & l'ame y est dans un état très-simple & très-un, sans autre soutien que la foi la plus dénuée. Ce sentiment qui étoit dans le fonds de la volonté, est perdu ; & il reste un certain repos plus large & plus étendu, mais qui ne se goûte plus comme repos ; c'est plutôt, ce semble, insensibilité & dureté que repos. Cependant, quoique ce repos ne soit pas si sensible, il est bien plus ferme, plus fixe, plus immobile, moins variable & moins changeant : & comme il ne dépend d'aucun moyen (tous ayant été outrepassés,) cela fait qu'il en est plus exempt de l'altération. Cet état est fort : & comme il est en quelques ames que Dieu veut bien avancer dans une audace étrange, il ne leur laisse nul soutien quel qu'il soit. Cet état de foi nue amène peu-à-peu la mort & la perte totale, non seulement des puissances, mais même du fond ; il fait le purgatoire véritable, & en quelques-uns, presque en tous, la painière la plus profonde. L'état d'abjection opère cette seconde purification, & peu d'ames la passent.

La troisième purification est celle qui tire l'ame de l'état de foi nue & mystique pour la faire passer en Dieu seul ; ce qui est un total anéantissement ; non physique, ce qui ne peut jamais être ; mais mystique & même moral. C'est la purification la moins douloureuse, quoique la plus forte, l'ame étant morte à toute vie, & ayant déjà fait deux espèces de rétrocessions ; l'une dans le pur passé, l'autre dans le pur mystique, où elle est déjà dans une grande immobilité. Tant ainsi anéantie entièrement par ce dernier

purgatoire, remise dans l'état de son néant; & propre à être créée de nouveau, (comme il est dit (a) quelque part, vous couvrez votre esprit, & il s'en fait un de nouveau.) elle revoit une nouvelle vie en Dieu seul, où elle vit pour ne plus mourir à moins d'une infidélité la plus noire & d'un orgueil de Lucifer.

Voilà les trois purgatoires par où il faut passer, & l'Esprit dit, que Dieu fait ces trois purifications: afin de rappeler les âmes de la corruption; & les retirer de l'infidélité d'Adam; & qu'il les illumine de votre lumière qui les doit rendre vivans en Dieu pour toute l'éternité.

CHAPITRE XXXVIII.

v. 1. *Alors le Seigneur parla à Job du milieu d'un tourbillon: Et il dit:*

v. 2. *Qui est celui qui parle sans science?*

v. 4. *Où êtes-vous quand je mets les fondemens de la terre? Dites-le moi, si vous avez de l'intelligence?*

Pour achever une créature que Dieu veut consumer dans le dernier anéantissement, ce seroit trop peu que d'avoir toutes les misères dont il a été parlé, & d'être abandonnée de toutes les créatures, & Dieu ne se mettoit lui-même contre elle. Dieu arme les démons; après cela il l'arme elle-même; il arme encore toutes les créatures sans en laisser une seule; & puis il s'arme contre lui-même. Mais ô Dieu: contre qui vous armez-vous? Contre un peu de poussière! Eh, qui pourra soutenir ce poids!

Dieu fait l'œil à l'âme toutes les méprises, les

(a) Ps. 103. v. 30.

CHAP. XXXVIII. v. 7. 259

égaremens & les erreurs, qu'elle prenait pour des vérités: & quoique quelques-unes des connoissances qu'elle avoit, fussent de Dieu, & fussent très-pures & très-sublimes, Dieu lui fait encore connoître qu'elle est entièrement ignorante, & que tout ce qu'elle fait n'est rien. O Dieu c'est ce qui fait dans la suite toute la joie, de voir que vous soyez si incompréhensible; & qu'après lui avoir donné de si grandes lumières, & découvert vos secrets, vous lui fassiez encore voir qu'elle ne fait rien, & qu'elle ignore tout.

(b) O profondeur des mystères de la science de Dieu, s'écrioit le grand Apôtre, après que Dieu se fut découvert à lui, pénétré qu'il étoit des abîmes infiniment infinis qui s'étoient pas découverts.

Où êtes-vous Job, dit Dieu, lorsque je mettois les fondemens de la terre? Vous avez bien parlé depuis la création de l'homme jusqu'à son anéantissement; mais qu'est-ce que tout le reste? Vous n'en savez rien. Qui sont les fondemens (c) de la terre? C'est le seul pouvoir divin.

v. 7. *Quand les étoiles du matin me linoient toutes ensemble, Et que tous les enfans de Dieu étoient rassemblés, et j'étois.*

Les étoiles du matin ne sont autres que les Anges, qui dans leur néant même louoient Dieu; & les saints sont les enfans de Dieu, qui sont transportés de joie par une gloire anticipée, & par la connoissance du pouvoir divin & de son incompréhensibilité. Ce qui nous fait voir que Dieu soit tirer sa louange en tout & par-tout, même dans le néant. Dès le commencement il étoit loué

(a) Rom. 11. v. 33. (*) à faveur de la nouvelle terre. Voyez sur ce sujet l'Explication de l'Auteur, sur le Ch. 21. v. 1. de l'Apocalypse.

par tous les Saints qui doivent le louer éternellement, connoissant & voyant leurs louanges, se glorifiant lui-même par avance de la gloire qu'il devoit prendre en eux.

v. 13. *Tenez vous en votre misère les retrénissements de la terre, Et en aurez-vous secouru ? Et rejeté les méchants ?*

v. 14. *La figure empreinte se rétablira comme l'argile, Et elle demeurera comme le vêtement.*

Dieu déclare à Job son ignorance, sa faiblesse, & celle de toutes les créatures : que s'il ne peut comprendre le cours ordinaire de la nature, & les choses palpables & sensibles, comment concevoir les secrets cachés de l'Esprit divin ? C'est la plus forte de toutes les méprises, que de croire pénétrer la conduite cachée de Dieu sur les âmes. Il y en a une générale, il est vrai ; mais il y en a une particulière & spéciale qui ne peut être découverte que par une révélation singulière. Tout dépend non de la science, mais de la connoissance particulière que Dieu donne de la route cachée pour un chacun.

Dieu lui aussi commente dans ce verset l'économie de sa conduite pour anéantir une âme : le signe qu'il en donne est, que la figure de l'homme imprimée sur l'argile ou la boue de la nature se rétablira dans la même innocence ; & alors l'homme demeurera sans que rien le fasse plus déchirer ni disparaître ; étant déposé d'un vilain homme & revêtu du nouveau.

v. 15. *La bonté des impies leur sera ôtée, Et leur bras poussera leur bêtise.*

La bonté est ôtée à ceux qui ne sont pas fidèles à se laisser conduire à leur Dieu, & le bras

C H A P. XXXVIII. v. 16-19. 261
de ceux qui s'appuyoient sur eux-mêmes sera brisé.

v. 16. *Etes-vous entré jusqu'au fond de la mer, Et avez-vous marché dans les entrailles de l'abîme ?*

Dieu demande à Job, s'il est entré au fond de la mer de son immensité, en sorte qu'il puisse en découvrir la profondeur. Toutes les âmes perdues en Dieu approfondissent cet être plus ou moins, selon le dessein de Dieu sur elles ; & celles qu'il a bannies le plus avant dans le divin Océan sont les créatures les plus choisies. Nul ne l'a approfondi que Jésus-Christ, qui comme Verbe a épuisé & approfondi toutes les grandeurs de son Père. Toutes les autres créatures, quelques-unes qu'elles soient, n'en approfondissent que très-peu, quoiqu'elles en approfondissent presque infiniment : parce que cet abîme est si infiniment infini, que quelque profondeur qu'on sache avoir en Dieu, il se trouve, par rapport à ce qui reste de profondeur, qu'il n'est qu'en superficie, si on peut se servir d'un mot si impropre.

v. 17. *Les portes de la mort vous ont-elles été ouvertes ; les avez-vous vues ces portes noires ? Et ténébreuses ?*

Par les portes de la mort Dieu parle de toutes les voies qui conduisent à la mort, qui sont si différentes, quoi qu'elles opèrent toutes un même effet ; & tous les endroits ténébreux & étranges par où passent les âmes, sans si inconnus, que quelque expérience que l'on puisse avoir, on demeure toujours muet, & il faut avouer qu'il y a quantité de choses que l'on n'entend pas.

v. 18. *Dites-moi où habite la lumière, Et quel est le lieu des ténèbres ?*

v. 20. *Don que nous conduira un chocun o son horre, & que pour compencha les sentiers de leur demeure.*

Dieu demande à Job, s'il fait où habite la lumière : parce que nous sommes si aveugles, que nous prenons la lumière pour les ténébres, & les ténébres pour la lumière. La véritable lumière est celle que S. Jean dit (a) être *un & lumière* : c'est eu Dieu que cette lumière habite, & qu'elle se répand dans les anges : cette lumière luit dans les ténébres, quoique les ténébres ne la comprennent point ; mais elle illumine tout homme venant dans ce monde nouveau. Cette lumière est donc aussi le *luis* des ténébres (puisque elle y luit.) Mais nous sommes si ignorans, que nous ne connoissons pas ces choses ; ni que les ténébres véritables consistent à faire nous proprie volonté, & que la véritable lumière est dans la volonté de Dieu. Contre cette divine obéissance & la suive sans résistance, c'est être dans la lumière divine ; & cette lumière nous met en état de conduire les âmes jusqu'au terme que Dieu leur a destiné : ne dont la posséder pour obtenir les faveurs qui sont dans leur intérieur, & les conduites de Dieu sur elles : ce qui ne sera point en nous, que la vraie lumière, Jésus-Christ, n'y soit levé, & qu'elle ne commence à y croître.

v. 22. *Arrivons entré dans la plaine de la neige, ou avons vu les frisons de la neige.*

v. 23. *Qui s'est préparé pour le tems de l'ennemi, & pour le jour de la guerre & du combat ?*

Ces *tréfors* sont réservés pour le tems destiné :

(a) Jean 1. v. 4, 5, 9.

eu lorsque l'âme est en fervour & en amour, la neige paroit toute fondue, & il semble qu'il ne doive plus y avoir de grêle ni d'orage : mais Dieu les réserve pour le tems de l'ennemi. O Dieu ! il semble que c'est le tems où vous les devriez plutôt fermer. L'âme n'est-elle pas assez accablée de ses ennemis, sans que vous l'accabliez encore par vos coups de grêle & par la froideur sensible que vous lui faites paroître ? Mais c'est en Dieu une bonté d'en user de la sorte. La neige, quoiqu'elle paroisse froide, ne laisse pas d'être chaude, & elle conserve les bleds contre la gelée : de même cette neige qui couvre la surface de notre âme, quoiqu'elle paroisse froide, est pourtant chaude, & elle conserve par sa chaleur, la semence jetée en terre. Elle est aussi réservée pour le jour de la guerre, & Dieu, en faisant sembler de nous frapper, frappe aussi nos ennemis, & leur ôte leurs forces.

v. 25. *Qui a donné cours aux plumes impétueuses, & un passage à la voix édifiant du tonnerre.*

v. 26. *Pour faire pleuvoir sur la terre, ou d'écarter où il n'y a personne, là où aucun homme mortel ne demeure :*

v. 27. *Pour remplir le lieu désert & désolé, & pour y produire les herbes vertes.*

Dieu demande à Job, s'il connoit bien comme c'est lui seul qui donne le cours à la pluie impétueuse, qui, lorsque Dieu vient lui-même en l'âme, est comme un déluge de toutes les grâces, & non pas une petite pluie, telle qu'il en est dans l'âme où il n'envoie que les dons. C'est alors aussi qu'après la voix de son tonnerre il tire l'âme de la mort & du tombeau, pour la faire revivre d'une nouvelle vie.

Cette pluie abondante & immense ne tombe que sur la terre déserte, où sont ce qui étoit d'Adam est évacué; sur cette terre de mort & de sépulchre, où il ne se trouve plus d'homme mortel, parce que c'est là la dernière mort, & que l'homme qui y est, est ressuscité pour ne plus mourir: il n'y a plus là de propriété, plus de ce levain de mort & de la corruption d'Adam: tout en étant ôté, il ne s'y trouve plus rien de mortel, mais une entière & pleine innocence: c'est pour remplir le lieu désert & désolé, que Dieu fait tomber cette pluie immense & abondante; parce que Dieu n'en a évacué ce qui étoit d'Adam, que pour le remplir de lui-même: il convertit ses défections en joie, sa mort en vie, & sa stérilité en verdure & secondité.

v. 41. Qui est-ce qui prépare au corbeau sa nourriture, lorsqu'il se couvre de sa proie, & vient à Dieu, parce qu'il n'a rien à manger?

C'est Dieu lui-même qui remplit les besoins du pécheur, figuré par le corbeau, lui fournissant de son crime, & ne trouvant rien sur la terre qui le puisse satisfaire, ses puissances & ses sens comme autant de petits vagabonds & égarés, errant à l'aveugle, sans qu'ils ne trouvent pas dans les plaisirs de quoi se contenter ni se remplir. O c'est alors que Dieu leur procure lui-même une autre nourriture: car en quelque temps que le pécheur crie au Seigneur avec dessein de se convertir, il en est écouté & exaucé.

CHAPITRE XXXIX.

v. 6. Je lui ai donné une maison au désert, & une demeure dans les salines.

A VOIR sa demeure dans les salines, c'est habiter dans la sagesse & avec la sagesse, Jésus-Christ; & être caché avec lui en Dieu seul, qui est sa maison au désert, ou l'âme, marquée par cet animal solitaire dont il lui ici mention, se trouve toute seule avec Dieu seul.

v. 7. Il méprise la multitude des vaines, il n'entend plus le cri de l'exalté.

L'âme unie à Dieu méprise la multitude des vaines, car tout le bruit & le murmure des créatures ne peut plus l'incommoder ni lui faire peine: rien n'est capable de troubler son repos, ni de la divertir de son union continuelle. Elle n'entend plus les cris de l'exalté, qui sont les reproches de la conscience: la malignité étant ôtée, la conscience est apaisée, & ne reproche plus rien.

v. 8. Il regarde de tous côtés les montagnes où il trouva ses pâturages, & il cherche tous les herbages verts.

C'est alors que comme un oiseau à qui les ailes sont venues, cette âme vole dans le sein de Dieu, contemplant de tous côtés les plus élevés, & ce que Dieu lui donne de plus grand dans les délices ineffables dont il la nourrit. Là elle voit, & horreur sans peine & sans eminge les endroits verts qui lui sont préparés par le divin pasteur, qui la conduit en Dieu, où elle trouve les pâturages fertiles & toujours féconds.

v. 27. L'aigle s'élève-t-elle à votre commandement, & mettra-t-elle son nid dans les lieux élevés?

v. 28. Elle demeure entre les pierres, & fait son nid dans les rochers rampants & dans les rochers inaccessibles.

Cette âme est l'ame qui du seul commandement du Tout-puissant, s'élève comme il lui répulcra pour se perdre dans le sein de son Dieu. Elle met son mal dans les lieux élevés, met son repos en Dieu même : elle demeure entre les nuées dans l'insolubilité & l'immobilité divine; elle a fait son nid où sa demeure permanente dans les rochers escarpés de son propre débris, lorsqu'elle a été détruite; & elle loge à présent dans les rochers immuables, dans la servitude & l'immobilité parfaite en Dieu seul, qui est un rocher inaccessible à ceux qu'il n'y introduit pas lui-même.

v. 29. Elle contempe de là sa proie, & se y voit regarder de haut.

v. 30. Ses petits succent le sang; & en quelque lieu que parait un corps mort, elle y est présente.

Il est parlé là, comme l'ame sans sortir de Dieu, va dans l'état apostolique. Elle voit & contempe de là sa proie, c'est-à-dire, elle conçoit si les âmes que Dieu lui veut donner, & elles lui sont données; & lorsqu'elle voit là quelques-uns de ses peurs, de ses nonnaissances, s'amuse après les créatures, qui comme des corps morts les intélectoient de leur corruption, elle se conçoit, & se trouve présente pour leur donner secours; de sorte que ces âmes encore imparfaites & foibles se trouvent secourues sans le savoir, & d'une manière qui leur parait miraculeuse.

v. 31. Le Seigneur parla de nouveau à Job, & lui dit:

v. 32. Celui qui dispute contre Dieu garde-t-il silence? Certainement qu'on ne reprend Dieu, doit lui répondre.

Ce passage est admirable pour nous faire voir

qu'il n'y a que l'ame soumise à tous les volontés divins, l'ame qui ne lui résiste point, & ne raisonne point de sa conduite, ce qui est comme *disputer avec Dieu*, qui soit en état de goûter le repos de la présence de dieu, se taise devant lui. Celui qui est toujours soumis à Dieu, est toujours en silence devant Dieu; & comme il ne desirer rien pour soi, mais qu'il est véritablement content de tout ce que Dieu fait de lui & de ce qu'il ordonne pour lui, il n'a aucune demande à lui faire, ni rien à lui représenter. Il ne peut qu'aimer, se soumettre & se taire. Si l'on examine toutes choses, l'on verra que les âmes parfaitement passives, & qui savent garder un silence profond dans l'oraison, sont des âmes parfaitement résignées & abandonnées.

Ces autres mots, *Ceux qui reprennent Dieu, doivent lui répondre*, sont très-expressifs. Cela veut dire, que ceux qui raisonnent sur la conduite de Dieu, & qui ne sont pas parfaitement soumis, doivent répondre à Dieu de leur conduite, & subir d'être interrogés, ainsi qu'Adam rebelle; mais ceux qui sont toujours résignés n'ont rien à représenter; leur silence leur vient après de Dieu lieu de toutes choses.

v. 33. Job répondit au Seigneur :

v. 34. Puisque j'ai parlé avec trop de légèreté, comment pourrai-je répondre? Je n'ai qu'à mettre ma main sur ma bouche.

v. 35. J'ai dit une chose que je n'aurais pas dû dire, & je n'en ai rien à ajouter.

Job confesse naïvement par ces paroles que toute sa faute est d'avoir parlé. On raisonne sur la conduite que Dieu tient sur nous; & par ce

raisonnement ou se tire de la paix & du silence, ou se met dans la peine; & comme un raisonnement coâtitue un autre, on s'entortille dans cette peine, & on aggrave sa douleur. Le remède à tant de maux est le silence de la raison & celui de la volonté: ce premier fait que n'exaltant rien nous sommes toujours tranquilles; & ce second nous met dans une tranquillité parfaite.

CHAPITRE XL.

v. 1. *Le Seigneur parlant à Job du milieu d'un tourbillon, lui dit :*

v. 5. *Retirons-nous d'éclat & de beauté; montes sur un redne fistime, fuyes plein de gloire & parra-vous de vêtements les plus magnifiques.*

DIEU nous instruit par là de l'impuissance où nous sommes de reprendre ce que nous avons quitté, & de rentrer dans l'état dont nous sommes déshus, non plus que de nous rendre nous-mêmes la liberté & la vie, nous tirant de la boue de notre corruption, pour reprendre une nouvelle vie pleine de l'innocence. Si aucun de ces états ne dépend de nous, demeurons donc paisibles & en silence dans notre misère, jusqu'à ce que le Seigneur nous en relève, sans croire pouvoir reprendre ni notre première *beauté*, ni nos anciens *ornemens*, ce qui figure très-bien la privation des vertus.

v. 8. *Cachés les orgueilleux dans la poussière, & ensevelissez leur visage dans la fesse.*

v. 9. *Et alors je confesserai que votre droite vous peut faire voir.*

Dieu dit à Job, que s'il a le pouvoir de faire

tomber les orgueilleux dans l'abaissement, & d'ensevelir leur visage, qui est le siège de leur orgueil, dans la fesse de l'humiliation, lorsque je vous aurai vu faire ces choses, dit Dieu, je croirai que vous pourrez vous sauver vous-même, & vous tirer de l'état où vous êtes. L'insulte que Dieu fait à Job est trop juste. Souvenez-vous croyons, comme lui, pouvoir pour quelques moments nous tirer de ces états terribles: mais Dieu se rit de nos petits essais, qui ne sont que des occasions de faire voir notre faiblesse, comme on voit celle d'un enfant lorsqu'il tente en vain de porter une machine que des chevaux ne pourroient traîner: il fait quelques petits efforts que son ignorance lui fait faire, après quoi il abandonne tout, voyant bien qu'il se peine inutilement.

v. 10. *Considérez Béhémoth, que j'ai créé avec vous: il mangera le foin comme un bœuf.*

Ce Béhémoth est l'amour-propre, que Dieu créa à la vérité avec nous, mais dans un tel ordre, qu'il ne nous seroit que pour nous faire tendre à notre fin avec plus de force. Cependant par le péché d'Adam, il a été réduit à manger le foin comme le bœuf, & à se repaître des choses basses & terrestres, tirant l'âme de la fin, loin de l'y porter. C'est le plus grand & le plus dangereux de tous nos ennemis; & depuis le péché, autant qu'il nous étoit premièrement utile, autant est-il devenu dangereux. Comme c'étoit ce qu'il y avoit en nous de plus fort avant le péché pour nous porter à notre dernière fin, c'est aussi ce qu'il y a de plus fort après le péché pour nous détourner de notre dernière fin.

v. 11. *Si force est dans son sein, & si vertu est dans le nombril de son ventre.*

Si force est dans sa cupidité, & si vertu dans l'appropriation qu'il se fait de tout, de sorte que rien ne lui échappe. Par son sein & le nombril est signifié l'intérieur & l'extérieur : tout sort à le servir : & tant qu'il subsiste, rien ne peut lui échapper : il se nourrit de toutes choses.

v. 13. *Si os sont comme des tuyaux d'airain, & ses cartilages comme des barres de fer.*

De même que l'airain résonne & fait du bruit, de même aussi l'amour-propre fait retentir par tout le bien qu'il fait : il ne fait qu'à établir sa réputation, il fait sonner par tout la trompette de ses œuvres, il se fait admirer par l'esprit qu'il a de faire paroître au dehors tout ce qu'il fait ; & sa force est extraordinaire ; & comme il est plein de propriété, il ne pousse point ni par pitié ni par obéissance.

v. 14. *Il est le commencement des voies de Dieu : celui qui s'en fait appliquera son esprit.*

Toutes les personnes qui commencent à se donner à Dieu, commencent par là ; & c'est cet amour-propre qui les fait agir, quoiqu'ils ne le connaissent pas, prenant pour un amour de Dieu tout ce qui en est fort éloigné : c'est ce qui fait approcher l'âme de Dieu, afin de venir détruire au plus vite celui dont la puissance est invincible à tout autre qu'à Dieu.

v. 16. *Les montagnes lui produisent des herbes, toutes les bêtes du champ se jouent à lui.*

Les lieux les plus élevés, même dans les cho-

ses spirituelles, lui servent de pâture : les choses mêmes les plus basses, & qui devoient l'humilier, le repaissent : rien ne lui échappe, il dévore tout.

v. 16. *Il dort sous l'ombre dans le secret du rostan & dans des lieux humides.*

v. 17. *Les ombres couvrent son ombre ; les saules du torrent l'environnent.*

Il dort sous l'ombre dans une profonde tranquillité, dans les extases, les changements, les ravissements : c'est là où il trouve son repos, aussi bien que dans les larmes qui sortent, ce semble, d'un bialier tout d'amour & de douleur. On ne l'auroit été devant Dieu, ni recevoir ses caresses amoureuses, sans vertu des tourmens de larmes par le désir de l'aimer & à cause de l'impuissance où l'on est de pouvoir aimer autant qu'on le désire.

Les ombres mêmes, les nuages, certaines obscurités, descendent sous son ombre, & lui servent, pour ainsi dire, de couverture à la couverture : les saules du torrent l'environnent encore, & lui servent d'ombre ; mais aussi lui servent-elles d'appui & de soutien ; & c'est à quoi se tiennent, pour s'empêcher de périr, ceux que le torrent de l'abandon voudroit emporter par sa rapidité dans l'océan divin.

v. 18. *Il absorbera le fleuve & si croira que c'est peu encore, il se promet même que le Jourdain viendra couler dans sa gueule.*

Il absorbe dans son vaste sein les fleuves & les rivières des délices spirituelles : tout cela ne l'étonne point, & ne lui fait pas de peur. Il est même comme assuré que le Jourdain, qui est le fleuve de paix, coulera dans sa gueule, & lui servira de boisson.

C'est une chose étrange, que tout ce qui est reçu en l'âme tant qu'elle subsiste en Adam & dans sa propriété, soit d'abord dévoré & englouti par cet amour-propre.

v. 19. Mais Dieu le prendra par ses yeux, & en lui percera les narines avec des pieux.

Dieu le prendra cependant par ses propres connoissances, & ses lumières lui serviront de piège. Il sera attaché à la terre par ses propres sentimens, & celui qui croit s'élever, se verra tout-à-coup arrêté au fond de la terre, éprouvant mille faiblesses. C'est de cette sorte que Dieu démit l'amour-propre, & lui seul le peut faire; cependant cette opération est douloureuse, & l'âme qui la souffre regarde comme un mal ce qui est pour elle le plus grand de tous les biens.

v. 20. Pourrez-vous insérer Leviathan avec l'humegon, & lui lacer la langue avec une corde?

v. 21. Lui mettrez-vous un cerceau au nez, & lui percerez-vous la mâchoire avec un anneau?

v. 22. Multipliera-t-il vers vous ses prières, ou vous dira-t-il des douces paroles?

v. 23. Fera-t-il alliance avec vous, & le prendrez-vous pour vous servir éternellement?

Dieu fait voir à Job par ce passage l'inutilité de nos efforts & de nos soins pour nous délivrer de nos ennemis. Les plus à craindre sont, comme je l'ai dit: l'amour-propre & la propriété: mais s'ils sont dangereux, ils sont aussi insurmontables par nos propres forces: ce qui nous prouve la nécessité qu'il y a de nous abandonner à Dieu, & de n'attendre rien de nous-mêmes. C'est dans la confiance de sa bonté & dans la confiance de

rom-

nous-mêmes que nous trouvons les armes propres à les détruire. La propriété se nourrit de tout, il n'y a que Dieu qui puisse fermer sa mâchoire, & l'empêcher de se nourrir de toutes nos actions. Le Démon seroit peu redoutable s'il n'étoit secondé par l'amour-propre: retranchez l'amour-propre, vous lui ôtez tous moyens de nuire.

Cependant une personne ignorante croit qu'il n'y a de rien moins que de la perte si l'on ôte à cet amour-propre sa nourriture: & parce que Dieu se fait souvent du Démon & de la révolte de la chair contre l'esprit pour dompter ce même amour-propre, l'on prie Dieu de toutes ses forces avec des paroles pleines de douceur & d'ondition qu'il agisse autrement: mais Dieu n'écoute point ces prières-là. Il seroit cruel à l'amour par s'il avoit pitié de l'amour-propre: & si l'âme obtenoit le salut qu'elle demande, elle périroit par là.

Pourrez-vous, dit encore Dieu à Job, faire alliance avec cet amour-propre, en sorte qu'il vous soit soumis & vous serve comme il auroit fait sans le péché? C'est une chose impossible: lorsque vous le croirez soumis, c'est alors que tout d'un coup il s'élèvera avec plus de force. Il n'y a donc que Dieu qui le puisse détruire.

v. 24. Le tromperez-vous comme un oiseau, ou le ferez-vous comme vos esclaves?

v. 25. Ferez-vous que vos amis le courent par pièces, & que les marchands le débient par morceaux?

v. 26. Remplirez-vous de sa peau les filets des pêcheurs, & de sa tête le réservoir des poissons?

v. 27. Mettrez-vous la main sur lui? Souvenez-vous de la guerre, & ne parlez plus.

v. 28. *Son espérance le trompera enfin; & il sera présumé à la vue de tout le monde.*

Pourrez-vous le tromper & le prendre dans vos filets comme l'oiseau, lui qui est plus fort que vous ? ou le lierez-vous & pourrez-vous l'enchaîner en quelque coin pour vous servir selon votre besoin comme l'on se sert d'un esclave ? Car c'étoit de cette sorte qu'il étoit assujéti à l'homme avant son péché.

Quelque secours que vous puissiez emprunter de vos amis humains, pourrez-vous le retoucher, comme s'imaginent de le faire ceux qui disent, qu'il ne faut pas s'abandonner à Dieu que l'on n'ait retranché l'amour-propre ? Dieu demande à ceux là en la personne de Job s'ils pourroient jamais en venir à bout ? C'est un lièvre qui se fait sautiller toujours : lorsqu'on lui coupe une tête il en revient de nouvelles. Mais qui pourroit rompre le service de son effroyable dieu, laquelle comme un venimeux aspidochelone elle-même tous les laïcs qu'il fait ? C'est là que favorisant la propre justice, il retient toutes les vermes, les rendant propriétaires, & leur communiquant sa malignité, les empêchant de se laisser perdre en Dieu, comme le Leviathan empêche les poissons de nager dans la mer. C'est là où il renferme toutes ses réserves, les grâces, les dons, les forces, les victoires &c. Que si vous dites en vous-même : Je pourrai encore l'enchaîner & le dompter par mes forces ; qu'il vous souvienne du combat que vous avez eu avec lui & de ce qui vous est arrivé pour avoir eu le pouvoir terrasser ; & que ce souvenir vous tiennne dans le silence.

Il est ajouté, que l'espérance de celui qui s'appuie sur les forces, le trompera, & qu'il sera remis en présence de tous ceux qu'il croit pouvoir dévorer.

CHAPITRE XLII.

v. 1. *Je ne l'indrerai point par un effort de cruauté, car qui peut me résister.*

v. 2. *Qui m'a donné le premier, afin que je lui rende ce que lui est dû ? Pour ce qui est de moi, le Ciel est à moi.*

DIEU nous fait voir par ce passage que ce n'est point par un effort de cruauté qu'il pousse notre ennemi contre nous, & qu'il l'anime pour nous combattre : c'est plutôt par un excès de miséricorde, sans quoi nous resterions toute notre vie propriétaires. Si je voulois, dit Dieu, user de la moindre cruauté, qui ne pourroit résister à Ceux qui, loin d'être pleins de reconnaissance du la grâce que je leur fais, croient que je leur fais injustice de les uncer de la force. n'ont qu'à voir ce que je leur dois, afin que je le leur rende avant que d'en user comme il me plaira avec eux : S'ils m'ont donné quel que chose, ou s'ils ont quelque bien qui ne vienne pas de moi & qui ne soit pas à moi, je le leur restituerai. Ce passage est souvent de celui de S. Paul : (a) *Qui est-ce qui lui a donné quelque chose de premier ?* Il est certain que nous n'avons rien que nous n'ayons reçu de Dieu : cependant, lorsque pour notre avantage il nous dépouille de ce qui est à lui, nous nous en plaignons comme s'il nous faisoit quelque tort.

v. 3. *Je ne l'épargnerai point : je n'aurai égard ni à la force de ses paroles, ni à ses prières les plus touchantes.*

Je ne l'épargnerai point (l'amour-propre dans sa

(a) Rom. xi. v. 15.

destruction } par une pure miséricorde, lorsqu'il m'en prit aux la dernière instance & avec des paroles les plus touchantes du monde, & qu'il y mêla l'intérêt de ma gloire. Je lui apprendrai en ne l'exagérant pas, qu'il ne peut être délivré que par ma puissance, qui n'est mûe que de ma volonté.

v. 4. *Qui ouvrira le devant de son vêtement, & qui entrera dans le milieu de sa guile?*

v. 5. *Qui ouvrira les portes de son visage? La terre habite autour de son sein.*

v. 6. *Son corps est fondible à des lancers d'airain; fondra, & coulera d'enclaves qui jé feront. & qui se pressent.*

Qui pourra seulement ouvrir le devant de son vêtement, pour découvrir sa malignité? Car il se revêt de ce qui est bon. Qui entrera au milieu de sa guile, pour voir dans le plus profond de lui-même ce qui s'y passe & qui le fait agir, de quoi il est composé & ce qu'il renferme? Qui ouvrira les portes de son visage, sondant ce qu'il y a de péché en ses actions les plus expiées & les plus éclatantes? Car la terre habite autour de ses dents, c'est à dire, qu'il tient l'ame dans une agitation continuelle par l'apprehension de faire quelque chose qui le puisse faire découvrir; & comme la gloire lui sert de pâture, tout ce qui ne l'accorde pas le choque, & met l'ame dans des transes mortelles. Celui qui sert à l'amour propre n'a jamais de paix; mais celui qui sert à notre Seigneur possède un royaume de tranquillité.

Son corps est d'une si grande force, qu'il est comme des bouillottes d'airain fondu, qui peuvent résister à toutes les attaques: il n'y a rien qui le puisse ni atteindre ni pénétrer.

v. 10. *Il sort de sa bouche des lampes qui ressemblent à des torches ardentes.*

Comme nous avons deux ennemis très-redoutables, Dieu se fait de l'un pour détruire l'autre. L'amour-propre est infiniment plus à craindre que tout l'enfer, car sans lui, l'enfer ne nous pourroit nuire. Il est presque toujours caché sous l'éclat d'une pureté apparente & sensible: Toutes les paroles de sa bouche ne sont que lumière & chaleur, il semble qu'elles doivent causer des incendies: cependant ce ne sont que des feux de paille, qui sont presque aussitôt éteints qu'ils sont allumés: ils ont beaucoup d'éclat sans effet: c'est pour cela que Dieu incite le démon contre nous, & c'est par les tourmens qu'il nous fait qu'il nous fait peu-à-peu de chez nous l'amour-propre, qui se cache cependant du mieux qu'il peut. Mais quelque soin qu'il prenne de le faire, il ne se cache jamais à cet œil toujours veillant de la justice de Dieu.

v. 11. *Il sort de ses entrailles une fumée semblable à celle d'une chaudière bouillante sur un brasier.*

Si son feu paroit si fort, si ses paroles si ardentes, il ne fume pas moins fortement: il envoie des vapeurs si étranges que rien plus: ce sont des bouillottes de l'orgueil, qui bouillonnent comme une chaudière, & qui envoient une fumée qui offusque tout.

v. 12. *Son haleine allume des charbons; & la fumée sort de sa gorge.*

v. 13. *La foudre est dans son cou, mais la disette marche devant sa face.*

Ces ardeurs se produisent avec tant de force &

d'éclair qu'elles ne se laissent ignorer de personne : le soin immodéré de l'amour-propre pour se travestir en pur amour, lui réussit souvent si bien, qu'il contrefait parfaitement l'amour divin. Sa force paraît si grande, que rien ne sauroit le terrasser : il surmonte tout : & plus il remporte de victoires, plus il devient fort. Mais quoique tout cela soit de la force, il est stérile & infécond : *la déesse marche devant lui : il brûle tout, mais il ne donne point la vie, ni ne produit rien. Et c'est en cela qu'il est différent de l'amour de Dieu, qui est fécond & fécondé.* car tout ce qui se produit, le produit par la fécondité de l'Esprit divin : ainsi l'amour pur, quoique moins violent, est fécond, & n'est jamais un moment stérile : au lieu que l'amour-propre ne produit que des éinzelles violentes, & une stérilité très-grande.

v. 14. *Les membres de son corps sont liés les uns avec les autres ; les foudres sont brisés sur lui, sans qu'il s'en remue d'un côté ni d'autre.*

L'amour-propre est tellement *lié* en toutes ses parties, qu'il est indivisible ; à moins de l'arracher tout-à-la-fois, on ne peut le dévorer. De plus, tous les hommes sont de concert pour empêcher qu'il ne soit détruit : si bien que l'on parle de combattre la domination, chacun s'y oppose avec une extrême chaleur ; parce qu'il est le partisan de la nature corrompue, quoiqu'il paroisse souvent son ennemi. Il ne s'étonne de rien ; & on l'encouroit en vain contre lui tous les foudres de la pénitence. Tous les efforts de tous les hommes ensemble ne lui donnent point d'atteinte. Il n'y a que Dieu seul qui le puisse détruire : & c'est pour cela qu'il laisse un ennemi puissant. C'est ce qui

doit consoler beaucoup les âmes que Dieu exerce, de voir, qu'il n'en veut qu'à leur amour-propre ; & que si elles sont fidèles à se dévotiser à Dieu, les coups ne portent point en aucun autre lieu.

v. 15. *Son cœur s'endurcit comme la pierre ; & se resserre comme l'enclume du forgeron.*

Il y a cette différence entre les effets que produit le pur amour & ceux de l'amour-propre : que le pur amour rend le cœur toujours plus souple : il le fonde comme la cire, & le rend propre à toutes les impressions qu'il veut lui donner : & en l'amollissant & le rendant ainsi souple à toutes les volontés de Dieu, il s'étend aussi & se dilate, comme une cire fondue s'étend en se fondant. Mais le cœur des personnes propriétaires, bien loin de devenir peu-à-peu maniable & de se dissoudre par l'amour-propre, (ainsi que cela se fait par l'amour divin, qui ôte à l'âme cette disposition au quatuor durs & épais qui empêche Dieu de lui donner telle figure qu'il lui plaît ;) bien loin, dis-je, que le cœur reçoive de l'amour-propre d'être ainsi maniable, souple & pliable aux mouvements de la grâce, il en devient au contraire toujours plus dur, plus résisté, & plus opposé à Dieu : en sorte que le feu sacré ne le peut plus ni dissoudre ni purifier.

Si le feu ne pouvait dissoudre l'or, il n'en sépareroit jamais la terre ; aussi si nous ne sommes fondus, la propriété n'en sera point ôtée. Mais ce feu de l'amour-propre bien loin de fondre, endure, & par conséquent enfoncé les propriétés & les rend plus irrémédiables ; ainsi le cœur bien loin de s'en élargir & de s'en dilater, en devient toujours plus rétréci & plus reserré, comme

L'edume qui loit de se raréfier en servant, devient toujours plus compacte & plus dure : tout le fer que l'on bat dessus jette bien des étincelles, mais qui ne peuvent jamais la fondre ni la dissoudre.

v. 16. *Les Anges craignent quand il sera bû, & dans leur frayeur ils seront pûsifiés.*

Les ames qui paroissent pures & angeliques craignent extrêmement lorsqu'un leur voudra ôter leur amour-propre & le lieu où il réside : elles se croient perdues, & la frayeur qu'elles en auront leur servira de purgatoire. Mais qu'y a-t-il à purifier dans ces ames qui paroissent si pures ? C'est la propriété, avec laquelle, quoiqu'elles paroissent des Anges & à leurs yeux & aux yeux des autres, elles seront toujours fort imparfaites quant au fond, qui ne peut être parfaitement purifié que par la destruction de la propriété. Mais leur crainte en la perdant, ou plutôt l'assurance de leur destruction, les purifiera ; parce que le feu purifiant est un feu rempli de vertus.

v. 17. *Quand le glaive le touchera, il ne s'écartera point : il ne cédera ni à la lance, ni à la cuirasse.*

v. 18. *Car il méprisera le fer comme de la paille, & l'acier comme un bois pourri.*

v. 19. *L'arc ne le mettra point en fuite ; les pierres de la fronde suut pour lui de la paille sèche.*

Par ces différentes expressions, Dieu fait voir qu'il n'y a aucun moyen humain qui puisse détruire l'amour propre & la propriété. Il ne revient ni le glaive du retranchement, qui ne peut faire d'impression sur lui ; ni la lance des afflictions de

l'esprit, non plus que celle des croix extérieures, ni toutes les pénitences & les macérations, les jeûnes, les disciplines ; tout cela ne le peut point arracher ni détruire. *Il regarde le fer comme de la paille, qu'il dévore & consume en moins de rien : tout cela lui sert de pâture : tout ce qui s'efforce de l'attaquer lui paroît comme du bois pourri : tout ce qui s'apaise, détruit on soutient, est efflué de lui comme rien : il surmonte tout, & rien ne lui résiste.*

v. 20. *Les coups de marteau dont on le flappe, lui paroissent comme ceux d'une paille légère.*

Sa force est si grande, que les croix extérieures ne lui font presque pas sensibles ; & sa patience dans les contradictions lui sert même de nourriture.

v. 21. *Les rayons du Soleil seront sous lui ; il marchera sur le fer comme sur la boue.*

L'amour-propre méprise même les lumères, se tenant au-dessus : il les rejette, & s'estime plus pures avoir rejetées que s'il les avoit embrassées : on a vu des philosophes mêmes mépriser leurs sciences. Il estime l'oe comme la boue. Combien fait-il de libéralités ? Il n'a mépriser les richesses, & les fait fouler aux pieds. Diogenes ne le faisoit-il pas par une vanité qui parut même insupportable à un autre philosophe, qui ne pût s'empêcher de lui dire, qu'il fouloit aux pieds la vanité par une plus grande vanité ?

v. 22. *Il sera bouillir le foud de la mer comme une chaudière.*

v. 23. *La lumière brillera sur ses traits : il ne regardera l'abîme que comme une tête dénuée.*

- v. 24. *Il n'y a point de puissance sur la terre qui lui puisse être comparée, il est fait pour ne craindre personne.*
 v. 25. *Il ne voit que les choses hautes : c'est lui qui est le Roi de tous les enfans d'orgueil.*

L'amour-propre fait bouillir le fond de la mer en deux manières : l'une, par l'ardeur dévorante qu'il met dans toute l'ame, par une certaine sensibilité qui paroit un amour ardent ; l'autre par un certain trouble secret qu'il met dans le fond, quoique la superficie paroisse toute calme. Cela se voit encore lorsqu'on le détruit, aussi-bien que lorsqu'il subsiste ; mais il y a cette différence, que lorsqu'il subsiste, le calme paroît fort au dehors ; mais cependant le fond est agité de peines & de troubles, & n'est jamais stable, tranquille ni permanent : mais lorsqu'il se détruit, quoique le dessus de la mer paroisse agité de flots, le fond est fort tranquille, ferme & stable. Quand la mer est si calme au-dessus, la tempête est proche, parce que le fond est agité ; mais lorsque la superficie est agitée, c'est alors que le fond est plus calme.

Le sentier brille après lui. L'amour-propre laisse par-tout des vestiges & des marques de sa sainteté ; mais pour l'âme impénétrable de la perle en Dieu, il n'en fera point de compte, & ne la regardera que comme la tête chauve d'un homme vieux qui n'attend plus que la mort, & qui n'est utile à rien ; ou comme une chose qu'il étoit avoir passée, & dont il se croit entièrement exempt.

Il n'y a puissance sur la terre qui soit égale à la sienne : il fait tout ce qu'il veut, & il semble avoir plus de pouvoir sur les hommes que Dieu même n'en a, leur faisant mieux faire ses vo-

lontés qu'ils ne font celle de Dieu. *Il est fait pour ne rien craindre, & il se fait craindre de tout le monde.*

Il ne voit que les choses hautes, se portant avec ambition aux plus relevées, & à tout ce qui est grand & pour l'esprit & pour le dehors. C'est à quoi il s'élève : il se loge même dans l'humilité extérieure, & c'est là son fort : en lui c'est le Roi de l'orgueil, étant plus hautain que lui ; & l'orgueil est employé à le servir.

CHAPITRE XLII.

- v. 1. *Alors Jéh répoûdit au Seigneur, & dit :*
 v. 2. *Je suis que vous pouvez toutes choses.*
 v. 3. *Mon oreille auparavant vous avoit entendu, mais maintenant je vous vois, de mes propres yeux.*
 v. 6. *C'est pourquoi je m'accuse moi-même, & je fais pénitence dans la poussière & dans la cendre.*

ALORS Jéh répoûdit à son Dieu dans la confusion où il étoit par la connoissance que sa bonté lui donnoit de son amour-propre : *Je suis, ô Dieu, que vous pouvez toutes choses, & que quoique l'amour-propre soit si puissant, & qu'il ait tant de forces, vous pouvez cependant le rétroire en un moment. Je vois qu'il s'est souillé en tout ce que j'ai fait, en toutes mes actions, que je considérois & estimois comme quelque chose de grand : je vois que ce que je croyois contribuer à la destruction, étoit ce qui le nourrissoit : & au contraire, lorsque je croyois qu'il étoit le plus fort, c'est alors que vous l'affoiblissiez. J'avois vu cela autrefois de mon oreille, lorsqu'il avoit plu à votre bonté de m'en instruire, & je connoissois*

ajois que vous étiez seul puissant & fort; que jaloux de toute autre force que de la vôtre, vous renversiez ceux qui se soutenaient devant vous: mais à présent je le vois clairement par la lumière de l'expérience, qui est infiniment plus fidelle que toutes les autres.

Je vous vois donc, ô Amour, le seul fort & puissant: c'est pourquoi je ne reprends mal-même de ma folie, qui me faisoit croire que je vous trouverois, où pourtant vous n'étiez pas, & qui me faisoit fuir cela même où je vous ai trouvé. L'amour-propre s'étoit travesti: il avoit tout gâté & tout infecté; & j'étois si aveugle, que je ne regardois pour bon que ce qu'il avoit fait, & que je croyois mal ce que vous faisiez pour le détruire. Mais à présent, je fais bien pénitence de cela, puisque je suis réduit dans la poussière & dans la cendre du dernier anéantissement. O l'admirable pénitence, que de n'être & ne subsister plus, & d'être dans la cendre du néant! Cette pénitence que l'on faisoit autrefois, de se couvrir de cendres, n'étoit que la figure de l'anéantissement, qui est la pénitence parfaite, après laquelle le péché est entièrement effacé, & Dieu ne peut rien refuser à ces sortes de pénitens.

v. 7. Le Seigneur ayant parlé à Job de cette sorte, mit à Eliphaz: *Ainsi futur s'est allumée contre vous & contre vos deux amis; parce que vous n'avez point parlé devant moi avec droiture, comme mon serviteur Job:*

v. 8. Allez donc à mon serviteur Job, — & il priera pour vous; je le regarderai & j'écouterai favorablement, afin que cette folie ne vous soit point imputée; parce que vous n'avez point parlé dans la droiture comme mon serviteur Job.

Si Dieu ne parloit pas lui-même, on ne le pourroit croire. Il sembleroit qu'Eliphaz & les amis n'ayent parlé que pour l'intérêt de Dieu; & que Job au contraire, n'ait parlé que pour se plaindre de Dieu, & pour se justifier lui-même: cependant Dieu dit, que *sa fureur est allumée contre Eliphaz & contre ses deux amis*; & il veut que Job prie pour eux. Mais ramenant l'entendez-vous, ô mon Dieu! Expliquez-vous-en vous-même. C'est qu'ils n'ont pas parlé droit. O Dieu! c'est que vous ne vous attachez pas au son des paroles; mais au sens, à la sincérité de la doctrine de celui qui les prononce: des injures dites & faites avec un esprit droit, qui n'a point d'autre intention que de plaire à Dieu, seroient mieux reçues de lui, que les paroles les plus belles & les plus passionnées qui auroient quelque vue recherchée. Ces amis de Job, en défendant en apparence la cause de Dieu, n'avoient en vue que de se déclarer innocens par les mêmes choses par lesquelles ils déclaroient Job coupable. Si les richesses étoient la marque de l'innocence, & la pauvreté la marque du crime, en condamnant le pauvre Job d'être criminel, ils se déclaroient innocens, se voyant & se confessaient riches. Dieu cependant, qui paroïssoit n'avoir de fureur que contre Job, & ne reprendre que lui, ne cesse pas plutôt de le reprendre, qu'il devient son parrain, & qu'il accorde aux autres le pardon en sa faveur; tant il est vrai qu'une ame anéantie est plus puissante auprès de Dieu, que toute la sainteté des Saints s'ils n'étoient pas anéantis.

v. 10. Le Seigneur m'a fait sçavoir de la pénitence de Job, lorsqu'il prioit pour ses amis, & il lui rendit au double tout ce qu'il possédoit auparavant.

- v. 17. *Le Seigneur le bénit dans son dernier état encore plus que dans son premier état.*
 v. 18. *Il eut aussi sept fils & trois filles.*
 v. 19. *Une se trouva point dans tout le reste du monde de femmes aussi belles que ses filles de Job.*
 v. 20. *Job vécut après ces afflictions cent quarante ans, & il vit ses fils, & les enfans de ses fils jusqu'à la quatrième génération.*

Dieu fut séché à la prière que Job fit pour ses amis, & Job leur obtint les grâces que Dieu aurait bien justement refusées à leurs détracteurs.

Mais la honte de Dieu ne se termine pas là : car il rend à Job tout ce qu'il lui avoit ôté ; & il le lui rend au double. C'est une chose véritable, que Dieu ne dépouille pas une ame pour la laisser nue, mais pour lui ôter seulement la propriété qui étoit mêlée dans les choses dont Dieu la dépouille ; après quoi, il lui rend au double les dons, les grâces & les vertus qu'il lui avoit ôtées en apparence : car en se donnant lui-même, sans donner aucun don, il donne tous les dons ; & celui qui le possède, possède avec lui tous les efforts.

C'est ce qui fait que je ne comprends pas ce que veulent dire certaines personnes, d'ailleurs fort éclairées, qui assurent, que les choses dont on a été dépouillé ne sont point rendues. Elles sont assurément rendues, & l'ame a facilité pour tout ; & tant qu'elle répugne ou qu'elle est en impuissance, elle n'est pas en pleine résurrection. Car, au reste, on est longtemps résuscité avant que de pouvoir agir & marcher en homme résuscité. Toute la difficulté qu'il y a est, que la personne résuscitée, à qui toutes choses sont rendues, ne les fait plus par besoin de les faire, comme autrefois ; car le ressuscité n'a plus

besoin des mêmes moyens pour entretenir sa vie ; mais il peut user de ces mêmes moyens sans répugnance, toute la facilité lui en étant rendue dans la fin, non plus par nécessité, mais par pouvoir de tout faire : comme Jésus-Christ, après la résurrection mangeoit non par besoin, mais pour confirmer sa véritable résurrection, qui le laissent en pleine liberté pour tout faire.

Job eut aussi sept fils & trois filles, qui est l'usage de toutes les vertus qui sembloient avoir été ôtées. Les trois filles sont les trois puissances de l'ame, qui sont ressuscitées avec une si grande pureté, que cela n'est pas concevable : cependant cette résurrection n'est plus un usage propre que l'ame en puisse faire envers Dieu, en qui tout se trouve absorbé, perdu & réuni dans une unité très parfaite ; mais l'usage en est rendu pour les choses extérieures, & cela d'une manière si belle, que l'on en seroit surpris ; & rien en toute la terre n'égale la beauté de cet ordre admirable des puissances. Par exemple, l'ame s'applique à toutes les affaires extérieures avec une facilité très-grande & une très-grande netteté, l'esprit n'étant plus troublé ni embarrassé ; la mémoire lui est rendue pour les souvenirs nécessaires, & dans les temps qu'il faut, n'étant plus embarrassée de souvenirs inutiles & superflus, ne représentant les choses que dans leur temps, sans en être occupée ni devant, ni après : la volonté est rendue ferme & intrépide pour vouloir ce que Dieu fait vouloir dans les occasions, rejetant tout le reste : elle accomplit ce qui est volonté de Dieu avec beaucoup de fermeté ; & cette ame n'a nulle volonté propre & particulière, n'ayant que celle que Dieu veut qu'elle ait. Il n'y a rien de si beau que cet ordre des

puissances; & cela ne se trouvera point dans tous les autres états.

Job, après tous ces états d'afflictions, *meurt* encore beaucoup dans une vie toute divine, Dieu lui donnant une vie aussi longue & abondante, comme sa mort avoit été rude & amère, & la boue terrible. Dieu lui donna une grande postérité: les ames que Dieu pousse si fort & si vite, il ne les pousse de la force que pour les employer à aider & à servir les autres, & que pour leur donner un grand nombre d'enfants. Cette race bénite se multiplie en moins de rien: Dieu gagne les ames par ces ames, & celles qu'elles ont gagnées en gagnant aussi une infinité d'autres à Dieu, & cela se va beaucoup multiplier; en sorte qu'une seule ame peut contribuer à la perfection d'un fort grand nombre d'autres.

Fin du Livre de JOB.

T A B L E



T A B L E

D E S

MATIERES PRINCIPALES

D U T O N E V I I.

A

<i>Abandon à Dieu. (Voyez Délaissement.)</i>	
sa nécessité	Page. 107, 108, 144, 145, 272.
sa perfection	176
ses effets	120, 195, 215
perte de son sentiment dans l'épreuve	212
Abandon de tout perceptible: grande croix	67
Abandon des proches & des frères	68, 197, 198
<i>Accusations. (Voyez Amis, Reproches.)</i>	
accusations qu'on fait aux ames que Dieu met dans l'état des derniers épreuves	49
elles sont qu'on veut trop se justifier	60
accusations fautes d'Dieu par l'ame affligée: Dieu ne s'en offense pas	120, 124
<i>Action.</i> elle est rendue après la perte	190
actions des justes, condamnées par celle de Dieu	193
actions propres: les meilleures sont bien impures	163
<i>Altiété, égarés.</i> Les quitter	136
<i>Adam.</i> Grievé de son péché par dessus celui des autres hommes	154
<i>Affermissement:</i> il est suivi de ruine	49
<i>Afflictions. (Voyez Epreuves.)</i>	
on doit les regarder comme des effets de la bonté de Dieu	61, 110
& non comme marques du crime	106
<i>Affiblissements</i> des bons & des méchants diffèrent beau- coup	192
<i>Ames</i>	
Ames spirituelles de deux sortes, figurées par des fleurs & par la mer	225-227
<i>Tome VII. V. Test.</i>	T.

<i>Ames</i> <i>Ames dans l'état d'épreuve</i> : accusées seulement de peu de courage	Page 42
— de péchés, crimes, iniquité, injustices	41-48
— de folie	56-98
— de nouveauté	49-189
— d'oubli de Dieu	100-173
— d'hypocrisie	103
— de moquerie	104-203
— d'ignorance & de transgression	113
— de déshonneur & de trahison	115
— d'orgueil	117, 138, 203
— d'envier la crainte de Dieu & la pitié	172
— de libérinage, de blasphème	173
— d'élévation singulière	174
— d'être inutiles & abominables	175
— d'être méchantes	176, 191
— de plusieurs crimes supportés	209
elles sont sujettes de railleries à nous	185
<i>Ames arrivées en Dieu</i> décrites par divers emblèmes	265
<i>Ames dans l'état apostrophique</i>	266
<i>Ames rétablies pour le bien des autres</i> : leur grand & pur état	160
— peu d'ames descendent parfaitement : établies	159
<i>Amis</i>	
<i>Amis des ames interdites</i> , s'en retirent dans leurs demeures épreuves	21
— les méconnoissent ; & pourquoi Dieu le permet	26, 27
— se déclarent contre elles	41-46
<i>Amis de Job</i> : ce qu'ils représentent	25
— repais de Dieu, & pourquoi	285
<i>Amour</i>	
<i>Amour merveilleux & divin</i> , croît en l'ame à mesure qu'elle sent ses impuretés	128
— & les maux & misères	183
<i>Amour divin sensible</i> , la de situation par le pur amour	12, 249
<i>Amour pur</i> , tourmentant	203, 215
<i>Amour pur</i> , puisse l'ame	219, 250, 251
il aime Dieu en tout sens	220
L'amour pur & l'amour-propre ont des effets contraires sur les cœurs	279

DES MATIERES.

<i>Amour</i> , amour propre : il fut créé utile, & il est devenu très-nuisible à l'ame	269
il est plus à craindre que le Démon	273, 277
ses propriétés, effets & manières différentes	250-282
il se repaît & s'entretient de choses spirituelles	271, 277
sa destruction	272, 276
Dieu seul le peut détruire ; & il n'en veut qu'à lui dans ses épreuves rigoureuses	278, 279
nuls moyens créés ne peuvent le détruire	282-283
figuré par Behemot & Leviathan	289-292
<i>Ancien Dieu</i> ne s'est point bûné à leurs dévils	147
<i>Ancientement</i>	
l'ancientement parfait : Dieu le produit	76, 92
il dirige de la main invisible	91
sa nécessité pour le rétablissement de l'homme	93-96, 140
renouvellement admirable qui le suit	160
<i>Ancientement physique</i> , impossible ; le moral & le mystique ont lieu	257
<i>Appropriation</i> : c'est un latin punissable de Dieu	144
<i>Aimement</i> des démons, de l'ame même, des créatures, puis de Dieu contre l'ame pour l'ancientement parfait	258
<i>Aveuglement</i> des sages, des spirituels & des dévots, loi : qu'ils jugent des ames qui sont dans la purification	48
Voyez <i>Accusations</i> , <i>Ames</i> .	
B.	
<i>Behemot</i> : emblème de l'amour-propre & de sa conduite	269-272
<i>Bien</i> immenses qui suivent les douleurs de la mort mystique	7
<i>Bonne aventure</i> : leur plénitude, non leur privation, est abolie par les mérites de Jésus-Christ	217
<i>Boue</i> , Boue dont l'ame est couverte, suit la purification	21, 159, 125
— elle fait qu'on n'ose parler à Dieu	153
Boue étrange dont l'ame se voit chargée	244
Boue qui est dans le fond des ames riches & grandes, figurée par des fleuves	227
C.	
<i>Compter</i> que les faux sages sont aux ames simples	11, 97
— & aux seigneurs de Dieu. Voyez <i>Accusations</i> , <i>Ames</i> .	

<i>Centre. Faire pénitence en la cendre, ce que c'est</i>	284
<i>Châtiment de Dieu : ils font pour ceux que Dieu aime</i>	26
<i>Cieux qui ne font pour nris, font les salons propriétaires</i>	174
<i>Cœur. Effets conatibles que font en lui l'amour par & l'a-</i>	
<i>mour propre</i>	279
<i>Comportement de l'ame le plus paisible dans l'état d'épreuve</i>	20
<i>Concupiscence. Ses atagnes dans l'état d'épreuve</i>	180
<i>Consommation que l'ame fait de lui-même dans l'état d'é-</i>	
<i>preuve</i>	121
<i>Conduite</i>	
<i>Il faut abandonner à Dieu notre conduite</i>	145, 146
<i>Conduire de Dieu lui les ames : il y en a de deux sortes,</i>	
<i>la générale & la particulière, qui est découverte par</i>	
<i>lui seul</i>	260
<i>Connoissance</i>	
<i>Dieu en donne des choses dont il dépouille</i>	12, 13
<i>celle & de l'est ou l'on est, & de les sautes, n'est don-</i>	
<i>née qu'on ne soit bien avancé</i>	121, 142
<i>Dieu refuse celle du tems de la délivrance</i>	169, 116
<i>Connoissance de la sagesse, à qui donne, à qui non</i>	210-232
<i>Conseils indifférens des non expérimentés aux ames qui sont</i>	
<i>dans l'état d'épreuve</i>	98, 100
<i>Contradictions qu'on fait aux ames qui sont dans l'épreuve,</i>	
<i>combien & punibles & nécessaires</i>	131
<i>— plus révéler l'espérance</i>	150
<i>Conversion, quand elle peut naître ou profiter</i>	59
<i>Conversion faites par des connoisseurs : elles durent peu</i>	45
<i>Corbeau qui erie à Dieu : marque le pécheur qui désire sa</i>	
<i>conversion</i>	264
<i>Crainte. Ce qu'en estant le plus, Dieu permet qu'il arri-</i>	
<i>ve : & pourquoi</i>	40
<i>Crainte : quand c'est que la crainte n'a plus de lieu</i>	58, 120,
	139, 151, 185
<i>Croix. La plus grande de toutes à l'ame, quelle ?</i>	67
<i>la plus pénible de toutes</i>	145, 149

D.

Dépôt des choses saintes. Il porée de l'attachement
qu'on y a eu. 254

<i>Délaissement ou l'humilité d'amie, de raison, de venue</i>	
	Page. 199
<i>Délaissement parfait : en quoi il consiste</i>	98, 188
<i>Délivrance des épreuves : on ne doit se la procurer de</i>	
<i>soi</i>	22
<i>Dépouillement</i>	
<i>il n'est que pour les bien vêtus</i>	235, 247
<i>il n'est que pour ôter la propriété, après quoi Dieu rend</i>	
<i>au double les grâces qu'il avoit ôtées</i>	286
<i>c'est à Dieu à le faire, & à nous, de nous vêtir</i>	217
<i>Dépouillemens de plusieurs sortes</i>	14-15, 195, 199
<i>— comment il faut les porter</i>	17
<i>le Dépouillement parfait ne craint plus le jugement de</i>	
<i>Dieu</i>	150
<i>le Dépouillement de gloire, glorifie Dieu</i>	195
<i>Désirs : ils sont ôtés dans l'état d'épreuve</i>	242
<i>— & dans celui de repos en Dieu</i>	267
<i>Dieu</i>	
<i>à qui il est Dieu en tout tems</i>	200
<i>il est impenétrable dans l'ame où il demeure</i>	103, 107
<i>Dieu trippé par & lepré pour punir</i>	57
<i>plus il aime l'ame & la destine à de grandes choses,</i>	
<i>plus il la pousse sous miséricorde</i>	111
<i>son dessein dans les maux qu'il envoie</i>	62
<i>Dieu ne désire que pour établir</i>	148
<i>lui seul peut punir l'ame de la propriété</i>	165
<i>Différence de plusieurs épreuves qui paroissent communes</i>	
<i>aux justes & aux méchans</i>	191-192
<i>Dirigeur : ils abandonnent quelquefois les ames d'é-</i>	
<i>preuve</i>	197
<i>Division des eaux de la mer Rouge & de celles du Jour-</i>	
<i>dain : emblème des deux purifications</i>	156, 160, 222
<i>Doctrines de l'état de avant & d'après l'attachement, si opposées</i>	
<i>à présent, sera désormais éteinte</i>	147
<i>Douteur : c'est la voie à la félicité : pourquoi Jésus-Christ</i>	
<i>s'y est assujéti</i>	18
<i>plains des douleurs, folles dont Dieu ne se choque</i>	
<i>point</i>	111, 123, 130
<i>Droiture d'esprit : ce que c'est</i>	8
<i>Durée apparente de Dieu envers les ames d'épreuve</i>	181,
	201, 245

E.

Enfer	
Enfer <i>dit</i> du pécheur	Page 81
Enfer <i>spirituel</i> : quel état c'est	77-80, 217
— quand on y acquiesce en y trouvant la paix	188
Epreux. (Voyez <i>Dépositionnement</i> , <i>Etat</i> .)	
pourquoi elles sont différentes	4
elles excluent le péché volontaire	5, 245
les plus légères sont suivies des plus rudes	10-16, 86.
les plus intérieures	20, 21
Dieu y agit tout soutien	27
comment il faut s'y comporter	98, 99
Espérance,	
elle ne se perd point par rapport à Dieu	84, 85, 150
la perceptible doit être ôtée	202, 203, 216
la perceptible doit être ôtée	48, 75, 84
Etat (Voyez <i>Purification</i> .)	
Etats de lumière, de force, d'événements, de miracles, &c.	
estimés d'un charbon	235-237
Etats de purgation spirituelle & de verrous, sa description	236-239
Etat de lumière: sa purification, pour venir à l'état parfait	255-256
— alternatives qu'il y a dans ces états & les suivantes	256
Etats de lumière & de ténèbres confondus par les âmes	30
commencement	30
Etat d'épreuve, de privation, de mort, combien incon-	
ou à la plupart	38-176, 223, 224
Etats spirituels de mort, de purgation & d'éclosion mystiques	81, 82
Etats de mort & de vie, ne se connoissent que quand on y avance	38, 39
— on n'y commet point de péché volontaire	5, 245
Etat d'épreuve, pris pour relâchement par ceux qui n'ont point d'expériences	98
Etat d'ignorance de soi-même dans l'épreuve	111
Etat de <i>spûlre</i>	131, 132
Etat de ténèbres totales, dispose l'âme au jour éternel	221
Etat <i>divin</i> , état <i>pur</i> <i>comme</i> <i>naturel</i> : leur d'éclosion & leur rétablissement	153-160

DES MATIERES.

Etat de repos en Dieu	Page 267
Etat de résurrection	286, 287
Etat de fécondité spirituelle	288
Expérience. Elle seule fait bien instruire.	63, 80, 284

F.

F	
F <i>Reconduit</i> des amers rétablies	288
Étu <i>divin</i> : il est second, & celui de l'amour-propre est	288
Révéle.	288
Foi. Elle seule fait connoître Dieu & la vérité	214
Faiblesse.	
Elles font le plaisir des justes en Dieu	220
Faiblesse des résolutions de l'âme incertaine, pourquoi	116
Dieu les permet	49
Faiblesse. On en accuse les âmes d'épreuves	69
Force sensible & propre, source de vie	69
Formation de l'homme intérieur, marquée par celle du	
corps	126
Rayons des meilleurs âmes quand Dieu veut ôter leur	
amour-propre	280
Force plus que l'enfer; elle sert pour arracher la pro-	
priété.	168

G.

G	
G <i>Arde</i> que Dieu fait de celui qui le fait	70
Géants: âmes grandes & fortes: leurs faiblesses	216, 218
Génération & postérité spirituelle des âmes	19, 288
Germe de vie & de mort dans les corps & dans les âmes;	
& comment ils se démentent	93-96
Iloute le repos en Dieu; comment	297
Iloute sensible, elles doivent passer	75

H.

H	
H <i>Arde</i> que l'âme a de soi-même dans l'état de purification	122, 182, 183
Hommes.	
Le fin de la création	18
différence de celui qui est en lui-même d'avec celui qui	
est en Dieu	52, 72, 73
Si longtemps qu'il subsiste en lui-même, il ne fait rien	
qui ne soit impur	163, 164

<i>Homme</i> . Pour bon qu'il soit, il n'a rien de soi que d'être pur	Page. 152
<i>Homme propriétaire</i> : sa destruction	170, 172
<i>Homme nouveau</i> , qui ressuscitera	166, 168, 169
<i>Humilité</i> : élevée, puis abaissée; sont les seuls éclairés	3
<i>Humilité reconnue</i> : c'est un appel, qui doit être été par le sentiment de l'orgueil	128

I.

J ESUS-CHRIST seul mérita & opéra le salut	210
son incarnation mystique fait couvrir la fange	227
— elle est un fruit non du mérite, mais de la pureté de Dieu	229
— elle est inconnue aux épiques mêmes, vivants & saints	231
<i>Ignorance</i> . Dieu en convainc les plus éclairés avant que de les élever	259, 260
<i>Ignorance de l'état où l'on est</i> : c'est un bien dans les Ames d'éprouvé	112, 250, 251
<i>Illumination de l'entendement</i> qu'il faut perdre pour venir à la vie unitive	255, 256
<i>Ilustres</i> des sages & des spirituels qui jugent les Ames qui sont dans l'épreuve	46, 47
<i>Immensité</i> . Immensité de Dieu & du néant : disposition pour y tomber	136, 137
<i>Immensité de Dieu</i> : nul ne l'approfondit que Jésus-Christ Verbe; les plus saints n'y sont que comme en superficie	161
<i>Immobilité</i> . Son état des Ides	171, 175
<i>Immobilité de l'état de ténèbres</i> , passe en celui de lumière	221, 233
<i>Impuissance</i> . Impuissance de l'homme pour se rendre le bien & la vie	266, 269
— pour vaincre l'amour-propre & la propriété	272
<i>Impuissance de pénitence</i> dans l'état d'épreuve	88, 161
— de pécher, demeurant dans le néant	152
<i>Impureté</i> spirituelle des Ames foncièrement purifiées	159
<i>Innocence</i> originelle : elle ne pouvoit se perdre que par Adam, & non par Eve seule	154
<i>Job</i> (Voyez Détachement. Préserver.)	
son caractère & son état	31, 48

DES MATIÈRES.

<i>Job</i> . Description foncière de son état	153-160, 182-188
il s'agit dans ses dépouillements	16
tout soutien doit lui être ôté	27
sa plus grande plaie	21, &c.
il ne s'est point impatienté	5
il défend le parti des justes affligés	6
on ne l'entend point	97, 169
son assurance en parlant à Dieu, sur quoi fondez	151, 152
une de ses faiblesses, en regardant la croix comme punition	61
— en demandant du repit	87
— en demandant de connaître ses fautes	152
— en regretant son état passé	213, &c.
la suite qu'il court, en quoi elle consiste	252
Il reconnaît l'aveuglement de son amour-propre, & en fait pénitence dans le cendie de son anéantissement	283, 284
Dieu devient son panégysiste	185
Il est établi en tout, & en secondité, même spirituelle	286-288
son livre représente le modèle de l'état intérieur	1, 16
<i>Jour</i> : c'est le caractère des simples & des enfants de Dieu	105
<i>Jour</i> , emblème de l'âme	102
<i>Jour</i> . Jour pris pour nuit & nuit prise pour jour, par les commençans	30
jours entremêlés parmi l'état de ténèbres, pourquoi?	37
jour passer, & jour immuable de l'âme	101
jour de naissance, maudit par Job, ce qu'il marque	28
<i>Jugement</i> . Le jugement que l'âme fait d'elle dans l'état d'épreuve, n'est pas solide	98, 128
les jugemens des hommes sur la Providence, sont étonnés	51
les jugemens des sages sages touchant les Ames simples & éprouvées, sont faux	42, &c. 46, 98, 99
<i>Juste</i> juste en soi, & juste en Dieu : leur différence	119
<i>Justice</i> . Justice de Dieu : les Ames qui lui sont devouées	64, 65
<i>Justice propre</i> : elle doit être renouvelée	100
<i>Justifier</i> : on ne doit pas se justifier devant Dieu	109, 111

L.

<i>Liberté</i> . Elle est funeste quand on n'en fait point pour se donner à Dieu	144, 145
Dieu exige la liberté de l'homme pour les épreuves de l'ame	121, 122
Liberté véritable après l'épreuve; elle vient de Dieu	138
<i>Lumière</i> . Elle n'est que dans la volonté de Dieu	53
la lumière véritable où elle est, & où elle agit	262
lumière du méchant & lumière du juste, mises diffé- remment dans les ténèbres	191
lumières mal prises, se changent en ténèbres	29
lumière rendue, après qu'on a passé l'état de ténèbres	147

M.

<i>Malignité</i> de la nature ou de la partie inférieure dans la purification, sans qu'elle y pèche	157, 158
<i>Mépris</i> extrêmes qu'on fait des ames choisies que Dieu met à l'épreuve	230
<i>Mépris</i> , Mépris de l'ame dans les lumières spirituelles	28-32
Mépris des personnes non éclairées lorsqu'elles jugent des ames de choix	44
<i>Mère</i> dans le ventre de laquelle il faut sentir pour renai- tre, c'est Dieu & le néant	17
<i>Mérites</i> de Jésus-Christ,	
ils absorbent la plénitude des bonnes œuvres des justes	217
la voie d'épreuve est pour les faire régner	243
<i>Miséricorde</i> : la plus grande est de ne rien pardonner	127-129
<i>Mort</i> . Son germe venant d'Adam, mêlé avec celui de vie jusques à sa destruction	93-96
morts mystiques: différentes; suivies de vies	81, 82
mort du fond; c'est la dernière	83
<i>Motion divine</i> , elle est en tout homme	54
son caractère	55

N.

<i>Nature</i> , chassée hors de soi; écart terrible	131, 148
sa assignation dans l'état de purification	157, 158

DES MATIÈRES.

<i>Naturel</i> , pur naturel, ce que c'est	Page. 151, 152
<i>Néant</i> . (Voyez <i>Acquiescement</i> .)	
c'est la disposition à posséder le tout	136
son état avantageux	175
Néant de deux sortes, le soumis & le rébelle	223
<i>Neige</i> en sens spirituel, & son usage	261
ànt prise pour le jeu par les commençans	30

O.

<i>Oiseau</i> ne peut voler: ce que cela signifie	52
<i>Opérations</i> de Dieu dans les ames d'épreuve	106, 110, 111, 182, 183, 201
<i>Orgueil</i> . Il est serviteur de l'amour-propre	283
<i>Orgueil</i> dans le sentiment, & l'heur d'épreuve	127, 128

P.

<i>Pain</i> de l'ame, après le pardon du péché	127
<i>Pardon</i> du péché: il n'empêche point la purification	ibid.
<i>Paroles</i> des initiés,	
les marques qu'elles viennent de Dieu	239
on les trouve en mal sans les entendre	97, 189
<i>Parole</i> supérieure & divine, & partie inférieure & natu- relle, c'est-à-dire pures, se contaminent: leur purification & rétablissement	253-260
leur séparation, combien douloureuse	198
<i>Patience</i> : elle n'est ni insensible, ni sans plaintes	66, 67
<i>Péché</i> . Comment il s'est introduit, & qu'il se purifie	153, 160,
Dieu efface le péché par les couleurs du péché	92
il le dénuie par le feu de la justice	91
<i>Apparence</i> & sentiment du péché sans péché	21, 182
son sentiment dans les épreuves	21, 157, 158
péché de fond; dans l'état d'épreuve	126, 132
péché volontaire, exclu des épreuves	5
péchés de la jeunesse: c'est la propriété	162
<i>Peiner</i> . La plupart viennent des résistances qu'on fait à Dieu	105, 107
Peines que Dieu envoie en état de lumière	254
Peines de la mort mystique, suivies de biens immenses	7
Peines continuelles dans la purification	241
Peines que fait l'amour pur	201
<i>Perdre</i> . Se perdre soi-même mystiquement, ce que c'est	159, 150

300	T A B L E	
<i>Pretra</i> , Dieu peut pour sauver	Page. 148. 146, 247	
<i>Présentations</i> extérieures & intérieures, faites aux âmes qui sont à Dieu	179, 240	
<i>Perle</i> , Perle de l'homme en Dieu	179, 272, 190	
<i>Perle mystique</i> totale de l'âme, & ses moyens, 196, 197	196, 247	
<i>Plaisir</i> que Dieu fait à l'âme forte & pure	191, 183	
<i>Plaisir</i> , Plaisir d'une âme qui goûte l'émulation après la douceur	33, 14	
— & le sentiment du mal après celui de la vertu 15, 17		
<i>Plaintes</i> amoureuses qu'une âme assidue à l'excès, fait à Dieu	113, 173	
<i>Plie</i> , qui est l'effusion de Dieu même, pour renouvelles l'homme mort	263, 264	
<i>Porte</i> spirituelle ou mystique	81, 83, 117, 112	
<i>Présence</i> de Dieu, elle est familière aux âmes abandonnées, & odieuse aux méchants	207	
la présence de Dieu sensible, retirée 67, 107, 179, 249	109, 110	
<i>Prêtres</i> , Prière d'un en l'âme	109, 110	
<i>Prières</i> , demandes, exigées dans l'épreuve d'attente par les non-expérimentés	98, 99	
<i>Prier</i> , se priver de bonnes œuvres par excès, & non par défaut	211	
<i>Propriété</i> , elle est un vrai laïc	144, 170	
c'est la source des péchés	170	
c'est un ver qui gâte tout	163, 164	
c'est la cause des épreuves	4, 26	
Elle doit être anéantie, comme une impureté dans le bien même	112, 119, 124	
elle reprend facilement	167	
Dieu découvre nos propriétés en témoignage connu nous	128	
Dieu seul en peut purifier ceux qui s'abandonnent à lui sans réserve	165	
l'envie ne peut arracher la propriété	168	
figurée par Leviathan, (Voyez <i>Amon-propre</i>) 272, 282		
<i>Propriété</i> de travail, bonne aux vaillamment, mais mauvais ensoûle	117, 118	
<i>Puissances</i> de l'âme, leur dépouillement & leurs épreuves 13, 14, 20, 21		
leur rétablissement & leur usage admirable	267	
<i>Purgatoire</i> , Trois purgatoires ou purifications, par on il		

DES MATIERES.	301
fait passer pour servir en Dieu	Page. 255-258
<i>Purgatoire</i> ou purification mystique	81
différents qu'il faut pour passer chaque état	82, 84, 129
<i>Purification</i> , (Voyez <i>Purgatoire</i> .)	
<i>Purification</i> du péché & purification de la vertu propre, âmes, diffèrent beaucoup	132, 133
<i>Purification</i> des puissances : elle a besoin de celle du cœur	119
<i>Purification</i> pleine & profonde	158, 214
<i>Purification</i> totale après la mort de l'âme.	83

R.

<i>Raison</i> , Ses tentations pénibles dans les épreuves	23
<i>Raisonnement</i> , il ne peuvent nous faire connaître ni Dieu, ni la vérité	214
ils aveuglent les hommes	214
en eux sur les conduites de Dieu, c'est disputer contre lui	267
<i>Récompense</i> & des bons & des méchants	208
<i>Rédempteur</i> , Rédemption	202, 203
<i>Résultats</i> , font des sources de peines & de ténèbres	187
<i>Regard</i> de Dieu : il cause l'antépassément parfait	76
<i>Regret</i> de l'âme assidue, sur les états passés 12, 33, 129, 130, 131-138	
<i>Renouveau</i> que Dieu fait dans l'âme qu'il veut purifier	106, 241-251
<i>Repos</i> de l'âme, dans les épreuves & les misères	21, 195, 248
dans l'abandon de tout	74
en Dieu même	267
<i>Reproches</i> , Reproches amoureux de l'âme à Dieu	112, 113
Reproches qu'on fait aux âmes que Dieu met dans l'épreuve & de purification, (Voyez <i>Amor</i> .) 42, 43, 45, 48, 49, 103	
<i>Résistance</i> à Dieu ; source de peines 104, 107, 108, 116, 120, 129	
<i>Résurrection</i> mystique, 120, figurée en Job,	6
c'est un jour d'éclat	146
il y en a de plusieurs sortes	87
quelle est la plus parfaite	268
tout est rendu par elle	286-288

S.

<i>S'Age</i> : qui est type ou son	486
<i>Sagesse</i> : ils sont aveugles en suite d'épreuves	176
<i>Sagesse</i> . En qui & par qui elle est trouvée	227, 228
<i>Sagesse incarnée</i> , JÉSUS-CHRIST : elle est comee de Dieu seul	210, 212
on y découvrira éternellement quelque chose de nouveau	212
elle est inconnue aux vivants, même spirituels	231
— encore plus aux sages du monde	232
rien ne peut la mériter	229, 230
la fausse, combien elle trompe	24, 25
<i>Saints</i> . Saints en eux-mêmes & de la terre	174
<i>Salut</i> . Il n'est mérité & opéré que par Jésus-Christ	210, 211
<i>Salut propre</i> : perdu, pour le divin	233
<i>Santification</i> d'un âme qui ne fait point de soi-même	159
<i>Satan</i> . Où il a accès, & où non	9
<i>Savoir</i> . Dieu sait qu'ils ignorent les choses intérieures	146
<i>Science</i> , n'est rien sans la connaissance infuse	260
<i>Secours de Dieu</i> : moyen infallible d'attirer ce secours	245
<i>Sensible</i> . On ne doit point s'y attacher	107
7 être plus attaché qu'au solide, est source de ruine	69
<i>Sentir le péché</i> , c'est une dure épreuve	21
<i>Séparation</i> de la partie supérieure & de l'inférieure : combien elle est douloureuse	198
<i>Sépulture mystique</i> , un état effroyable. (Voyez Pourriture)	131, 132
<i>Sépulture spirituelle</i> d'où germe la fécondité	60
<i>Sécher</i> . Silence de la raison, & de la volonté : & leurs effets	268
on doit le garder devant Dieu	108
<i>Simple</i> , calomniés. Dieu les défend	55
<i>Simplicité</i> . En quoi elle consiste	8
<i>Souffrances</i> : ce sont des biens dispensés par Dieu	70
<i>Soulagemens</i> . Dieu les accorde au commencement de la purification : puis il les refuse tout	161, 162
<i>Soutien</i> . Tout soutien doit être ôté dans les épreuves	27
<i>Souvenir des grâces</i> . Il soutient la nature	195-197
il cause quelquefois une espèce de désespoir	10, 11

T.

<i>Temps de repos, & temps de travail</i> pour l'âme	Pag. 117, 118
<i>Ténèbres</i> . (Voyez État, Nuit.)	
elles ne sont qu'un débuts dans l'état d'épreuve	39
<i>Ténèbres véritable</i> : c'est de suivre la propre volonté	262
<i>Ténèbres du péché</i> , & ténèbres de la grâce : leur différence	191
<i>Tentations</i> . (Voyez Dépouillement, Épreuves.)	
Tentations hostiles dans les épreuves	14, 25
<i>Tartre</i> de l'enfer dans l'âme d'épreuve	220, 221
<i>Torrents</i> : emblème des ames d'épreuve	190, 222
<i>Touche de Dieu</i> sur la volonté, lui insulant la prière continuelle	255
<i>Toucher de Dieu</i> : combien il est pesant & puissant	200, 226
<i>Transformation</i> de l'âme en Dieu, & ses effets	226
<i>Travail propre</i> : il n'est pas inutile aux commençans, comme aux avancés	117, 118
<i>Trône du Rédempteur</i> , c'est le Sein du Père	212

V.

<i>Vérité</i> . Dieu permet quelquefois qu'elle soit dans la bouche des aveugles & des insensés	49, 53, 55-59, 104
elle se trouve point dans l'humaine Admiration, mais dans le Verbe	219, 220
deux vérités prononcées par le Verbe	213
<i>Virtus</i> . Leur perte apparente est nécessaire pour l'abandon	50, 51
<i>Vieilles propres</i> : combien elles sont impures	165, 164
<i>Vie</i> . Germe de vie que Dieu a mis & dans l'âme & dans le corps des hommes	93-96
la vie qu'on reprend de soi-même, est dommageable	140, 141
la vie du Verbe, rendue à l'homme nouveau	169
<i>Vieilles de Dieu</i> : elles sont la vie d'épreuves	85
<i>Vies avec Dieu</i> des vies, comment possible ou impossible	135, 136

304	TABLE DES MATIÈRES.
	<i>Voies de la mort mystique : il y a toujours de l'inconnu</i>
	Pag. 261
	<i>Volonté de Dieu.</i>
	elle est source de lumière 53. 262
	— & d'espérance 71
	— & de paix & repos dans l'enfer, qu'elle change
	en paradis 188
	<i>Vue recouverte & propriétaire : elle doit périr</i> 26

F I N.

Books may be retained for fourteen days and then renewed for the same time if desired. A fine of three cents a day will be assessed against the borrower for each day this book is retained beyond the last date stamped on the slip on the inside of the back cover of the book.

Other rules and regulations may be learned from the Librarian

Archives
BS 1225
.68
v.6-7



Archives
bS 1225 ,
.68
v.8-9



316230 0010 9496 2

Ohio Wesleyan University



60516

Library.

J. F. Lucero Library



DATE DUE

[illegible]

Dist. - 500 ft.

6. 2003年7月1日，甲企业向乙企业借入期限为3个月的借款100000元，年利率为6%。甲企业于2003年9月30日偿还该借款。甲企业应确认的利息费用为（ ）元。

LA SAINTE BIBLE

AVEC DES
EXPLICATIONS & REFLEXIONS

QUI REGARDENT
LA VIE INTERIEURE,

PAR MADAME J. M. B. DE LA

MOTHE-GUYON.

NOUVELLE ÉDITION, EXACTEMENT CORRIGÉE.

TOME VIII.

CONTENANT

LA PREMIERE PARTIE DES
PSAUMES DE DAVID,

Depuis le I. au LXXV.



A PARIS,
Chez les LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. XC.



LES PSAUMES DE DAVID,

(Selon la Vulgate)

Avec des Explications & Réflexions qui
regardent la vie intérieure.

ARGUMENT.

LE Livre des *Psaumes* n'a rien de saint : Ce sont des *Pœtes* rui-conjés de douleur & de joie, des *repreffions* de l'état où l'on se trouve, faites à plusieurs reprises ; ce sont des *exclamations d'amour*, des *prière*, des *allions* de grâces, des *transports d'un esprit prophétique*, de sorte que n'y ayant rien de saint, l'on ne peut que suivre l'*Esprit* saint qui a donné ces *anthonnemens* à David, & les *expre*-mer dans l'ordre confus qu'ils sont écrits. On y marquera aisément par tous les *l'ats* qui y sont dépréts la *hiftoire* ou état le Roi-Prophète lorsqu'il les écrivait, car il n'y a rien de rangé, & l'on a mis des *l'ats* plus connus devant ceux qui le sont moins ; ce que le lecteur éclairé comprendra facilement.

PSAUME I.

V. 1. Heureux est l'homme qui ne s'est point laissé aller
au conseil des méchants, qui ne s'est point arrêté dans

W O S I O

A 2

la voie des pécheurs, & ne s'est point assis dans la chaire injuste de péché.

V. 2. *Mais qui met toute son affliction dans la loi du Seigneur, & qui la médite jour & nuit.*

DAVID commence le livre de ses Psaumes par la véritable conversion; parce que c'est par là que l'on doit commencer. S'il n'y a pas de véritable conversion, il n'y aura jamais un intérieur véritable; plus la conversion est entière, plus l'état qui la doit suivre est parfait. La conversion n'est autre chose que quitter les engagements du péché pour suivre la voie de la justice; & comme tout le Livre des Psaumes n'est qu'une expression de l'état intérieur joint à des faillies d'amour, David le commence par l'entrée au saint; *Heureux, dit-il, l'homme qui ne s'est point laissé aller au conseil des méchants, qui veulent ou le faire tomber dans le mal, s'il est innocent, ou l'empêcher d'embrasser la pénitence, s'il a été coupable, ou le faire rentrer dans le crime; s'il est assez heureux que de l'avoir quitté. Heureux donc celui qui ne suit point ces méchants enaillies, & qui ne s'arrête point dans la voie des pécheurs; mais qui entre dans le chemin qui conduit à la vie. Il n'y a que deux sentiers; l'un conduit à la vie, & l'autre mène à la mort; on ne quitte pas plutôt le chemin de la mort, que l'on entre dans celui de la vie. David ne dit point ici; heureux ceux qui ne sont point entrés dans la voie des pécheurs; mais, heureux ceux qui ne s'y sont point arrêtés; parce que l'homme qui commence à se donner à Dieu, laisse souvent de fausses démarches avant que d'être affermi dans la voie; mais ne s'arrêtant pas à cette voie, que la faiblesse y a fait suivre, est également passager sur sa fun humiliation, & le*

porte d'autant plus à se confier à Dieu qu'il a plus de sujet de se délier de soi-même. David estime encore celui-là heureux, lequel ne s'est point assis dans la chaire de contagion. Qu'entend-il par là, si ce n'est un certain repos que les pécheurs trouvent dans leurs péchés? Cet état est le plus dangereux; parce que ceux qui se reposent dans le péché & dans la malice, sont bien près d'être consummés dans cette même malice; comme ceux qui savent se reposer dans leur aveuglement & dans leur humiliation, sont bien proches de la consommation en Dieu.

Heureux donc celui qui ne prend point son repos dans le péché; mais qui met toute son affection dans la loi du Seigneur, qui fait tout son plaisir de la suivre, & qui craint plus que la mort de s'en écarter. Mettre son affection dans la loi du Seigneur, c'est faire son plaisir du contentement de Dieu; n'avoir pour le vouloir que celle de Dieu, c'est mettre sa volonté dans la loi de Dieu.

La méditer le jour & la nuit, c'est s'occuper continuellement de la volonté de Dieu afin de l'accomplir; voilà quel doit être l'esprit de celui qui veut se donner à Dieu sans réserve, & dont la conversion est autant sincère, qu'elle doit être durable.

V. 3. *Il sera semblable à un arbre planté sur le bord des eaux courantes, qui porte son fruit en son temps.*

Cette expression est très-belle: car il est certain que la personne dont la conversion est parfaite & le retour véritable & sincère, est, par ce retour à Dieu, comme un arbre planté sur le courant des eaux, parce qu'elle est disposée de manière, que les eaux de la grâce coulent incessamment sur elle pour la purifier & la rendre féconde;

mais cette fécondité ne paroît pas d'abord, & ses fruits ne se découvrent que dans le tems marqué. Ce qui nous fait voir, que l'ame ne doit pas, siôt qu'elle est arrosée des eaux de la grace dans son intérieur, s'appliquer au dehors; mais qu'elle doit attendre le tems marqué pour cela: il faut avant que cet arbre planté puisse apporter du fruit, qu'il prenne racine & croisse par le secours des eaux qui l'arrosent.

v. 3. Sa feuille ne tombera point; & tout ce qu'il fera, réussira heureusement.

Quoique cet arbre ne porte du fruit que dans le tems marqué, il n'est pas pour cela inutile. L'Ecriture assure que dès qu'il est planté auprès du courant des eaux, c'est-à-dire, que siôt que l'ame est exposée devant Dieu pour recevoir les influences continuelles de ses grâces, il la protège de telle sorte, que ses moindres actions sont rendues bonnes & méritoires par l'abondance des grâces qui lui sont communiquées: ce qui est très-bien désigné par les feuilles de cet arbre, qui ne tombent point. L'Ecriture ajoute, que tout ce qu'elle fait, réussit heureusement. Que fait cet arbre, si ce n'est d'être seulement planté & exposé au courant des eaux? Que fait l'ame dans ce tems, si ce n'est d'être exposée devant Dieu pour y recevoir les influences de la grace? Cependant cette action si simple, qui ne peut qu'à peine en porter le nom, réussit heureusement dans la suite, lorsqu'il plait à Dieu d'en faire paroître les fruits au dehors.

v. 4. Il n'est point ainsi des impies, il n'en est pas ainsi: mais ils seront semblables à la poussière que le vent emporte de dessus la terre.

v. 5. Ainsi les impies ne se releveront point au jugement, & les pécheurs n'auront point de place dans l'assemblée des justes.

v. 6. Parce que le Seigneur connoît la voie des justes; mais la voie des impies périra.

J'ai rapporté exprès la fin de ce Psaume pour faire voir la différence de ceux qui se convertissent à Dieu d'avec les pécheurs. Les premiers jurementent peu de chose dans leur commencement, & ne se distinguent presque pas des impies; mais dans la suite, s'étant éloignés de la voie des pécheurs pour embrasser la voie de Dieu, leur fin est entièrement différente. Les uns marchent dans la voie de la vérité, & rencontrent la vie: les autres marchent dans la voie de l'erreur, & ne rencontrent que la mort. Souvent les injustes paroissent justes: mais comme leur justice n'est qu'une vapeur, le vent de la première contradiction la dissipe, comme le vent dissipe la poussière.

PSAUME II.

v. 1. Pourquoi les nations se sont-elles assemblées en tumulte, & pourquoi les peuples ont-ils formé de vains projets?

v. 2. Les Rois de la terre ont conspiré, & les Princes se sont joints ensemble contre le Seigneur & contre son Christ.

Il semble que toutes les nations & tous les peuples de la terre, qui ne seroient eue unis que pour rendre à Dieu la gloire qu'il mérite, ne s'assouissent au contraire que pour le déshonorer. Les mondains & les pécheurs conspirent ensemble contre lui & contre son Christ; renversent les maximes de Jésus-Christ, tournent son Evangile en

ridicule; ou tout au moins le regardant comme une lable, les bienfaits & les foudraces du Sauveur passent dans l'un esprit pour des choses on inventées, ou dignes de mépris. *La s'assemblent en tumulte*; car le monde n'est plein que de troubles & d'agitations; ils lâchent dans ces mêmes assemblées d'élever les maximes pernicieuses du monde sur les maximes de Jésus-Christ. Ces sortes de personnes sont comme *les Rois de la terre*, puisque ce sont elles qui y dominent, & qui y sont le plus en crédit: leur injustice est comrompue, durant que Jésus-Christ & ceux de son parti sont dans l'opprobre & dans l'ignominie.

v. 3. *Rompent, disent-ils, leurs chaînes, & rejettent leur joug de nous.*

v. 4. *Ceux qui habitent dans le ciel se rira d'eux, le Seigneur se moquera d'eux.*

v. 5. *Alors il leur parlera dans sa colère, & il les troublera dans sa fureur.*

Tous les pécheurs & les injustes semblent être les maîtres de leurs destinées, & faire l'office de Dieu sur la terre: & comme par leur illégitimité, qu'ils qualifient du nom de liberté; ils ont sécularisé le joug de toutes les créatures auxquelles les loix de la nature & de la grace les avaient soumis; ils croient du même pouvoir se retirer de la domination de Dieu: *Rompent, disent-ils, ses chaînes, & jettent tout de nous son Évangile*, qui est un joug rigoureux. Ils se tirent bien en quelque sorte de la domination de leur Seigneur par la révolte de leur volonté, qui ne lui étant plus asservie avec agrément, ils perdent en croyant se mettre en liberté, la douceur du joug du Seigneur, & la légèreté de sa charge: mais s'attirant en même temps les lieux d'un esclav-

vage horrible, & le poids de la colère de Dieu, ils s'assujétissent au Démon; & croyant s'affranchir de la loi de Dieu, ils cessent d'être les serviteurs de sa bonté pour devenir les esclaves de sa colère & les victimes de sa fureur. *Auili Dieu se moque d'eux; il vit des vains efforts qu'ils font pour se rendre libres, les faisant devenir plus esclaves.* C'est alors qu'il leur parle une parole de colère, qu'il les foudroie par son tonnerre, & qu'il les précipite dans l'abîme.

v. 6. *Mais pour moi, il m'a établi Roi sur sa montagne sainte, où j'annonce & prêche sa loi.*

Il n'en est pas de même de moi, dit David, parlant non seulement comme figure de Jésus-Christ, mais au nom du vrai Chrétien: il n'en est pas de même de moi, qui ai désiré de toutes mes forces de m'assujétir à Dieu, d'obéir à ses loix, & de faire sa volonté. Plus je croyais me captiver pour son amour, plus j'éprouvois que d'esclave je devenais libre: plus je m'efforçais d'entrer dans la dépendance de ses loix, plus j'éprouvois que ces mêmes loix soient de me captiver, me procuroient une largeur, une étendue, un affranchissement qui me surprenoit, jusqu'à me faire arriver à un état si élevé, que non seulement je regnois sur les choses extérieures & terrestres, sur moi-même & sur mes passions, desquelles la bonté de Dieu me rendait maître à mesure que je me soumettais avec plus d'aileur à son saint Empire; mais de plus, je regnois sur sa montagne sainte, c'est-à-dire, que je ne suis pas même assujéti par les choses saintes & spirituelles auxquelles je voulais me captiver pour l'amour de Dieu. Je les domine sans en être dommé, & quelque grand que soit un don reçu, je le

vois moindre que moi. Il n'y a que Dieu seul qui soit au-dessus de moi. (a) O Dieu, qui est l'homme, que vous l'honoriez de votre visite? Et quel est le fils de l'homme, que vous l'éleviez à un état si sublime? Dans cet état de souveraineté vous lui avez donné le pouvoir d'annoncer votre loi, de la publier aux nations, & de faire connaître à tout le monde, que (b) votre jour est dextre, & que votre juridicte est dextre.

v. 7. Le Seigneur m'a dit, Vous êtes mon Fils; je vous ai engendré aujourd'hui.

v. 8. Demandez-moi, & je vous donnerai toutes les nations pour votre héritage, & toute l'étendue de la terre pour la posséder.

L'homme dont je viens de parler est non seulement le Roi; mais de plus, il devient le fils de Dieu, ainsi que S. Paul le dit, (c) que ceux qui sont de cette sorte sont appelés à la liberté des enfants de Dieu. Il faut que je fasse remarquer ici, que la vraie liberté n'est point donnée en contrevenant à la loi, mais en observant la loi.

L'Ecriture parle ici non seulement de la génération éternelle du Verbe, où le Verbe est engendré aujourd'hui, étant toujours engendré quoi qu'il l'ait été de toute éternité; de sorte que comme ce jour éternel n'a point de commencement, aussi cette génération n'en a jamais en; mais de plus, elle parle ici d'un état extrêmement subtil dont j'ai déjà écrit autre part; état où Dieu engendre son Verbe dans les âmes saintes jusqu'à les a mises dans le jour éternel de lui-même; & il engendre son Verbe en elles incessamment & sans interruption. Alors il dit à ce Fils engendré en cette âme, laquelle n'a plus

(a) Ps. 8. v. 5. (b) Matth. 11. v. 30. (c) Rom. 8. v. 14, 15, 21.

de propre vie, Jésus-Christ seul vivant en elle; demandez-moi, & je vous donnerai. C'est alors que votre âme peut tout demander & tout obtenir; car ce n'est plus elle qui demande, mais c'est le Fils qui demande pour elle; alors toutes les nations lui sont données pour héritage, Dieu donnant à celle-ci quantité d'âmes de toutes sortes, tant de celles qui se convertissent, que de celles qui, après être converties, ont besoin d'entrer dans l'intérieur, où elle les fait aller plus avant; & c'est ce Fils qui fait toutes ces opérations dans les âmes.

Jésus-Christ a encore pour sa possession l'étendue de la terre, n'y ayant pas un endroit en cette âme qui ne soit animé & vivifié de lui, étant avant l'âme de notre âme que notre âme est celle de notre corps. Ces personnes-là ne le connaissent pas, à moins qu'elles ne soient fort avancées, parce que comme il n'y a rien de Jésus-Christ qui se puisse discerner ni entendre, ni concevoir ni voir, on ne croit pas avoir cette vie de Jésus-Christ; mais de même que nous ne sentons pas notre âme lorsqu'elle nous anime, & que nous ne la distinguons que par ses fonctions; aussi nous ne pouvons distinguer Jésus-Christ être notre vie. On sait que l'âme a une âme, & que c'est par elle que l'on vit; & c'est tout, sans avoir nulle connaissance distincte de cette âme; de même on sait que Jésus-Christ vit, & c'est tout. C'est là le don qu'il s'est acquis par la rédemption, comme le Père se l'est acquis par la création, & l'Esprit Saint par l'une & par l'autre, étant inspiré & en la création & en la rédemption comme soufflé de vie; de sorte que cette vie divine est la vie de Dieu, des trois divines personnes, faisant chacune leurs fonctions, où toutes se réunissent dans le principe sans principe: c'est le don que

Jésus-Christ s'est acquis sur les ailes de les conduits, de les gouverner & de les animer.

v. 9. *Pour les conduire avec une verge de fer, & vous les briserez ainsi qu'un vase d'argile.*

Ce verset s'explique & des pêcheurs & des justes. Pour les pêcheurs, il est certain que lorsqu'ils se croient le plus indépendants, & avoient secoué tout joug de servitude, c'est alors que Dieu les combat avec une verge de fer : car comme ils n'ont pas voulu suivre la douce conduite de son amour & de sa volonté, autant agréable qu'elle est libre, ils seront assujettis à la loi de sa rigueur, loi nécessaire autant que l'autre étoit volontaire : & lorsqu'ils seront au plus fort de leur audace, qu'ils s'élèveront contre leur Souverain avec plus d'arrogance, ce sera alors qu'ils seront brisés comme un vase de terre, & qu'il ne restera que les marques de leur honte & de leur faiblesse.

Les justes seront gouvernés avec la verge de fer. Gouverner & animer sont deux choses différentes : Jésus-Christ gouverne l'âme que l'âme s'est abandonnée à la conduite de la divine sagesse ; il commande alors en souverain : mais il gouverne avec une verge de fer pour casser & détruire tout ce qu'il y a en nous de terrestre & d'Adam pécheur, comme un potier casse & brise un pot qui ne lui plaît pas, afin d'en faire un autre.

v. 10. *Vous donc, ô Rois, druzaca maintenant sages : instruisez-vous, vous qui jugez la terre.*

v. 11. *Servez le Seigneur avec crainte, & réjouissez-vous avec tremblement.*

v. 12. *Embrassez la pureté de sa doctrine, de peur qu'il ne s'irrite contre vous, & que vous ne périssez hors de la droite voie.*

v. 13. *Lorsque tout d'un coup sa colère s'allumera. Heureux sont ceux qui espèrent en lui !*

Vous vous qui prétendez régner sur la terre, devinez, sçavez & prenez des mesures plus justes pour venir à bout de vos desseins. Vous croyez régner par l'indépendance, & vous ne sçavez indépendance que par la dépendance & la soumission aux volontés de Dieu. Vous croyez-vous assaillir en contrevenant à la loi de Dieu ; & c'est par là que vous devenez plus esclaves. Vous espérez de devenir libres en secouant son joug ; & c'est par cela même que vous devenez capifs ; non pas des capifs de son amour, mais des capifs de sa fureur. Qu'amaitez-vous par votre conduite, si ce n'est un trésor d'ire & de colère ? Servez plutôt le Seigneur avec crainte : car si vous ne le craignez pas par amour, il se fera craindre par justice : instruisez-vous cependant, & que la crainte ne vous abatte pas ; mais réjouissez-vous avec tremblement : car en vous réjouissant de la conduite toute adorable de Dieu sur ceux qui se confient à lui, trembler de ne pas aller vous y abandonner ; tremblez de votre faiblesse, qui est si extrême, que si vous cessiez pour un moment de vous soumettre à Dieu, & que vous vous retirassiez de sa dépendance, vous tomberiez dans les dernières misères. Embrassez la pureté de sa doctrine ; & ne vous arrêtez pas aux maximes corrompues du siècle ; de peur qu'il ne s'irrite contre vous, & que vous ne périssez de la droite voie, la quittant pour embrasser (o) une voie qui semble droite à l'homme, & qui cependant le conduit à la mort. O heureux seront ceux qui auront espéré en sa bonté, & qui auront mis en lui toute leur confiance,

(o) Prov. 14. v. 12.